Portrait et choix de textes
par JEAN-PIERRE SÉGUIN

EUGÈNE MOREL ET LA LECTURE PUBLIQUE

ÉTUDES ET RECHERCHE

Eugène Morel et la lecture publique

Un prophète en son pays

Jean-Pierre Seguin

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1827

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1994

Date de mise en ligne : 3 janvier 2017

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462253

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782902706730

Nombre de pages : 224

Référence électronique

SEGUIN, Jean-Pierre. *Eugène Morel et la lecture publique : Un prophète en son pays*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1994 (généré le 02 février 2021).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1827>>. ISBN : 9782842462253.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1827>.

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1994

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

« Eugène Morel n'est point de ceux qui abaissent ou rapetissent une question, un problème, si vastes soient-ils ; il a bien vu que la question des bibliothèques rejoint celles - d'une si pressante actualité - de l'utilisation et du progrès même de la science, de l'éducation et de l'organisation des grandes démocraties, c'est-à-dire des nations qui vivent et veulent vivre... Nous voici tout à coup bien loin des stériles querelles de catalogueurs, et des odieuses rivalités d'écoles, nous sommes au centre des plus actuelles et des plus passionnantes préoccupations de l'humanité contemporaine. »

Nous pourrions faire nôtre, aujourd'hui encore, cette appréciation parue dans *La Revue bleue* en 1910. Rassemblés dans ce recueil, les extraits de *Bibliothèques* et *La Librairie publique* étonnent par leur modernité. Bibliothécaire et écrivain, Eugène Morel nous permet de comprendre les racines de la lecture publique en France.

JEAN-PIERRE SEGUIN

Fondateur et premier directeur de la Bibliothèque publique d'information.

SOMMAIRE

Préambule

Pourquoi et comment Morel fut « bibliothécaire ». Les gens de lettres dans les bibliothèques

Première partie. Piteux état de la Nationale et de l'ensemble des bibliothèques françaises au commencement du XX^e siècle

La Nationale étouffée par l'excès de ses « richesses »

Trop de livres « morts », trop peu de livres « utiles »

Un catalogue ruineux et inefficace

Un personnel mal formé

Un public trop nombreux et trop disparate

Des critiques injustifiées, des remèdes pires que le mal

L'état misérable des bibliothèques en France est la cause de la crise de la Nationale. Les responsables

Carences des bibliothèques « publiques »

Deuxième partie. La solution qui s'impose. Créer de véritables bibliothèques publiques sur le modèle anglo-saxon. Leur finalité

Le modèle observé et souhaité par des Français. Morel, mieux que les autres, en tire les leçons

Un couple de forces au service de tous les citoyens : l'école obligatoire et la bibliothèque, école libre et neutre

Troisième partie. Programmation des bibliothèques publiques. Conditions de leurs succès

Implantation, construction et équipements

Des catalogues « utiles »

Libre accès aux collections

Prospection du public, où qu'il se trouve

De nouveaux bibliothécaires

Un préalable indispensable : la prise de conscience des citoyens, de l'État, des municipalités et des professionnels

Quatrième partie. Morel vu par ses contemporains ; son impact sur la fondation et sur les développements de la lecture publique

Annexes

Annexe I

Annexe II

Annexe III

Annexe IV

Annexe V

Index des noms cités

Index des rubriques

Préambule

Non seulement je vous dis : lisez ce livre ;
j'ajoute : faites-le lire, prêtez-le et en proclamez
les louanges. Lisez ce livre, goûtez-en
l'enseignement âpre, et parfois amer comme un
fortifiant, méditez cette critique de nos mœurs,
cette critique ardente qui vous propose une foi,
un enthousiasme... Lisez ce livre, poètes et
romanciers jalons de l'influence de votre œuvre ;
lisez-le, intellectuels, bourgeois, femmes de
bonne volonté qui désirez « aller au peuple » et
ne savez comment vous y prendre ; lisez-le,
professeurs, instituteurs, conférenciers ; lisez-le,
électeurs des villes et des campagnes, et tâchez
que vos députés et vos sénateurs ne l'ignorent
point ; lisez-le, conseillers de nos villes, de nos
villages et de nos départements. Certes, je
voudrais enfler ma voix et que tous
m'entendissent ; je voudrais être persuasif et que
l'on m'écoutât ; ce livre n'est point, en dépit de
son titre, la sèche monographie d'une profession
modeste et d'une institution mourante ; il
déborde de vie ; les suggestions et les conseils
dont il est rempli sont des conseils et des
suggestions de vie, de vie plus saine, plus intense
et plus belle ; et c'est de cela que nous avons
besoin, vieux pays ligoté des routines, rongé de
précaire bien-être, aux provinces anesthésiées,
nous avons besoin que l'on exalte en nous le goût
et le sens de la vie.

Lucien Maury, compte rendu de *Bibliothèques*
d'Eugène Morel, dans *La Revue bleue*, février 1910

- 1 Les bibliothécaires français s'honorent d'avoir eu dans leurs rangs, depuis le XVII^e siècle, quelques hommes qui furent « grands » par leur qualité personnelle et par leur œuvre. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ceux-ci firent tous carrière à la Bibliothèque royale, puis impériale, enfin nationale. Le dernier en date et l'un des plus considérables, à la veille des temps « modernes », fut Léopold Delisle, à propos duquel l'un de ses successeurs, un autre grand administrateur, Julien Cain, écrivait en 1960 : « Il fut un bibliothécaire admirable. »
- 2 Léopold Delisle est mort en 1910. Lorsque je suis entré à la Bibliothèque nationale, en 1942, il me fut demandé, le premier jour, en guise d'initiation, de lire la préface qu'il avait écrite en 1897 pour le premier volume du *Catalogue général des livres imprimés*. Cette lecture produisit en moi une émotion de même nature que celle que m'avait procurée la première vision des salles et des collections : une admiration révérencieuse pour quelque chose d'unique, et, je le dis comme je le ressentis, « sacrée ». Le texte de Delisle, que, je l'espère, on fait encore lire aux néophytes, reflétait et faisait mieux comprendre la majesté de l'institution. L'on y percevait comment la rigueur, l'intelligence et le sens de la prévision de quelques hommes avaient fait en sorte que cette pyramide de documents les plus divers, et qui se comptaient par millions, pût encore se trouver debout, et servir efficacement la recherche. Je pensais que, vraiment, la nation pouvait se reconnaître dans cette grande œuvre.
- 3 En 1942, surtout *intra-muros*, l'on ne se préoccupait guère que de lui. Les autres bibliothèques, même celles qui avaient été « classées », en raison de l'importance de leurs fonds « anciens », étaient certes connues et estimées, mais elles étaient regardées comme peu de chose comparées à une maison que l'on pouvait bien considérer comme leur « mère ». Quant aux bibliothèques « publiques » de toutes sortes (et il y en avait beaucoup, beaucoup trop, disait Morel), on n'en savait trop rien, à la Nationale, si ce n'est que quelques-unes d'entre elles pouvaient occasionnellement être distrayantes, ou utiles.
- 4 L'on était en 1942. Eugène Morel, le personnage, le « héros » de ce livre, était mort huit ans seulement auparavant, alors qu'il était encore en activité à la Nationale, où il fit toute sa carrière. Il avait publié en 1908 *Bibliothèques* et en 1910 *La Librairie publique*, deux ouvrages qui, le premier surtout, avaient quelque peu secoué l'établissement et ses collègues. Rue de Richelieu au moins, les critiques formulées par Morel avaient vivement choqué, sur le coup. Elles avaient pourtant été vite oubliées. Après tout, pouvait-on prendre au sérieux un « étranger » (au corps des bibliothécaires sortis de l'École des chartes), un trublion, et de surcroît un romancier et un utopiste ? Le mieux à faire, dans une maison aussi « convenable », était de l'oublier à jamais.
- 5 De fait, à la Nationale et qui plus est dans le département des imprimés où Morel exerça, jamais je n'entendis parler de lui. Dans un autre milieu, celui de la lecture publique, presque un autre monde, pour qui travaillait rue de Richelieu, l'impact de la pensée de Morel avait en revanche été considérable et durable, mais on y faisait référence sans recourir assez aux textes eux-mêmes, de toute façon quasiment inaccessibles au commun des bibliothécaires, parce que épuisés et rarement conservés dans leurs fonds.
- 6 Ce que je puis dire en tout cas, dans ce livre qui voudrait avoir un accent « personnel », c'est que le hasard seul me fit découvrir, en 1978, chez un bouquiniste, les trois volumes que j'ai « dépecés » pour ce choix de texte. L'impression que j'ai alors ressentie n'est

comparable, toutes choses égales par ailleurs, qu'à celle éprouvée à la lecture du texte de Delisle. Que de différences, cependant ! Chez Morel, la Nationale était également, au départ, l'objet principal, mais malmené, non pas, certes, parce que mal aimé, trop aimé au contraire pour qu'il supportât les pesanteurs d'une sclérose qui empêchait d'entreprendre les changements nécessaires que les grands bibliothécaires des siècles précédents avaient su faire lorsqu'il le fallait. Et c'est dans l'analyse de ces pesanteurs que Morel trouva cette idée, géniale, qu'au lieu de vouloir à toute force que la Nationale fût déviée de sa mission traditionnelle et immuable de conservation et de destination « savante », il fallait, absolument, trouver ailleurs, et d'une autre façon, la solution au grand problème qui se posait de son temps ; procurer aussi, à tous les citoyens, un instrument de libre développement personnel des connaissances, nécessaire complément de l'enseignement scolaire.

- 7 On va le voir, Morel expose et développe cette idée en la retournant sous toutes ses facettes, inlassablement, à la manière des prophètes de l'Ancien Testament. Comme eux, il lassera par ses répétitions, il irritera par son verbe incisif, son refus des compromis. Il mourra sans avoir vu la Terre promise, mais il l'aura clairement désignée et ceux qui y parviendront lui devront l'essentiel de leur succès.
- 8 De cela, je l'espère, ces « morceaux choisis » devraient apporter la preuve. Ils devraient aussi montrer que Morel fut un bibliothécaire exceptionnel parce qu'il était un homme exceptionnel, emporté certes et provocant, pas toujours « raisonnable », brouillon et incapable d'éviter les répétitions, mais aussi intelligent, généreux, dévoré par sa passion du service du public, un éveilleur, un entraîneur, et, enfin, un véritable écrivain. De toutes les façons, ce fut une grande et bonne fortune pour la profession de bibliothécaire que Morel y entrât, par hasard ; non seulement parce qu'il y fit passer un souffle nouveau, dont on peut encore attendre, dans le présent, des effets bénéfiques, mais aussi parce qu'il s'y est révélé comme un homme fascinant. C'est d'abord à cet homme que ce livre est consacré, au personnage dont l'une des activités, celle qu'il mena en faveur de la lecture publique, fait apparaître les vertus dans leur étendue et dans leur diversité.

Pourquoi et comment Morel fut « bibliothécaire ». Les gens de lettres dans les bibliothèques

- 1 Morel entre à la Nationale le 21 mars 1892, dans sa vingt-cinquième année. Sa décision ne répond pas à une vocation particulière. Il a du goût et des dons pour la peinture et pour la musique, et surtout pour l'écriture. Il a déjà publié un roman et il en a un autre en chantier. Il collabore à une revue littéraire et fréquente le milieu des écrivains « naturalistes » ; il restera tout au long de sa vie un homme de lettres, romancier, dramaturge et critique. Afin d'assurer sa situation matérielle, au sortir du service militaire, il s'essaie au métier d'avocat, car il a acquis en 1887 une licence à la faculté de droit de Paris. Son premier essai est un échec ; il n'est pas un bon orateur, et sans doute est-il un peu brouillon dans son discours.
- 2 Une autre voie s'offrait à lui, celle des bibliothèques, auxquelles pensaient alors de façon toute naturelle les gens de lettres désargentés en quête d'une forme d'activité certes très mal rémunérée, mais qui assurait leur survie et leur ménageait du temps pour écrire. Dans son premier ouvrage, Morel soutient, avec brio, une cause de son temps déjà bien compromise, dans un milieu professionnel qui veut affirmer sa spécificité et barrer la route aux amateurs :

Un sultan, ayant entendu quelques vers d'un poète, le nomma sur-le-champ grand vizir. Il jugea que celui qui pensait de si belles choses et les exprimait si bien devait avoir l'âme noble et l'intelligence sûre. La légende dit qu'il s'en trouva bien. Aujourd'hui, le Grand Turc ne voudrait pas d'un poète, même comme stagiaire, dans une bibliothèque de sous-préfecture ! Eh bien ! avant que périsse la dernière sinécure, je voudrais, comme une oraison funèbre, dire quelques paroles de regret sur cette chose du passé, tuée par l'archéologie. C'était le seul encouragement digne de l'État et digne de ceux qu'il honorait. C'était la seule chose *propre*, pas avilissante, qu'on pouvait faire pour des écrivains, pour des savants.

Une fois donné, ce bienfait ne se reprenait pas. Il ne se dispersait pas, au gré d'un caprice, d'une faiblesse, aux mains des créanciers. C'était un prix, mais donné au mérite, sans concours, et se renouvelant chaque mois, régulièrement !

Peut-être il avait fallu l'intrigue pour l'obtenir... L'intrigue, une seule fois ! La chance peut suffire quand c'est une seule fois ! Il assurait la paix du travailleur.

Celui-ci pouvait le recevoir même de son ennemi. C'était un marché. Il vendait quelque chose.

L'homme honorait grandement la fonction occupée. Il en faudra, des diplômes et des examens et des décorations et des relèvements de salaires pour l'honorer autant ! Elle se passait de cela et, pauvre, restait enviée, par cela seul que tel ou tel l'avait remplie. Il baisse, il baisse, le niveau de ces fonctionnaires, depuis que tant d'examens se dressent à l'entrée. La douane et l'octroi écartent certains produits.

Les écrivains étaient soustraits au public. Ils n'avaient plus besoin de faire des choses pour plaire, de s'avilir en travaux dits de copie, d'exciter les plus basses passions.

Ils ne faisaient rien, là où il n'y avait rien à faire. Ils n'avaient pas besoin d'inventer un jargon spécial, de dresser des manies en principes et de simuler une science pour paraître des savants ! Ils conseillaient utilement ceux qui venaient.

Ils faisaient peu de catalogues. Certes ils auraient bien dû en faire un peu plus, mais en n'en faisant pas d'inutiles, du moins, ils réalisaient de grandes économies à l'État.

Ils utilisaient les livres qui leur étaient confiés. En leur donnant de grandes facilités de travail, en ouvrant les bibliothèques aux gens d'études, l'État est plus sûr de servir la science qu'en noyant sous l'avalanche de volumes, devinés sur des fiches, l'esprit déjà troublé d'un public ordinaire. Et, en général, ils aimaient les livres. Il arrivait même qu'ils s'y connaissent quelquefois.

En chassant les gens de lettres des bibliothèques, le sage rapporteur du Sénat les voulut bien couronner de roses, et dit qu'il accepterait « la constitution très franche et très loyale de véritables pensions littéraires ». D'ailleurs, sans demander la moindre ouverture de crédits spéciaux à cet effet, ajoutant d'un air détaché qu'il y avait déjà un budget – budget d'aumônes – au ministère. Oui, l'État grand seigneur aurait ses poètes – quels poètes !

Ces mœurs ancien régime, qu'il sied de voir prôner par des députés avancés, paraîtront cependant convenir mieux à l'archéologie qu'à la poésie. Les jeunes grands seigneurs qui fréquentent l'École des Chartes s'accommoderaient mieux, ce semble, de la domesticité. Ils ont des traditions.

Oui, pourquoi ne pas donner de *franches pensions* aux paléographes ? Pourquoi, en faveur de leurs nobles jeux, déguiser la munificence ? J'entends que l'État a une dette envers eux. Il s'engagea jadis à les placer quelque part. Alors, qu'il soit ouvert une « école de poésie » ! L'État se trouvera obligé de caser ses élèves, ils auront droit à une carrière...

Mais il y a encore des écrivains qui considèrent la littérature comme autre chose qu'un métier. Ils ne pensent point qu'elle les dispense d'être des hommes, des hommes comme les autres, soumis au travail. Ils ne veulent flatter ni le public, ni le pouvoir. Ils ne tiennent pas aux honneurs – qui ne les honorent point. Ils n'espèrent pas la forte paye d'un maçon, mais prétendent ne pas demander la charité. Ils ne réclament ni pension, ni prix, ni distinction spéciale, mais du travail – de quoi acheter de la liberté. Les honneurs leur sont moins disputés.

Tout le monde ne peut pas être menuisier. Les métiers où la journée est de huit heures sont rares en l'an 1907. Même mal payé, le métier de bibliothécaire, où elle ne dépasse pas six heures, est enviable. Et la facilité qu'il offre au travail : les livres, vaut celle qu'il offre par les heures qu'il laisse libres. En des temps moins avides, on voudrait qu'un tel métier soit réservé à ceux dont il pourrait servir la science ou le talent. Et la part y serait belle aux études historiques. Mais il faut être modeste ; on demande simplement un peu moins de mépris. Que les gens qui font des livres – quand ce serait en vers – ne soient pas plus mal vus que s'ils faisaient de l'automobile, ou rien du tout ! que l'on admette qu'ils puissent à leur heure être sérieux, et qu'une brochure sur l'éléphant d'Henri IV ne l'est pas plus qu'un poème. Certes les écrivains sont les premiers coupables. Leur talent ne leur conférait pas un droit à ne pas faire le métier qu'ils acceptaient. Toute la gloire de Hans Sachs ne lui permettait pas de livrer à ses clients des bottines trop étroites, mais de là à conclure

que les poètes n'ont pas le droit d'être cordonniers, et de là à conclure que les diplômés ont ce droit, eux, que n'ont pas les poètes, de nous mal chausser, cela dépasse toute mesure et devient comique, car le ministre le plus aimable, le plus artiste, le plus cadet de Gascogne n'aurait jamais eu plus de quatre ou cinq poètes à caser, et l'École nous livre vingt affamés par an !

On nous rabat les oreilles de ce bibliothécaire de légende qui ne venait jamais, prétendait qu'on lui apportât son traitement à domicile et trouvait mieux « de faire de bons livres que d'en classer de mauvais ». Mais on ne nous parle pas de cet autre qui, vivant aux courses, venait chaque jour, le temps de poser un chapeau de rechange sur son bureau, simuler sa présence ! et de tant d'autres qui faisaient de la calligraphie, de la bicyclette, ou telles études urgentes sur la Tunique d'Argenteuil, une formule de politesse gallo-romaine, le nom des propriétaires de moulins à vent dans l'arrondissement de Montreuil au XIV^e siècle – quand ce n'est pas l'« Histoire du pantalon à travers les âges ».

Qu'est-ce que l'œuvre d'un Bornier près de celle d'un Delisle ! L'un fit quelques tragédies en attendant le public qui vient si rarement à l'Arsenal, l'autre, au risque de faire attendre les centaines de lecteurs qui se pressent à la Nationale, écrivait tant qu'une bibliographie de 500 pages n'a pas suffi à bibliographier ce grand bibliographe. Tous deux vécurent en rêve au temps de Charlemagne. L'un le chanta en vers, l'autre en fiches de catalogue. Ce dernier dressa la liste des livres qui composaient la bibliothèque d'Aix-la-Chapelle. N'est-ce pas d'un poète ! On fait les vers qu'on peut. Noble jeu de l'histoire, exacte fantaisie, sois toujours le passe-temps des bibliothécaires, mais ne les empêche pas de faire leur vraie besogne.

Sinécures... sinécures... – quelle bizarre idée qu'un système d'examens nous en délivrera¹ !

Étant l'un des derniers spécimens d'une catégorie en voie d'extinction dans les bibliothèques au moment où la décision a été prise d'en réserver la responsabilité « scientifique » aux anciens élèves de l'École des chartes, avec des conséquences sur lesquelles je reviendrai, car il les évoque d'abondance, en plusieurs occasions, Morel se trouve affecté à la préparation du Catalogue général des livres imprimés, immense entreprise due à l'initiative de Léopold Delisle, et dont le premier volume va paraître en 1897. Morel estima que cette affaire était mal conçue, inefficace et d'un coût excessif. C'est sans doute pourquoi il en vint aussi à porter des jugements très critiques sur l'ensemble de la gestion d'un établissement dont l'organisation et le fonctionnement pouvaient légitimement se trouver remis en cause selon lui, en raison de leur inadéquation aux exigences des temps modernes.

NOTES

1. Eugène Morel, *Bibliothèques*, Paris, Mercure de France, 1908, I, p. 322-325.

Première partie. Piteux état de la Nationale et de l'ensemble des bibliothèques françaises au commencement du xx^e siècle

La Nationale étouffée par l'excès de ses « richesses »

- 1 La mise en chantier du *Catalogue général* mit en évidence le surencombrement de la Nationale, quatre siècles et demi après l'apparition des premiers imprimés. Morel décrit de façon très drôle et corrosive, mais aussi poétique et somme toute émouvante, l'état dans lequel se trouvaient alors les magasins construits par Labrouste :

Il y a des cimetières où les livres dorment bien. En des rues mal pavées, au fond de cours seigneuriales, en province, ils trouvent la paix et l'ombre, le silence et l'oubli qui conviennent à ce qui s'éloigne de la vie. Un vieillard – il en est de tout jeunes – est leur gardien. Il les connaît, les soigne et surveille doucement les longues files de couchettes où les retraités font leur petit somme. Il les aime ; lui-même a des enfants parmi eux. Enfants qui ne jouèrent jamais et ne causèrent avec personne, vécurent et moururent là, dans l'hospice des livres : quelque généalogie, un opuscule documenté sur quelque ruine : château, église, vieilles choses du pays... Quelquefois le colonel, souvent le président, viennent faire un tour. On cause. Les livres dorment, on ne les dérange pas. Parfois un Monsieur le Comte vient chercher des ancêtres. Les livres, s'ils se souviennent, veulent bien renseigner. Mais le plus souvent les longues galeries désertes voient tourner le soleil que tamisent les stores blancs, sans que nul soit venu prier sur ceux qui dorment là. Et les livres, les vieux livres, qui erraient sur les tables, qui se cachaient dans les poches, qui furent lus avidement, dehors, en marchant, ou le soir, sous la lampe, quand l'insomnie enfièvre, eux qui bouleversaient les cerveaux et les cœurs, eux qui brûlaient... – ramènent leur manteau de poussière, frileusement. Les livres sont mieux là qu'aux vitrines du musée, à faire encore les beaux, étalant leurs images, faisant luire leurs ors, l'air d'être en vie, mais immobiles, sous verre, toujours ouverts à la même page, animaux empaillés, qui singent encore la vie.

Jadis les livres dormaient debout sur leurs pupitres, enchaînés. La Laurentienne, à Florence, les montre encore ainsi, en longues files, et tels que des armures vides de

leurs chevaliers. La lustrine recouvre, moins douce que la poussière, ces cénotaphes alignés. Cette magnificence doit gêner le bon sommeil. C'est toujours de la mort où l'on n'est pas chez soi.

Les livres sont mieux aux salles quelconques des écoles, des bibliothèques populaires ou de sociétés. Jusqu'aux dernières cendres s'use la vie en eux, et la mort bonne enfant, sans cesse dérangée, rit comme en un cimetière de campagne. C'est à ces maisons-là qu'ils lèguent leurs livres, ceux qui les ont un peu aimés.

Enfin il y a les nécropoles... Le Père-Lachaise.

Les villes des morts, la foule compacte, la fosse commune...

Mais le pullulement des morts, comblant les cimetières, remplirait les villes même en chassant les vivants. Ceux-ci les en arrachent, les enfouissent encore plus profond dans la terre. Les catacombes. Là, il n'y a plus de nom, il n'y a plus de date. Par siècle, par provenance, comme on peut, on entasse. Galeries démesurées, jusqu'au bord pleines d'ossements ; où l'on errerait longtemps, pour retrouver sa route.

La pensée laisse du papier pour os et cendre. La pensée qui fuma en tous ces crânes vides que l'on voit entassés aux lugubres souterrains, elle aussi, de ses traces sur le papier noirci, gêne les pensées neuves qui se pressent pour vivre. On met le livre en bière sur des rayons étroits. Mais ils sont trop ! – on les tasse, les presse, on en fait plusieurs rangs. Ils vous sont un souvenir. Mais à vos héritiers ils ne rappelleront rien. La pensée n'obtient pas de terres perpétuelles, elle va s'enfouir aux dépotoirs des capitales, bibliothèques nationales, catacombes. C'est là, plus tard, que l'âme, avant d'être jugée, ayant retrouvé son corps parmi les ossuaires, devra chercher, avec ce qui reste de sa beauté, ce qui reste de ses pensées : pas tout à fait autant.

Dans le centre de Paris, la rue la plus grouillante, quartier de la Bourse, de la Banque, des Théâtres et des maisons publiques, se dresse le sanctuaire où s'entassent toutes les pensées de France qui se croient dignes du papier. Nécropole qui fut un caveau de famille. Librairie de nos rois, et de l'empereur Charlemagne, qui fut donc impériale et nationale trois fois. Aujourd'hui à tout le monde, c'est Saint-Denis transformé en fosse commune.

Charlemagne en mourant faisait vendre ses livres, et voulait que l'argent en fût donné aux pauvres. Quelques-uns de ces livres sont revenus à notre Bibliothèque. Objets précieux et textes pieux, tout luxe et toute science venant de Dieu. On ne s'y amusait pas, on n'y étudiait pas ; on y priait. Mais déjà livres d'heures, bibles, évangéliers voyaient à côté d'eux naître d'énormes volumes aux belles images, chansons de geste, romans, ancêtres gigantesques de nos 3,50 francs, mammouths des petites bêtes que nous voyons aujourd'hui, cathédrales du Dieu qu'en leurs chapelles nues vénèrent les protestants.

Aujourd'hui, c'est la grande halle : la bibliothèque populaire de Paris. Quelques savants à peine, perdus dans cette cohue de femmes, d'étudiants, de flâneurs...

À Saint-Ouen, le grand cimetière, on voit des guinguettes, des chevaux de bois, des balançoires. Allons ! les veuves, un petit tour... – Les grandes bibliothèques se tiennent mieux. Ce sont des enterrements officiels.

Le public ne va qu'à l'église : la salle de travail. Sur l'autel les conservateurs officient. Ils évoquent les morts, qui sortent de la coulisse à l'appel de leur nom.

Combien sont-ils, derrière... ? – deux millions, trois millions ? On ne sait pas au juste. Ils ont des numéros, mais parfois ils sont mille qui ont le même, parfois un bout de papier en prend un pour lui seul, et le *Times* qui, depuis 1785, use par an une peau de bœuf entière pour se demi-relier, comprend, sous le même chiffre, un troupeau formidable, et plus grand chaque année.

On aperçoit, entre des rideaux de théâtre, la grande allée du cimetière des Imprimés. C'est le magasin, plus grand que la salle même, colossale cage de fer, où les livres se serrent. Ils ne s'étouffent pas : on respire encore, on voit clair. Au British Museum, des bibliothèques mobiles, suspendues sur roulettes, en font tenir bien plus. Le magasin de la Nationale, qui devait suffire, en 1868, ne tient plus le tiers de la masse du dépôt ; il a fallu des annexes, des galeries, et des combles

interminables, où la recherche de certains ouvrages fait parcourir près d'un kilomètre, sans compter l'entassement des journaux de province dans des salles éloignées.

C'est la grande nécropole, plus morne qu'un cimetière. Les catacombes de la pensée ! Ces livres, en tas, pareils, étiquetés et jaunis, ces livres laids, jamais consultés, oubliés, ont l'air niais des crânes alignés dans des caves. Mais ces caves sont claires ! Elles en semblent plus tristes. Parfois un gardien passe. Il semble surveiller si ces crânes ne rient pas... Non ; ils sont sages. Le gardien passe, va réveiller l'un d'eux au bout de la galerie. Il y en a quelques-uns comme cela que l'on dérange : ces petits turbulents sont toujours les mêmes. Le gardien les connaît et les garde près de lui. Une fois l'an, on balaye.

La poussière qui se trouvait bien dans les greniers, et qui, blanche, se posait doucement sur les romans, tout là-haut, sous les toits, pays de l'Imaginaire, se relève, s'agite, tombe sur le sol, étourdie. Les gardiens, un mouchoir sur la bouche, les cheveux enveloppés comme des Touaregs, la chassent à grands coups de plumeaux ; elle s'en va visiter l'histoire d'Allemagne, l'électricité, les beaux-arts et l'histoire naturelle. On la chasse ; elle descend sur la critique, les philosophes, devient grise, retombe sur la médecine, puis sur la poésie, croit enfin trouver le sol sur notre Histoire nationale, et peut-être rêve-t-elle aussi, l'ayant entendu dire, que cette partie-là mène aux académies ! Mais on l'en repousse durement, on l'enfoncé au sous-sol. La voici noire, la voici dans l'ombre, dans la cave. Ici, il n'y a plus rien que la théologie.

On l'enlève par brouettes. Elle y forme une pâte noire, ecclésiastique, et qui sent le roussi¹.

Trop de livres « morts », trop peu de livres « utiles »

- 2 Cet encombrement et ses funestes conséquences proviennent du fait que la Bibliothèque nationale conserve trop de livres. Elle tire vanité de leur nombre, mais elle a bien tort, aux dires de Morel, lorsqu'il la compare, de ce point de vue, avec le British Museum :

Le British Museum a en livres une incontestable supériorité : il achète plus et il en a moins.

Je laisse absolument de côté toute comparaison de livres rares, précieux, curiosités de musée. Je parle de livres d'étude. On a plus de chance de trouver un livre dont on a besoin dans le million et demi du British que dans les 3 millions de la Nationale. Ceci ne s'applique pas aux livres français, bien entendu, et n'est qu'une moyenne. Mais le fait est certain. Le British a de meilleurs livres ; il en achète plus et il en a moins.

Il y en a moins, donc les communications vont plus vite, car on trouve plus vite un objet dans une chambre que dans dix. Je n'ai pas vu que l'on ait signalé l'importance d'une constatation si simple. Car le plus grand nombre de livres n'augmente pas seulement le chemin à faire pour les trouver, et les rayons pour les mettre, et les bâtiments, et l'entretien des bâtiments, nettoyage, et ce qui s'ensuit, mais rend plus difficiles le classement, les remaniements, plus long et coûteux le Catalogue.

Eh bien ! une grande part de ces livres, que la Nationale conserve pieusement et décrit à grands frais dans de longs catalogues, ne sont que du pur et simple encombrement. Je dis une grande part, à peu près autant qu'elle en a de plus que le British Museum, et ce ne doit pas être loin du million, et il ne s'agit que d'inutilités incontestables. – J'ai, dit-elle, trois pauvres petits enfants sur les bras... – Mets-les par terre, dit Sganarelle. C'est, hélas ! ce qu'une administration ne peut pas faire².

- 3 Morel estime que ce fut une funeste erreur que d'avoir engrangé à Paris et notamment à la Bibliothèque nationale les bibliothèques saisies sous la Révolution. La Nationale, écrit-il joliment, « s'est ainsi trouvée accablée »... sous le poids de ces trésors, ils les

fourraient dans une sorte d'armure gothique, splendeur sous laquelle on ne peut remuer. Le siècle s'est passé à se reconnaître dans ces richesses. L'esprit des bibliothécaires s'est tourné de plus en plus vers le passé et, petit à petit, les périodes contemporaines ont semblé indignes de leur soin...

C'est du XIX^e siècle et à cause même de la richesse exagérée en livres anciens que date l'accaparement des bibliothèques par les vieilleseries. Revanche des couvents. Leurs vieux livres dispersés sont venus encombrer les dépôts qui devaient se consacrer à la science nouvelle. Que de fois on a dit que l'esprit universitaire prolongeait l'esprit jésuitique ! C'est une vérité incontestable que nos bibliothèques ont prolongé celles des Bénédictins. Saint-Germain-des-Prés n'a pas transporté que ses livres dans les dépôts de la Nation, il y a, avec eux, transporté son esprit.

La Nationale plie encore sous le poids du cadeau que lui fit la Révolution. Ce n'est que depuis dix ans qu'on peut considérer comme classé et rangé le legs du XVIII^e siècle ! Et encore que de réserves il y aurait à faire³ !

- 4 Et pendant ce temps, tandis que de surcroît l'on s'attache de façon excessive à recueillir les livres « de luxe » contemporains, par exemple, les « niaiseries » qu'édite Conquet, l'on néglige de collecter ce qui est utile pour le présent et constituera les « trésors » de l'avenir, ainsi les périodiques, les brochures et tout ce qui ne rentre pas dans la surveillance exercée par les catalogues de libraires et les demandes du public.
- 5 Afin de remédier aux conséquences de l'entassement, dans Paris, des saisies révolutionnaires, Morel propose de constituer des bibliothèques dans les châteaux dont l'État se rend un peu partout propriétaire :

Or, maintenant, la République achète de vieux châteaux, s'offre Azay-le-Rideau, Maisons-Laffitte, le palais des Papes. On s'épuise à chercher des reconstitutions, décors et mobiliers. Hélas ! la joie magnifique de l'arrangeur n'aura d'autre lendemain que la joie identique d'un autre, qui, pour se réjouir d'arranger à son tour, devra tout d'abord déranger. Car l'on ne compte pas la marche du troupeau d'éreintés, des secoués de l'auto, des courbés de la bécane qu'un guide harcèle et pousse dans les salles désertes sans leur laisser le temps de paître.

Quand réclamera-t-on dans les châteaux de France, et même dans les musées, le droit de s'asseoir et de lire ? C'est défendu au Louvre de lire, le savez-vous ?

Quant aux châteaux de France, ne les visitez pas. Le cinématographe est un spectacle moins rapide, où l'on peut regarder avec plus de soin. Au moins on est assis.

Les livres rendraient un peu de vie aux vieilles demeures, une vie silencieuse, qu'elles aimeraient...

Eh ! bien quoi ? Serait-ce chose si folle, si difficile ? Une petite collection de livres dans les salles de musée, des châteaux historiques. Quels lieux d'étude !

L'ombre de François I^{er} doit avoir mal au cœur de tous ces êtres qui passent et ne s'arrêtent jamais que pour regarder l'heure, dans ce château de Fontainebleau, où les gardes, gardant la pure tradition de Bonaparte, qui gagnait des batailles avec les jambes de ses soldats, entraînent au *footing* ces touristes sportifs.

Si j'ai parfois regretté que la bicyclette ne soit pas autorisée aux expositions annuelles dites « Salon de peinture », j'ai rêvé de palais et de musées qui seraient des lieux de lecture – et non des pistes.

Il y a des conditions de gardiennage et chauffage. Mais il y a la méthode des saisons et des heures. Copenhague a de fort beaux musées aussi peu fréquentés que certaines salles du Louvre. Plutôt que d'y faire dormir des gardiens tout le jour, ou de dépenser en garde tout l'argent des achats, on a établi un horaire assez compliqué, qui fait qu'il y a toujours quelque chose d'ouvert, mais que, de deux heures en deux heures, cela change. Toutes les salles ouvrent tous les jours, mais successivement et dans un ordre variable, suivant un tableau. Ainsi les gens libres le matin du samedi ou le soir du vendredi peuvent tout voir comme celui qui n'a qu'un

jour, mais l'a entier. Mesures recommandables à des bibliothèques ayant des expositions ou recueils d'estampes, de reliures, ou l'accès libre aux rayons⁴.

- 6 On n'a pas pris au sérieux le projet de Morel, bien au contraire, puisque l'on a depuis continué à rameuter à la Nationale ce qui demeurerait en place des bibliothèques des palais nationaux et que l'on n'a pas sérieusement envisagé d'autres solutions préconisées par Morel, telles que des échanges avec l'étranger, portant sur le « demi-million de volumes au moins » dont on « pourrait se défaire sans se priver de rien », et qui pourraient aussi être confiés à des bibliothèques françaises.
- 7 Si, d'une façon générale, la position prise par Morel face aux encombrements qu'il dénonce a semblé plus divertissante que sérieuse, c'est sans doute parce qu'il a attaché plus de prix à l'emportement qu'à la clarté dans l'exposé. En fait, son opinion, telle qu'elle ressort de notations éparses et parfois, il faut bien l'avouer, apparemment contradictoires, est que la Nationale est écrasée sous le poids des fonds anciens et d'exemplaires multiples d'un même volume et que ses bibliothécaires attachent trop d'importance au domaine de l'« histoire » en matière d'achats d'ouvrages étrangers. Par contre, il insiste sur le fait que la Nationale a le devoir de tout conserver de ce qui est produit en France, y compris, outre les livres, les périodiques et les « brochures » de toutes sortes, porteuses d'informations utiles que l'on ne trouve nulle part ailleurs. On le verra militer pour une réforme du Dépôt légal allant dans ce sens.

Un catalogue ruineux et inefficace

- 8 Si, encore, les catalogues de la Nationale rendaient exactement compte de son contenu ! Hélas, Morel, qui, précisément, est dès son entrée affecté à la préparation du grand catalogue « général » qui devrait permettre d'y parvenir, redoute que l'entreprise ne réponde pas aux espoirs dont elle est en principe porteuse. Il s'étend très longuement là-dessus, dans des pages qu'à mon avis il importe de reproduire presque *in extenso*, car, quoique faisant référence à une situation dépassée, elles ont encore bien de quoi faire réfléchir les bibliothécaires actuels tout autant qu'hier confrontés à l'obligation de rendre compte de la composition de leurs fonds. Le fait qu'ils disposent pour le faire des techniques inimaginables au temps de Morel, ne les dispense pas d'assumer le choix et la responsabilité des options fondamentales d'où découlent la réussite ou l'échec de leur travail :

La Bibliothèque nationale a donc un catalogue ?

Nous étudierons successivement : premièrement, ce qu'on veut faire ; deuxièmement ce qu'on fait ; troisièmement, quand on en peut finir.

Fait-on un catalogue ?

Devant le nombre toujours croissant des livres qui arrivent on se demande : où mettre cela, s'il faut conserver tout ?

Ce problème est résolu pour un bon nombre d'années. On a construit, on peut encore construire. On peut entasser plus ; on peut entasser mieux.

Mais comment retrouver son monde dans cette foule ?

Ce second problème est résolu, chaque jour, à la Bibliothèque nationale. On y trouve ce qu'il y a, disons-le nettement. Certaines séries offrent évidemment des difficultés ; il faut de longues recherches pour mettre la main sur une affiche électorale, une circulaire commerciale, un horaire de tramways, un prospectus, tel bout de papier à titre vague, qu'il serait fou même de classer à part. Mais on ne va que trop loin dans le respect dû aux bouts de papier. De tout ce qui offre un titre, on dresse, sur fiches, un inventaire qui est complet et toujours tenu à jour. On appelle cela un catalogue... Enfin cela existe – pour les bibliothécaires.

Mais pour le public ? Pour lui, le problème n'est pas d'avoir ce qu'il veut, mais de le savoir ! Ces fiches, auxquelles d'ailleurs il n'a pas accès, ne renseignent que ceux qui savent les titres exacts. Alors ? le public se soucie fort peu d'un catalogue qui suppose que l'on connaît déjà ce que l'on cherche. Lui cherche des livres sur un sujet. Les livres à lire sur... voilà ce qu'il entend, pas autre chose, quand il demande le catalogue. Quoi ! il n'y en a pas ?

Il y en a un, pas complet, il y a des livres de références, il y a ceci, surtout il y aura cela... Tout compte fait, il y a l'obligeance d'un bibliothécaire ou d'un voisin qui dit, de mémoire : lisez donc cela. Cependant tout le monde sait qu'il s'imprime à grands frais un *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*. On peut voir au Budget que 100 000 francs sont alloués chaque année sous la rubrique « catalogue ». Il n'absorbe pas ces cent mille-là lui seul, mais l'équivalent et toute une part du personnel instruit.

Cependant, de *Catalogue*, la Bibliothèque n'en a pas, il n'est pas question qu'elle en ait. On en a commencé un en 1852, mais on l'a cessé en 1875, avec quelques palliatifs pour masquer l'abandon. Une grande œuvre, une nouvelle, est en train. On s'est trompé 30 ans. On recommence tout.

Mais avant toute critique, il faut tirer d'affaire de consciencieux artistes. Nous verrons quel art, quel souci de la beauté, de l'exactitude, d'un idéal enfin, ils appliquent à une œuvre qui n'est pas vaine pour les croyants. Nous n'y avons trouvé, en la maniant beaucoup, qu'un *lapsus* : un Bernier (Eugène) avant Bernier (Émile) ! Des jaloux qui passèrent un temps considérable à en chercher n'en ont pas trouvé 10 un peu authentiques sur 10 000 mentions.

Des commissions ont décidé. Les gens de ces commissions sont morts, ou à la retraite, ou s'en lavent les mains. L'aiguilleur lance un train sur la voie qu'il croit bonne, mais il ne monte pas dedans, n'est-ce pas ? Et ce n'est ni à la commission, ni au ministre, ni aux auteurs, qu'on peut s'en prendre. À qui ? Peut-on savoir en administration...

Quelle est donc cette besogne étrange et colossale dans laquelle les crédits, la science, toutes les forces vives d'une institution sont engagés, qui a justifié l'abandon du Catalogue vrai commencé sous l'Empire, dont deux parties (Histoire de France et Médecine) – soit au moins le tiers des collections d'alors – avaient été terminées, publiées ?

C'est un catalogue, non pas au sens où le public l'entend mais conforme à une religion qui a ses rites, d'ailleurs aussi divers qu'il y a de bibliothèques. C'est le catalogue comme les bibliographes l'entendent. Le catalogue « scientifique ». Mais en disant que ce catalogue est scientifique, on va croire qu'une telle œuvre est faite pour rendre service à d'autres sciences que la bibliographie elle-même. Il ne s'agit pas de cela. C'est une œuvre belle en soi, où la science – d'autres diraient le jeu – consista à décrire systématiquement chaque ouvrage, de telle façon qu'il *ne puisse être confondu avec un autre*, n'y eût-il de différence que celle qui sépare le 5^e mille du 6^e mille de tel roman, qui d'ailleurs ne fut tiré qu'à 500 exemplaires. C'est l'anthropométrie des volumes ; les fiches de M. Bertillon n'ont point plus de précision.

On peut douter qu'il soit utile de prendre contre des livres inoffensifs les précautions que la police prend contre les gens suspects. Mais on sait le prix attaché par les amateurs à telle édition qui contient seule telle faute d'impression. Les livres anciens peuvent être décrits avec minutie. Si ce n'est pas utile au moins c'est limité : on n'en fait plus, n'est-ce pas⁹ ?

- 9 Ce qui, selon Morel, empêche les bibliothécaires de concevoir et de réaliser des catalogues « utiles », c'est qu'ils mettent leur honneur, l'amour de leur « art » et leur application à rédiger des fiches si savantes qu'à la limite, elles leur font oublier le livre :

Toute l'histoire des bibliothèques est une lutte entre les utilitaires : savants, poètes, gens de lettres, qui veulent à tout prix utiliser les livres, et les artistes purs, dont la bibliothéconomie magnifique plane au-dessus des contingences.

La conquête des bibliothèques par l'Art pour l'Art ne peut se comparer qu'à la Réforme. L'archéologie fut le protestantisme des livres. Pour chasser toute grâce, toute joie, tout luxe, toute utilité des bibliothèques, on reconnut que seules de longues études sur des textes sans intérêt obtenaient l'entraînement, assuraient la vocation. De là le mot de « chartistes », qui ne s'applique pas seulement aux élèves de l'École des Chartes, mais qui, comme le mot *jésuite*, veut dire une certaine déformation de l'esprit ou de la religion. Il désigne exactement ceux qui, devant un livre, s'annihilent, se résorbent, croient et ignorent. *Perinde ac cadaver*. Les fortes disciplines ne sont pas celles des moines, mais de ceux qui se mêlent au monde, et osent conduire leur foi parmi les tentations. Que de défections ! Que de trahisons. La chair est faible. Vivre au milieu des livres et ne jamais les lire... Le milieu même a je ne sais quoi de troublant. « L'air de la maison », me disait un excellent archiviste, qui vit à l'Arsenal... Cet air est si pernicieux qu'on a vu les plus purs de la paléographie se perdre, ouvrir des livres – et en faire !

On a dit : il faut mettre une barrière. On en met. Examens et concours. On ne peut fouiller les gens, mais comme la science pèse, ceux-là seuls bien légers d'esprit sauteront la haie.

Mais l'abstention est plus sûre que tous les préservatifs, plus sûre que les soins, médicaments et examens ! La contagion s'opère uniquement par les livres. Ce qui est malsain pour les bibliothécaires, c'est les livres. Et depuis qu'ils n'en touchent plus, les cas de littérature deviennent beaucoup plus rares. Aujourd'hui le livre est représenté par une fiche.

Les maniement, estampillage, mise et recherche en place, les conseils au public et le classement même, tout cela est laissé à de vils mercenaires. Le fonctionnaire proprement dit ne voit qu'un rectangle de papier, qui représente un livre comme une lettre d'algèbre représente des pommes. Combinez, remaniez, divisez chaque côté de l'équation, le nombre de pommes reste exact, mais les pommes pourrissent⁶.

- 10 Obnubilés par leur passion de la perfection, les bibliothécaires, jugeant indigne de leur « science » un travail simplement signalétique, outrepassent leur mission en prétendant être plus et, selon eux, mieux que des catalogueurs, des bibliographes :

Le goût des livres, et des vieux livres, est encore un des plus nobles sports de l'humanité ; c'est une sorte d'inversion, mais assez peu dangereuse, de la passion de la lecture.

Tout de même on étonnera beaucoup de gens en disant ce que coûte un monument si noble, car ce ne sont pas seulement les ouvrages de valeur qui y sont l'objet de coûteuses descriptions, ce sont des brochures, placards, paperasses et bilboquets, que l'on a fait rares en les sauvant du panier.

La loi, l'honneur professionnel interdisent au bibliothécaire de choisir. L'égalité n'est pas un mot dans la république des livres. Sans doute il y a des classes dans l'ordre matériel : il y a le rang de taille. Il y a une réserve pour les délicats ou les précieux ; il y a même un enfer pour les polissons. Il y a un millier de recueils factices, des centaines de mille pièces qu'on entasse au hasard – et que l'on ne catalogue pas. Mais le catalogue ne veut rien savoir. Le catalogue ne connaît que des numéros. C'est le régiment. Il fait marcher de front une encyclopédie avec son prospectus, enregistre avec la même majesté imperturbable un incunable, un recueil de lois et un vaudeville, et il met le tout ensemble. Il n'y a ni petits ni grands ; il y a le règlement.

La préface le dit avec on ne peut plus de majesté :

« Qui pourrait, dit-elle, prendre la responsabilité de condamner à l'oubli une énorme quantité de productions du temps passé ou du temps présent ? Où fixer la limite de ce qui doit être catalogué et de ce qui doit être omis ? »

Qui va prendre cette responsabilité ? – Vous-même ! Vous seul avez osé choisir dans la foule innombrable des écrivains passés et présents... !

Vous avez appelé ceux dont le nom commence par A.

Alors peut-être un jour appellerez-vous le F, peut-être le G, peut-être... Mais le Z,

hélas !

Or, il ne fut jamais question de « condamner à l'oubli », qui que ce soit. Si, pour les chansons de Béranger, dont nous citons plus loin l'incroyable notice, on avait ajouté aux recueils de chansons complètes « plus un lot de 53 chansons détachées », ces 53 chansons ne seraient nullement omises ; chacun serait libre d'y fouiller. Mais 53 œuvres – d'autres ! – seraient vraiment, et dès maintenant, tirées de l'oubli.

Nous ne faisons pas fi des brochures ; même, étant souvent inconnues, elles sont plus utiles à faire connaître que des volumes, décrits partout déjà, et le but d'un catalogue est de nous les révéler. Mais c'est au sujet qu'on les cherche ! quel moyen de deviner le nom de leur auteur ?

Curieux des éléphants, l'idée me viendra-t-elle de consulter les œuvres de M. Léopold Delisle ? Quand l'idée m'en viendrait, il me faudrait lire plusieurs centaines de pages de la bibliographie de ses œuvres, où une seule mention intéresse les pachydermes. En outre, avant d'aborder les détails et brochures, je parcourrai probablement quelques ouvrages généraux.

Il importe donc qu'un catalogue les distingue.

Une longue liste sans méthode n'est pas seulement oiseuse, elle est gênante. Elle ne perd pas seulement le temps des fonctionnaires et imprimeurs du gouvernement, mais celui du public qui s'embrouille dans ce fatras, dans ces pages et ces pages où rien ne distingue l'important du détail.

Ici, un progrès. Depuis le tome V, les mentions donnent le nombre de pages de l'ouvrage. On court enfin moins le risque, voulant un livre sur la Grèce, de déranger quatre prospectus financiers et un monologue. Mais les manuels scolaires... !

Cette vaste affaire, qui n'a donc nullement le but de renseigner les gens sur les livres qu'on peut lire, nous ramène aux discussions précédentes – catalogue de matière ou catalogue d'auteurs – et c'en sera la plus belle illustration⁷.

Mais on a confondu les index alphabétiques, faits pour aider la mémoire, avec les bibliographies faites pour aider le savoir, les horaires des trains avec l'étude physique et sociale des régions. Il est regrettable sans doute que l'État ne fasse rien pour la bibliographie, qui désormais est une science pratique, et se constitue comme une industrie nécessaire. Il est regrettable qu'on la confonde avec la bibliophilie, qui lui est ce que les courses sont aux moyens de transport. Mais ce n'est nullement aux bibliothèques à combler ce vide parmi tous les vides de l'instruction supérieure en France. Un service bibliographique peut être annexé à une bibliothèque, il l'est à Washington, mais il y est comme une école d'archéologie est annexée au Louvre, parce qu'il est plus commode de la mettre là qu'ailleurs : on met des cours de médecine dans les hôpitaux sans les transformer en laboratoires. En parlant de bibliographie, nous sommes complètement sortis de notre sujet : les bibliothèques⁸.

Un personnel mal formé

- 11 La raison principale de ces déviations et de ces errements, Morel la trouve essentiellement dans la formation reçue par les bibliothécaires de la Nationale à l'École des chartes, « caste où l'on entre, comme en Chine, par examen », et grâce à laquelle on s'assure un monopole. Or, dit-il, « si l'École des Chartes est un titre pour un bibliothécaire, ce n'est nullement par ce qu'on y apprend. Bien au contraire ». Certes, Morel en convient, les études y sont sérieuses, quoique inadaptées aux fonctions de bibliothécaire, et le titre qu'elles confèrent est une « recommandation » justifiée. Il le vérifiera plus tard, après que l'effet de scandale de ses livres aura été oublié, et lorsque ce seront précisément des chartistes qui parviendront à donner corps à ses idées. Ce qu'il refuse, en 1909, c'est que la « recommandation » devienne un privilège, grâce auquel, en particulier, ceux qui se considèrent comme « grands » ne font pas leur

métier, tandis que les « petits » eux-mêmes, ceux qui s'acquittent de leur travail avec modestie, ne parviennent pas à se libérer de prétentions et de préventions que l'École leur a inculquées :

Trois ans d'études, qui passent pour arides et veulent de l'application et de l'exactitude minutieuse, laissent espérer des gens studieux, consciencieux. On peut se tromper, mais c'est une garantie. Que d'autres la valent, et principalement celle d'un passé connu, c'est vrai ; mais il est indéniable que le nombre de bibliothécaires utiles est un peu plus grand parmi ceux qu'on recrute dans l'école que parmi ceux que l'on recrute n'importe où.

Que ne se contente-t-elle d'un tel hommage ! Que va-t-elle transformer une juste préférence en injuste monopole !

Car, même pour le zèle, tous ne sont pas des modèles. Comme ailleurs il y a les petits et les grands. Hippolyte est modeste, travaille, et l'on ne dirait pas qu'il sort de cette école qui ne s'honore pas de lui. Achille est bruyant, il parle beaucoup, il écrit non moins et multiplie les notes adroites, qu'il ne signe pas. Il ne signe d'ailleurs que les textes qu'il copie ou fait photographier, ainsi que les discours d'enterrement : il y excelle. Bref, il se moque du public comme ferait un grand poète – et la *Correspondance historique et archéologique* croit devoir rappeler en mars 1904 que « l'érudition n'est pas incompatible avec l'accomplissement très consciencieux de sa tâche professionnelle ».

Eh ! mon Dieu non, pas plus qu'autre chose...

Mais donner tout son temps aux études qu'il aime, ou aux intrigues qui le mènent à l'Institut – tout cela semble à Achille sa tâche professionnelle. Puisque c'est de l'érudition !

Un concours s'assure-t-il d'un zèle passé ? à peine, car la mémoire, la présence d'esprit assurent aux gens à concours des avantages bien connus. Tous ceux qui ont connu une administration savent le mal qu'eurent à avancer certains timides qui le méritaient cent fois : un examen barrait la porte à la justice.

Les bibliothèques sont pleines de ces travailleurs modestes, qui assurent le travail nécessaire, et que, selon M. Langlois, on traite d'épiciers. Ce sont eux qui répondent au public, tiennent les registres... font ce qu'il y a à faire. Beaucoup sortent de l'École des Chartes. Ce ne sont ni les moins travailleurs, ni les moins « épiciers », si ce mot doit s'appliquer à tous ceux qui bornent leur ambition à la tâche quotidienne dont ils vivent. Ce ne sont point eux qui ont fait ce bruit, et il faut les distinguer nettement des Grands Chartistes, qui publient des travaux copieux, travaillent glorieusement dans les bibliothèques, mais travaillent fort peu pour elles, et nous les y voyons refuser tout service public comme indigne d'eux, affirmer une générale ignorance au nom de minuscules spécialités, chasser de l'emploi un ignorant qui se trompe sur l'année à laquelle l'imprimerie fut établie à Chablis, et demander si Verlaine n'est pas cet anarchiste qui fut dynamité au restaurant Foyot, etc.

Il est difficile de préciser certains faits sans faire de dénonciation sur les vivants et sans manquer de respect aux retraits ou aux morts. J'en cite quelques-uns en déformant les faits, pour dépister, si faire se peut, la malveillance, mais il est bien permis d'affirmer quand on signe, et devant l'état piteux de nos bibliothèques, les projets biscornus de la Paléographie, son long règne stérile sur le plus important de nos établissements scientifiques – stérile et destructeur –, il est tout de même temps qu'on dise ce qui est – sans crainte d'égaliser la furie avec laquelle est attaqué tout savant, littérateur, politique, homme compétent en quelque matière que ce soit excepté l'unique et sempiternelle paléographie, dès que cet « étranger » se permet de briguer un emploi, même très humble... – cent sous par jour.

Curée des sinécures ! l'archéologue s'y dresse tel que l'intendant qu'on fait venir dans les grandes maisons où règne le coulage. Celui-là désormais seul volera céans⁹.

- 12 Quelques pages plus loin, Morel analyse sommairement le programme des études à l'École des chartes, en portant l'accent sur leur inadéquation aux exigences des Temps modernes :

Puisque l'on tient aujourd'hui pour démontré que les faiseurs de livres, les écrivains, n'ont aucune compétence en matière de livres, puisque les rapporteurs de budget les chassent au nom des « gens du métier, savoir technique, professionnel... », il reste à examiner cette compétence...

L'École des Chartes, oui ! On y passe trois années fort studieuses, après un concours qui porte surtout sur le latin et l'histoire.

Les connaissances scientifiques exigées au baccalauréat ès lettres sont et seront les seules qu'on aura exigées.

Sur ces trois années, une seule, la première – afin que les élèves aient le temps d'oublier – parle de bibliographie. Cours une fois par semaine, depuis novembre. Le concours de fin d'année, en 1904, comprenait cinq questions orales, cinq écrites. Une seule sur les dix porte sur la bibliographie, noyée sous quatre compositions, deux textes (latin et provençal) à traduire, deux à transcrire.

Bibliographie. 1. Expliquer ce qu'on appelle en typographie caractère romain et caractère italique, quand et par quels imprimeurs ces caractères ont été introduits dans la typographie française. 2. Cataloguer un incunable et un ouvrage moderne. Indiquer, au dos des cartes, les mots sous lesquels ces deux ouvrages peuvent être rangés dans un catalogue alphabétique des matières.

« Les mots sous lesquels... » Oui. « L'électricité appliquée à la thérapeutique... » est à ranger à *électricité* et à *thérapeutique*... Voilà ! Il n'est point question d'autre chose. Aucun classement méthodique n'est enseigné, je veux dire : *n'est admis*.

Si la seconde question ne varie pas, la première ne varie guère. On a posé des questions sur la typographie des Aide, sur la façon de distinguer un in-4° d'un in-8° au xv^e siècle, etc.

Tout ceci laisse rêveur ; nous sommes en 1907. La Bibliothèque nationale reçoit par an peut-être 60 000 articles nouveaux, périodiques, circulaires, documents commerciaux, administratifs, etc. C'est l'histoire de demain qu'il importe de préparer. Quinze compétences spéciales pour l'ancienne – c'est du luxe. On nous dit que ce n'est pas assez¹⁰ ?

- 13 Sur le moment, la justesse de ces observations et le caractère provocateur de leur exposé heurtèrent violemment la plupart des bibliothécaires. Plus tard, les idées émises par Morel finirent par être entendues et mises à profit, au point que les anciens élèves de l'École des chartes sont, aujourd'hui, parfaitement capables de s'adapter aux conceptions et aux conditions nouvelles de la fonction de bibliothécaire au service du public, à la Nationale et ailleurs.

Un public trop nombreux et trop disparate

- 14 Du temps de Morel, ce public, à Paris et même en province, ne connaissait guère en fait de bibliothèques que la Nationale et ne concevait pas que l'on pût s'adresser utilement à une autre. Il venait donc la fréquenter massivement pour toutes sortes de raisons, bien souvent très mauvaises, et, par voie de conséquence, ne s'en prenait qu'à elle, reprochant une paralysie dont, en réalité, il était lui-même grandement responsable.
- 15 Cette situation paradoxale, voire absurde, n'a certes pas échappé à Morel, qui brosse un tableau coloré, pittoresque et mordant des publics de la Nationale :

Donc un Français a besoin de lire. Il songe de suite au gouvernement, il va à la Bibliothèque nationale.

Là il se heurte à quelques consignes administratives. Elles stimulent son zèle. Très

souvent il n'y vient d'ailleurs que pour protester contre les chinoiseries, la paperasserie, dire son fait à l'administration « que l'Europe nous envie » et, ayant placé sa phrase, s'en va.

D'autres ont le respect inné, pétitionnent, s'enorgueillissent d'une faveur et gardent précieusement une carte dont ils ne se servent jamais. Cela entre dans la « Quinzaine à Paris » des Anglais, d'obtenir par l'intermédiaire de l'ambassade le droit d'aller consulter cinq minutes n'importe quoi à la Bibliothèque. Les Allemands sont toujours prêts, ont accompli d'avance toutes les formalités, militairement. Les Espagnols, Italiens, Polonais, Orientaux s'efforcent d'obtenir par l'éloquence une infraction à un règlement. Quelques-uns ne viendraient plus si on laissait la Bibliothèque ouverte à tous. Mais il faudrait alors restreindre le choix des livres, interdire les romans, livres modernes, les journaux, le Bottin... Il faudrait ne pas chauffer l'hiver, sans quoi les formalités seraient remplacées par une queue de théâtre, un jour gratuit.

Le nombre des lecteurs varie en effet assez proportionnellement avec la température. Mensuellement 14 000 en mars, 8 000 en août.

La qualité varie en raison inverse. Sans aucun doute les lecteurs d'août sont beaucoup plus intéressants. Des travailleurs de province et de l'étranger, professeurs, auteurs, etc., y viennent compléter leur travail de l'année, voir si ce qu'ils disent n'a pas été dit et si rien de nouveau n'a paru sur la question, consulter quelques livres rares ou très coûteux. Le prêt entre bibliothèques les dispenserait parfois de venir ; établi déjà pour les manuscrits, il s'étendra bientôt aux imprimés. L'Arsenal, avec son demi-million de volumes, soulagerait grandement la Nationale. Mais il arrive aussi qu'un industriel a besoin de documents ou un savant de travaux spéciaux. Ceux-là sont rares, et bien déçus, non seulement à la Nationale, mais à Paris – où « il n'existe pas de salle, même payante, où l'on puisse consulter les publications récentes françaises et étrangères ayant un caractère scientifique ou industriel » ! – On consulte bien celles qui ne sont pas récentes à la Nationale ; mais, pour le savant ou l'industriel, le rétrospectif en général manque d'intérêt.

On dit que les savants et industriels ont leurs revues et leurs bibliothèques techniques, savent toujours où trouver ce qu'il leur faut dans leur partie. Dans leur partie, oui, dans celle à côté, non. Et un ingénieur des mines a besoin de telle connaissance de ponts et chaussées, d'agriculture, de médecine, d'histoire naturelle... pour laquelle il ne sait où aller !

Ces lecteurs justifient à tel point la petite somme d'argent que l'État alloue aux bibliothèques que je me hâte de dire que ces sommes sont tout à fait insuffisantes. Mais combien sont-ils, ces lecteurs-là ?

Combien ? 5 % peut-être... 5 % seulement ? – Eh ! bien, mais... C'est beaucoup. Il n'est pas dans l'ordre et l'habitude des institutions d'État d'avoir un effet utile plus fort. C'est, au taux de la rente, un bon placement. Les prix d'académie, encouragements aux livres, n'ont jamais produit cela, jamais !

Mais que viennent faire les autres¹¹ ?

- 16 Hormis ces 5 % de lecteurs, que Morel appelle des « consommateurs », venus chercher là ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs, mais qui ne s'attardent pas, il y a la masse des habitués, que Morel décrit longuement et de façon si drôle qu'outre le fait que ces catégories de public n'ont pas toutes disparu, il serait dommage de ne pas reproduire *in extenso* ce morceau de bravoure, dans lequel l'auteur exprime tout crûment ce qu'il voit et ce qu'il pense :

Laissons le consommateur. Passons à l'habitué.

L'habitué comprend : le pauvre diable, le monsieur retiré des affaires, l'étudiant.

Les deux premiers ne sont pas dangereux, ni nombreux, ni encombrants. Le *pauvre diable* rend bien des services. Tel crie des journaux le soir, aux portes des cafés, qui le jour, pour quelques sous l'heure, traduit du latin, compulse des statistiques, copie des documents. Il attend le grand homme. Le grand homme sait profiter. Le petit ne sait que produire. Il fabrique des thèses, des généalogies, même des pièces de

théâtre. Il y a des agences de collaborateurs discrets. On fournit du talent, de la science, de la noblesse... Tout cela ne vaut pas cher, dix sous l'heure, au prix fort. Un titre de noblesse, quinze francs.

L'hiver, une longue queue s'allonge à la porte de la salle publique. Celle-ci est pleine. Dedans il fait chaud, dehors il gèle. Mais qu'importe le plus ou moins de froid, quand on grelotte ? Ils attendent, des heures parfois, pour être admis à une heure de salle bien chauffée. À quatre heures, on les chasse ; c'est le froid, de nouveau – le froid, avec la nuit...

Hélas ! depuis deux ans, la République demande des papiers et une bonne tenue, même pour la salle publique ! Alors il n'y aura plus bientôt que les Églises, avec le Palais de Justice.

Le *monsieur retiré des affaires* vient aussi se réchauffer, moralement. Il semble, devant des livres, un pauvre diable debout sur une bouche de chaleur. Ça lui monte on ne sait d'où, ça lui fait de bien partout. Il ne comprend pas, mais se sent supérieur à lui-même. Il lit à peine, mais d'autres lisent, il fait comme eux ; par suggestion, prenant une attitude semblable, il sent la science le prendre et le soulever de terre. Lire Monsieur Thiers ! Traduire Horace et Juvénal... Cela toujours vous met l'âme dans une belle redingote.

Et quelquefois ils sont ainsi une table entière, qui s'admirent travailler les uns les autres.

La terreur des bibliothèques, c'est *l'étudiant*. Les bibliothèques étant faites pour étudier, les étudiants y sont chez eux.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de la bibliothèque de faculté, où ils trouvent ce qu'il leur faut pour leurs études.

Non, la Nationale a de tout, et autre chose. C'est plus grand, c'est plus gai, il y a des journalistes.

– J'aime, me dit l'un, cette atmosphère de travail.

Il n'y aurait, jeune homme, qu'une atmosphère de travail, celle que tu te créerais chez toi, seul dans ta chambre : tu en as une. Les livres ? Tu les as. Ceux de la Bibliothèque n'ont pas acquis, à être tripotés par tout le monde, une vertu plus spéciale... Si le neuf te déplaît, pour le prix d'un bock ou deux, tu auras le même livre sur les quais, aisément.

Mais il me rit au nez ; un livre ! Il n'a pas le temps de lire un livre. Il n'a que celui d'en lire dix.

Voici les plus récents, voici les plus anciens. Un feuilletage d'une heure, le titre, la table et quatre phrases... Il est ferré, il a des idées nettes, et du dédain.

Étrange « salle de travail » ! On y dort, on s'y chauffe, on y flâne, on y cause, on y pose, on y flirte, on y vole, on y cherche des scandales, héritages, chantages, actualités, saletés et variétés, et de faux titres de noblesse... Salle de travail ? Non ! salle de distraction.

Ici se délivre le plus moderne de l'enseignement. Éparpillement, facilités, savoir mâché, opinions faites : des résumés.

L'étudiant de bibliothèque n'est pas venu travailler, mais se distraire. Comme on ferme à quatre heures, il a le prétexte pour finir tôt son travail. Il a demandé des livres, il est demeuré là : il a assisté à du savoir. Cela suffit aux femmes, elles sont très nombreuses, s'entraînent à l'admiration de leur travail.

L'étudiante diffère assez de l'étudiant. Non que ce qu'elle ait là, elle ne le ferait pas mieux, plus aisément ailleurs, mais du moins elle travaille, se joue une petite comédie de sérieux. Pour elle, c'est neuf. Il y a, dans la femme qui a le nez sur un livre, un peu du vieux monsieur retiré des affaires. Elle a conscience d'exercer un sacerdoce. C'est grave, c'est studieux, on se sent un exemple...

Évidemment on ne travaille comme cela qu'en public ! Mais il y a des étudiantes très sérieuses, intelligentes et gentilles, qui profitent vraiment de la Nationale et en font profiter le pays. On en a encore marié trois l'an dernier.

Le grand chercheur d'ignorance est le *journaliste*. Celui-là croit vraiment que l'État n'entretient des bibliothèques qu'à son usage. Le journaliste ne garde pas son

ignorance. Il la cultive, l'augmente chaque jour et la propage.

La Bibliothèque lui sert à cela.

Les journaux n'ont plus, à présent, même un Larousse à la disposition des rédacteurs. Beaucoup n'ont même plus une collection de leur journal. *Le Petit Journal* notamment. Il est si pauvre ! Force est de recourir aux bibliothèques publiques.

Celles-ci pourraient rendre service aux journalistes « s'ils avaient le temps »... Mais pour beaucoup d'entre eux quelques heures de plus passées à se documenter ne feraient que grossir le nombre des erreurs qu'ils répandent...

Quelques-uns usent sciemment et intelligemment des bibliographies ; le nombre n'en a pas deux chiffres.

« Les autres viennent, dit Lajeunesse, violer les livres... » Mais les livres se laissent-ils faire ? Ne croyez pas cela ! On s'excite tout autour, on peut même se vanter... Mais on ne pénètre pas sans preuve de constance.

Le système des journaux anciens était celui des « compétences ». Un homme érudit était chargé de vulgariser sa spécialité. Ce système était parfois ennuyeux, car les gens érudits entraient dans des explications difficiles à comprendre.

Rien à craindre de semblable avec l'interview. Un homme absolument ignorant est dépêché près d'un savant, et se charge de comprendre et reporter ses idées en langue claire pour tous. Il n'y a pas de doute que le public comprendra : car l'interviewer ne comprend pas, d'abord, lui-même. Donc rien que des choses claires, nettes, précises, faciles, étonnantes ! Interviewer un livre est moins aisé que faire parler un brave homme. En retranchant les *peut-être*, les *je suppose*, en affirmant bravement toutes les hypothèses lues, on fait encore de bonnes chroniques, et l'on est un penseur hardi.

D'ailleurs l'information se résume assez souvent en une simple interview d'un brave homme de bibliothécaire, qui doit savoir tout par définition. S'il renvoie au Larousse, qui sait mieux qu'une mémoire, le journaliste s'offense. S'il indique un calcul, une preuve, une statistique, le journaliste n'a pas le temps de lire ces machins-là.

– Dites-moi seulement...

– Je ne puis dire que des erreurs !

Le journaliste se fait de plus en plus nombreux et sa mentalité baisse d'année en année. Les journaux les plus sérieux hier ont aujourd'hui pour des questions graves, médecine, industrie, politique étrangère, des gens de théâtre et de sport sans l'ombre de culture spéciale. De quelques-uns de ceux-là sont parties les attaques les plus violentes contre la Bibliothèque nationale. Elle n'avait pas pour eux le billet de faveur, le « service » qui donne le savoir.

Il vient chaque jour à la Bibliothèque de trente à cinquante journalistes. Trois ou quatre travaillent sérieusement et savent se renseigner. Une dizaine supplée quelque peu par du bon travail, une grande bonne volonté à l'insuffisance d'une culture moyenne. Tout le reste pourrait ne pas venir et dirait moins de bêtises, si chaque journal sérieux possédait un atlas, le Bottin, le Larousse... – et un comptable, pas bachelier au besoin, mais qui sache copier exactement.

Ainsi, l'habitué, le *pilier de bibliothèque*, n'est plus du tout l'ancien « rat », l'amateur enragé de vieux livres. À peine deux, trois spécimens... Cette espèce disparaît de plus en plus. Le rat de bibliothèque achetait des livres et les aimait. Le pilier de bibliothèque est une variété du pilier de café. Café de tempérance, pour mauvais estomac. Se faire croire à soi-même qu'on travaille. Il s'entoure de travail, mais il ne travaille point.

La paresse a d'ailleurs les formes les plus complexes. À côté du paresseux qui a des remords et se donne à lui-même une sorte d'absolution en s'entourant de gens qui travaillent et en prenant comme eux l'attitude réfléchie devant une pile de livres – il y a le gâcheur, qui, incapable de lire, demande trente volumes, compulse les bibliographies, tâte, retourne, regarde le titre, la table et les gravures.

– Il faut que j'aille à la Bibliothèque nationale.

Une femme dirait : au Louvre, au Bon Marché. Il lit comme une femme retourne des

rubans. Son esprit « n'a plus rien à se mettre ». Il entre, très affairé. Ses gestes sont inquiets, son intention ne peut se fixer cinq minutes... On en voit éparpiller ainsi des forces de travail réelles et une belle intelligence. Ceux qui se sont promenés sans guide, plan ni boussole dans un dédale de rues orientales ont une idée du malheureux qui se perd à compulser tant de livres... Il se retrouve toujours, mais n'arrive jamais !

J'aurais voulu, pour faire mon petit Lombroso, mesurer quelques lecteurs. Ils ne s'y sont pas prêtés. Pourtant j'oserai dire que quinze ans de vie dans une bibliothèque m'ont amené – et pas seulement moi – à considérer absolument comme une « tare » la manie de travailler en lieu public. Dans le tas des habitués je puis dire : je n'ai jamais vu un travailleur sérieux. J'ai été dupe parfois de quelques esprits brillants, je me suis étonné de les voir trop souvent dans les bibliothèques. Je ne tardais pas à découvrir la tare : légèreté, superficialité, inconsistance, papillonnement, et cette mauvaise foi de l'esprit qui écume la science, pige les mots, se fabrique un petit gâchis de savoir qui ne couvre rien¹².

- 17 Qui aimerait en apprendre davantage sur ces habitués de la Nationale lirait avec beaucoup d'intérêt ces sept pages que Morel, toujours féru de statistiques, consacre aux lecteurs venus une après-midi « ordinaire » de fin septembre, où, dit-il, « il n'y avait rien pour attirer des recherches exceptionnelles, ni Courses, ni Chambre, ni crise ministérielle, ni élections, ni concours de journal, ni mort célèbre... rien ». Il y analyse les catégories de mandeurs, journalistes, étudiants et flâneurs, leurs domaines d'intérêt et les auteurs recherchés. L'examen des données recueillies l'amène à cette conclusion que « la Nationale n'est qu'une grande bibliothèque populaire ».
- 18 L'on pourrait bien, certes, changer quelque chose aux inconvénients les plus gênants, voire ridicules. Grand lecteur de Jules Verne, Morel imagine de recourir à des techniques modernes, dans un chapitre intitulé « Bâtisse et mécanique ». Il y évoque la mise en place d'ascenseurs, la création d'une « bibliothèque tournante à force motrice » et des « boîtes à fiches tournantes », afin d'économiser de la place et rendre le fonctionnement plus aisé. Son imagination, son humour le poussent, par exemple, à décrire de façon bien amusante le rôle que l'eau pourrait jouer dans le transport des volumes :

C'est en élevant les pierres par la seule force humaine, sans autre aide que leviers simples, cordes, rouleaux et sacs de sable, que les Égyptiens ont construit les Pyramides. Des bas-reliefs nous assurent que la traction mécanique, voire hippique, n'était pas employée. C'étaient des hommes qui tiraient dessus.

Ce passé subsiste encore dans nos bibliothèques françaises, même à la Bibliothèque nationale, où le grand œuvre d'amener un in-folio germanique du haut de la carrière sise au 7^e étage, jusqu'au chantier sis au rez-de-chaussée, est accompli à bras d'hommes. Depuis quelques mois fonctionne un monte-charge électrique, un seul. Pour le reste, les employés, comme aux incendies de jadis, se font la chaîne, se repassant les uns aux autres, tels les lampadophores antiques, le volume poudreux où peut-être il y a une lumière...

Il est permis de se demander si l'âge de la Diligence n'est pas venu pour les livres. Hélas ! tout est si bas de plafond dans ces magasins que l'on n'y peut hisser cheval, mulet, ni chameau. Les hommes un peu hauts se cognent la tête dans les escaliers. Peut-être le système des canaux aurait du bon. C'est par voie d'eau que les Égyptiens transportaient les obélisques. La crainte d'incendie nécessite de puissantes prises d'eau. C'est même le plus grand danger que courent les livres, d'être noyés, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en laissant quelques instants deux volumes reliés l'un dans le feu, l'autre dans l'eau. On conserve pieusement un volume arraché au bûcher de Servet ; on ne l'aurait pas retiré en si bon état du lac de Genève. Un long canal de dimension convenable, avec un courant établi dans un sens le soir pour la venue des volumes, dans l'autre le matin pour leur retour,

transporterait en douceur les volumes posés sur de petits bateaux. Cela n'irait pas vite, mais on abîmerait moins les reliures, l'épouvantable chaleur de l'été dans les combles vitrés, où l'on place de préférence d'anciens coloniaux, serait tempérée par ce ruisseau d'onde claire. Les commis revenus de leurs longs voyages au pays des *Doubles* ou dans la *Terre des Documents administratifs* renonceraient à leur vie d'explorateur ou de facteur rural, pourraient s'asseoir, et distrairaient les loisirs que leur laisserait le chargement des livres dans les nacelles en cultivant sur les bords du ruisseau les tulipes de Hollande, les roses de Judée ou des poissons rouges... Mais l'usage de l'eau a fait quelques progrès, et c'est elle, sous des systèmes plus complexes, qui apporte les livres dans les grandes bibliothèques d'Allemagne et d'Amérique. C'est elle qui, avec le minimum de dépenses, permet la rotation de coupoles astronomiques, et la montée des ascenseurs¹³.

- 19 Cependant, dit-il, et là il est on ne peut plus sérieux : toute amélioration entreprise dans la perspective du maintien de la Bibliothèque nationale dans sa condition du moment, celle d'une « populaire », doit être rejetée : « Plus on le perfectionnera, plus le problème s'aggraverà. »

- 20 Par exemple :

On parle d'un tapis roulant pour que les volumes arrivent plus vite. Un jour, on communiquera les volumes les plus récents, les périodiques en cours... Toute amélioration juste, indispensable même, urgente, vient changer le service, augmenter un public auquel la salle, déjà, ne suffit pas¹⁴.

Des critiques injustifiées, des remèdes pires que le mal

- 21 Faut-il alors, afin de désengorger la salle construite par Labrousse, en ouvrir une autre, qui, celle-là, serait « publique » ? C'est à quoi l'on travaille :

Il se passe une chose absolument extraordinaire. On construit en ce moment quelque chose de cyclopéen, une salle nouvelle, immense, avec des pierres de taille pour que cela soit bien définitif, des pierres comme on n'en a pas remué depuis les Romains.

Cette salle, personne ne sait bien ce que l'on veut en faire.

Elle n'est pas près d'être finie : avec cette triste constatation on peut aller longtemps et continuer à bétonner et rebétonner le provisoire.

Il va donc se trouver un moment tout de même où l'État devra donner à la Nationale un supplément énorme, plus de cent mille francs, je pense ! pour utiliser cette salle destinée à...

Je ne sais pas à quoi.

Est-ce pour dégorger la grande salle, une salle publique, entièrement publique, avec des livres à part ? une salle de 2^e classe... C'est l'opinion la plus répandue, celle de l'architecte, sans doute. Déjà on peut lire rue Vivienne : salle publique. Ce sera la salle des timides. Les gens qui crient auront droit à l'autre¹⁵.

- 22 Morel revient sur le sujet deux ans plus tard, car les choses n'ont pas avancé, du moins quant à la définition de la vocation de la nouvelle salle :

Or, une salle moderne – on en construit une à Paris. Elle dresse rue Vivienne une façade élégante, qu'on pourrait admirer, si la rue était plus large ; elle affirme son titre en grandes lettres : « Salle publique », on est en train de lui faire un toit, mais elle est déjà une œuvre d'art.

On ne sait pas le jour ni l'année où elle sera ouverte, mais déjà elle a une horloge pour en annoncer l'heure, une horloge de pierre avec des femmes sculptées... Ce qu'on mettra dedans, on l'ignore, quels livres, quels lecteurs... nous ne le savons pas, mais déjà nous savons, nous voyons ce qu'on a mis dehors ; des colonnes

corinthiennes et des allégories.

Et il y a douze ans, le conservateur de la petite salle publique, M. Letort, annonçait que la salle aurait tous les perfectionnements modernes... Ils l'étaient alors, sur les plans. Bref, d'ici peu d'années, si on le veut – si le gouvernement y consent et si le public l'exige – Paris aura une bibliothèque publique ; une salle comme Londres en a quarante, ouverte tout le jour, sans doute de 9 heures du matin à 10 heures du soir ! Et cette salle sera belle.

Que va-t-on en faire ?

Est-il bien vrai que ce ne sera qu'une sorte de deuxième classe, la salle pour les gens du commun... Et ne vous trompez point sur ces gens du commun, cela comprend toutes les sciences, et la littérature, et les ingénieurs, commerçants, industriels – « les préoccupations diverses », disait M. Delisle –, et dernièrement d'éminents professeurs n'ont pas craint de demander franchement que la salle actuelle, la salle n° I, la salle qui aura la jouissance de toutes les collections de la Nationale, soit exclusivement réservée à l'histoire.

La vanité des gens du monde, des littérateurs, politiciens et journalistes, ne souffrira pas aisément d'être mise en seconde classe. Même avec moins de commodités, on réclamera la première, n'en doutez pas...

- 23 Oui, on réclamera la première, parce que la Nationale ne saurait, sans qu'un désordre plus grand encore s'y introduise, satisfaire à deux fonctions tout à fait différentes, et Morel de suggérer avec ironie :

Que diriez-vous de livrer, une fois terminée, cette superbe salle à la ville de Paris ?

Moi, c'est ce que je vois de plus simple, de plus juste¹⁶.

- 24 Si l'on a pensé à la Nationale pour y créer une salle de lecture publique, c'est que les Français ne conçoivent pas que l'on puisse faire quelque chose d'important dans ce domaine hors de la rue de Richelieu.

Hier encore, j'ai rencontré B..., un monsieur qui écrit dans les journaux... Il m'a demandé :

– Qu'avez-vous vu de beau en Angleterre ?

– Des bibliothèques.

– Ah ! oui... le British Museum.

– Mais non... le British n'est rien ; c'est une spécialité ; cela ne compte pas à Londres. Je parle de ce que nous n'avons pas, mais pas du tout en France, « des bibliothèques... ».

Il a souri, non sans orgueil, et affirmé :

– Nous avons la Bibliothèque nationale¹⁷...

- 25 Lorsque, d'aventure, un Français a besoin de lire, c'est à la Nationale qu'il veut aller et, s'il n'obtient pas satisfaction, c'est à elle qu'il s'en prend. Voilà la cause principale des griefs que l'on fait à un établissement dont on exige des services qu'il ne saurait rendre, car il n'a pas vocation à pallier les insuffisances des bibliothèques universitaires ou de lecture publique :

Quelle insistance sur la Nationale ! C'est que tous se pendent après, qu'elle est le factotum de la lecture nationale, qu'elle doit combler l'insuffisance des bibliothèques techniques et savantes, de celle de l'enseignement supérieur et secondaire de toutes les universités de France, se prêter aux exigences des études historiques, aux manies généalogiques, et offrir à Paris – ville pauvre ou ville avare – une bibliothèque publique de quartier. Il serait très salutaire qu'elle se mît une fois en grève, et au nom de l'État ! Un ministre resté révolutionnaire pourrait, tout en autorisant le prêt, en province et aux établissements purement scientifiques, de certains documents, décréter que ses salles seraient fermées au public jusqu'à ce que la ville de Paris établisse un lieu public de lecture convenablement fourni et ouvert tout le jour. Mais serait-il en droit de prendre une telle mesure quand lycées, instituts, universités mêmes sont si manifestement

insuffisants !

Ainsi nous apparaît la grande raison de ces attaques injustes contre la Nationale. C'est parce que ces professeurs renoncent à tirer quoi que ce soit de leur bibliothèque d'université, c'est parce que le public a épuisé en quelques mois les bibliothèques de prêt municipal, c'est parce que la plupart des bibliothèques françaises – budget de misère, horaires invraisemblables ou travaux archéologiques des bibliothécaires – sont de service nul pour le public que tous s'en prennent à la seule où l'on obtient quelque chose¹⁸.

26 La mission de la Nationale est tout autre :

C'est le dépôt des collections complètes, uniques, du passé et du présent. Elle doit *conserver* plutôt qu'elle ne doit *user*. Elle n'est pas organisée pour renseigner vite et sur n'importe quoi le grand public... l'usure des livres – dont se vanterait une librairie publique – est ici un danger.

27 Et Morel insiste :

Il y a un grand rôle très spécial pour la Nationale, c'est d'être une réserve, de conserver ce qui d'ailleurs est éphémère. Une seule bibliothèque en France a le droit, le devoir d'être un peu fermée, d'écarter le public gâcheur, de mettre quelque difficulté aux communications, car elle a le devoir de transmettre aux siècles prochains les livres qui lui furent confiés. Et réserve aussi pour conserver tout, même ce qui semble sans intérêt¹⁹.

28 Et Morel écrit aussi :

La Bibliothèque nationale n'est qu'une assurance, une réserve. Le pays vit sur elle comme on vit sur sa graisse. Non, ce n'est pas elle qui devrait fournir les livres scientifiques, les livres spéciaux, même pour l'histoire, et encore moins pour les lectures courantes du public oisif et des candidats aux licences. Elle est une assurance, elle doit combler un vide, conserver ce que les autres ne conservent pas, compléter les collections qui, largement usées ailleurs, peuvent, doivent même avoir égaré quelque volume. C'est là son rôle dans un pays pourvu de livres. On croit qu'il y a une question de Nationale. Il n'y a qu'une question des bibliothèques, plus même, de la lecture en France. On peut sauver en partie la Nationale par des éditions de livres à bon marché. Il y a une autre bibliothèque nationale, la bleue à 0,25, que les collégiens connaissent, mais que les gens à barbe oublient et à laquelle on renvoie des lecteurs quand ils sont intelligents, car les autres s'offensent et veulent travailler dans une salle réservée. Mais qu'est-ce que cette collection à côté de celle de Reclam, à Leipzig ? Si nous n'avions pas ce sot mépris du commerce que la caste fonctionnaire et la caste littéraire ont appris à l'université, il y aurait des libraires installés dans la Nationale même. On y vend bien des cartes postales ! Que de volumes seraient achetés parce que l'heure sonna avant qu'on ait fini, parce que, décidément, après lecture, ils valent d'être conservés, parce qu'il faut attendre l'exemplaire officiel qui est en mains ou à la reliure, parce qu'enfin – c'est le cas le plus fréquent et le plus simple –, le public ne se doutait pas qu'il pouvait se procurer ce livre si aisément, à si bas prix²⁰.

29 « Un peu fermée » et préservée des « gâcheurs », la Nationale ne doit pas pour autant être considérée comme la propriété d'un « club d'historiens ou de curieux... aux prétentions exorbitantes et contradictoires », car elle doit rester

la bibliothèque générale des Français. Et il n'y a aucune contradiction entre ces deux dangers, tous deux à éviter ; il y en a si peu que c'est à juste titre que, depuis quelque trente ans, on peut se plaindre qu'elle se soit en même temps restreinte et vulgarisée²¹.

30 La recherche d'un équilibre entre la communication et la conservation, entre un public « général » et un public « savant », est de nos jours encore toujours d'actualité.

- 31 L'une des données fondamentales de cet éternel dilemme a beaucoup changé, depuis le temps de Morel, et pour une part non négligeable grâce à son intervention. Les établissements de lecture publique qu'il préconisait, et dont l'on ne trouvait guère de son temps que des caricatures, existent et fonctionnent bien, et les mentalités comme les comportements des Français, à l'égard des bibliothèques, se sont transformés. Dans une large mesure, donc, les analyses que fait Morel d'une situation dépassée ont surtout, aujourd'hui, un intérêt historique. Cependant, ce n'est pas rien, pour tous ceux qui se préoccupent de lecture et de bibliothèques, d'apprendre par un témoin direct et actif ce qu'elles furent naguère. Et l'on constatera en outre que, sur plusieurs points, les blocages qui subsistent demeurent ceux que Morel dénonçait.
- 32 Avant de proposer des mesures concrètes et positives et afin de leur donner une base sûre, Morel, après avoir décrit l'état de la Nationale, aboutit à la conclusion que les critiques qu'on lui fait, et à elle seule, sont à la fois injustes et inadéquates. Les vrais coupables, ce sont les citoyens français et leurs élus, parisiens ou provinciaux, qui ne voient pas du tout ce qu'ils devraient eux-mêmes faire, ni d'ailleurs la nécessité de s'en préoccuper.

L'état misérable des bibliothèques en France est la cause de la crise de la Nationale. Les responsables

- 33 On ne pouvait pas dire que la France manquait de bibliothèques. Morel a recensé en 1908 trois mille bibliothèques municipales ou populaires et quatre-vingt-deux pour la seule ville de Paris, mais quelles étaient-elles et qu'en pouvait-on espérer ?

Il y a tout à Paris, dit-on, mais il faut savoir le trouver. Posséder un livre dans une bibliothèque, mais ne pas pouvoir le trouver – c'est bien comme si on ne l'avait pas, et cela n'arrive que chez soi ou dans des établissements mal tenus. Mais posséder des bibliothèques dans une ville – et ne pas pouvoir les trouver, n'est-ce pas un peu plus fort, pour une ville bien tenue ? Or, Paris a tout, mais c'est comme s'il n'avait rien. Paris a tout, mais il n'a même pas un guide, une liste, le catalogue de ses bibliothèques²².

- 34 La situation n'était pas plus satisfaisante en province. Morel dresse un tableau des bibliothèques qui s'y trouvent... et conclut qu'il n'y en a pas qui soient dignes de cette appellation : il faudrait des bibliothèques...

Nous n'en avons donc pas ?

Il y a bien quelques clubs d'historiens locaux, des clubs qui n'ont pas le confort des autres clubs, n'ayant ni journaux, ni revues, ni bocks et fermant le soir, mais qui sont plus tranquilles et où la manille n'est pas obligatoire. Cela, des bibliothèques... Eh ! bien non. Maintenant que j'ai pris le mal d'en énumérer plus de 200, il me semble avoir le droit de dire que nous n'en avons pas.

Tous ces dépôts de la vieille France sont du service des monuments historiques. Ni les heures d'ouverture, ni l'âge des livres, ni leur nombre ne nous permettent d'appeler bibliothèques publiques ces respectables monuments. Et je ne critique ni les vieux livres, ni les bibliothécaires...

Un Nîmois qui se plaint de sa concession d'eau n'insulte pas le pont-du-Gard ! Mais il demande à boire, et nous demandons à lire.

La vieille France avait donc des bibliothèques. Ce sont encore les vieilles villes, les vieilles petites villes qui s'honorent des crédits les moins faibles pour les livres.

Rien dans les villes neuves.

Croyez qu'on y a construit de belles mairies et des hôtels de ville, qu'elles ont toutes un monument de la Défense nationale, qui nous défendrait mieux si l'argent qu'il

coûta nous instruisait un peu.

Non seulement les villes neuves n'ont pas de bibliothèque, mais je ne vois pas que l'on en réclame pour elles. Le Bulletin des bibliothèques et des archives signale avec raison telle vieille ville, qui a des livres, comme ne faisant rien pour avoir un bibliothécaire sérieux, je veux dire payé. Il oublie Saint-Denis, qui, lui, n'a alors ni bibliothécaire ni livres.

Cette publication a, de 1884 à 1890, fait des efforts réels pour la résurrection des bibliothèques françaises. – Elle a cessé.

C'est regrettable, mais explicable. Non, elle n'a pas su intéresser la nation. Je ne puis laisser passer cet oubli, léger à nos bibliothécaires, de villes comme Puteaux ou le Creusot, c'est-à-dire l'oubli du chiffre de population, dans la liste des villes qui devraient avoir des bibliothèques. Cet oubli significatif justifie trop toutes les querelles que nous faisons aux chartistes, aux sciences historiques, qui emmaillotent nos bibliothèques.

Non, l'État français, la population française ne sont pas les seuls responsables du délaissement des bibliothèques. Le recul des bibliothèques françaises ne date pas de très loin, il date assez exactement du Second Empire : du réveil des sciences historiques.

Un immense travail accapare les bibliothèques, on catalogue, on en dresse l'inventaire minutieux. Elles revivent tout leur passé, glorieux certes. Elles sauvent nos trésors...

Mais elles chassent les lecteurs, mais elles ne suivent en rien le mouvement de la vie. On réclame des traitements de bibliothécaire, des crédits de catalogue, des frais d'entretien pour les vieilles bibliothèques délaissées, non l'achat de livres neufs, non des livres pour toutes ces villes neuves qui en manquent. Cherchez dans les revues spéciales, rapports, congrès.

Pas un instant il ne semble que les bibliothèques sont faites pour qu'on y lise. Le bibliothécaire va là où il y a des livres, des livres qu'on ne lit plus, à classer, à décrire. Et il fuit, là où il y aurait lecteurs. Besogne vulgaire, rejetée dédaigneusement sous le nom de populaire.

Et le peuple qui paye et qui vote répond : qui n'est pas digne de lire n'est pas digne de payer pour les bibliothèques²³.

35 De toute façon, les bibliothèques françaises sont « fermées » au public :

Nous voudrions pouvoir donner les chiffres de fréquentation, nous ne les avons pas. – De prêt ; on ne prête guère que dans les populaires, ou, si on le fait, c'est par tolérance, timidement. Au moins les heures...

Très peu de villes ont la lumière pour lire. Entre l'usage antique des veillées, où chacun apportait sa bûche et sa chandelle, et l'avenir qui donnera la lumière électrique et le chauffage à la vapeur, etc., les bibliothèques sont comme des magasins en détresse qui écrivent « fermé pour cause d'agrandissement ».

Ceci ne s'applique pas à Bordeaux, par exemple. La bibliothèque de Bordeaux passe pour une des mieux installées, des plus pratiques de France ; un modèle, me dit-on, et qui, seule de France, serait ouverte de 8 heures du matin à 10 heures du soir. Mais c'est bien récent. Je suis allé à Bordeaux. Qu'y ai-je vu ? Des livres ? Non, des heures, un tableau. C'est tout ce que je puis en dire.

J'ai lu que la bibliothèque ouvre de 9 heures à midi, puis ferme jusqu'à deux, puis rouvre jusqu'à 4, puis ferme jusqu'à 8, puis rouvre jusqu'à 10. Attendez. Le mois d'août on n'ouvre que le mercredi, et en juillet c'est de 9 à 12 et de 2 à 5... si en copiant je n'ai pas fait d'erreur.

Ainsi les dames n'y reçoivent que les premiers mercredis ou 3^{es} vendredis des mois qui... Les visiteurs sont priés de ne pas rester longtemps. Les longues visites fatiguent.

Marseille, Lyon, ont gardé des horaires compliqués. Et Rouen, Nantes, Toulouse... Seules, à ma connaissance, Lille et Nancy ont adopté l'horaire 9 du matin à 10 du soir.

Laval ferme 6 semaines par an, les jours de fête et le lundi, Le Mans ferme 2 mois,

plus le dimanche et le mercredi. Avignon, 2 mois et demi, Besançon 3 mois. Narbonne ouvre de 2 à 5, trois fois par semaine ; Nevers tous les jours sauf un, mais de 2 à 4. Saint-Dié ouvre juste une heure 2 fois par semaine. On va lire comme on prend un bain, une fois par semaine ! Une baignoire, un livre, les riches seuls ont cela chez eux.

En 1889, Le Havre n'a que 39 000 volumes. Brest 41 000. Brest écrit :

Nous ajouterons – non sans un légitime amour-propre – que 30 lecteurs seulement peuvent trouver place aux tables de la salle de lecture du Havre, tandis que les nôtres peuvent en recevoir 45 à 50. Les divans placés près des fenêtres permettent en outre à dix lecteurs de lire dans des conditions de confort qui ne laissent rien à désirer.

Malgré les divans, il ne vient que 20 lecteurs le jour, 25 le soir, et les soirs de juillet et août, il en vient 3. Mais voici que Le Havre, qui n'a pas de divan, modifie ses heures, ferme à 5 au lieu de 4 ouvre à 9 au lieu de 11. Cela fait 6 500 lecteurs de plus, ou 50 par jour (1 996 heures, 17 000 lecteurs, 22 700 communications).

Lille en 1883 ouvre de 9 heures à midi et demi, rouvre de 2 à 5 et de 7 à 9. Il y a un bibliothécaire, 3 employés et un garçon de salle. Il ne vient pas grand monde. Changement : on ouvre de 10 à 10, sans interruption. Innovation qui fait de la bibliothèque de Lille une des plus fréquentées de France – la première à avoir cet horaire normal de toutes les bibliothèques anglaises. Qu'en coûte-t-il en plus ? 1 700 francs.

Mais est-ce la peine d'insister ?

La grande raison pour laquelle le public ne va pas dans les bibliothèques, on commence à ne plus l'ignorer.

On n'y va pas parce qu'elles sont *fermées*.

Quand elles sont ouvertes, on y va. Et c'est la première et la plus urgente des réformes à faire dans les bibliothèques : qu'elles soient ouvertes²⁴.

- 36 Le comble est que les bibliothèques que l'on dénomme « populaires », et qui avaient en effet été destinées au peuple, dans l'esprit de leurs initiateurs, lui sont inutiles parce que tout, dans la composition de leurs fonds, les bâtiments, les budgets et le fonctionnement, les a rendues impropres à assumer cette mission.

Il y a les presbytères, il y a les militaires, il y a les populaires et les non populaires, sans quoi serions-nous en République ? Populaires ou non populaires, il vaudrait mieux dire : bibliothèques où l'on va – bibliothèques où l'on ne va pas. Cela serait clair...

Mais *municipale et populaire*, cela est absurde.

C'est la distinction, je le sais, qu'on fait au dépôt de la préfecture de Police entre les *blouses* et les *paletots* arrêtés les jours de fête. Cette distinction peut se faire librement par des *branches* ou succursales installées dans les quartiers. Il n'y a pas besoin de l'écrire sur la porte. Surtout, il est nuisible d'avoir deux castes d'heures. En ouvrant – c'est l'usage – les populaires le soir seulement ou le dimanche, et les *comme il faut* l'après-midi jusqu'à quatre heures, on prive de lecture les gens les plus intéressants dans toutes les classes. On prive d'abord les travailleurs de la journée, qui ont désir d'apprendre et pour qui les populaires du soir sont si vite épuisées. Ce ne sont pas des voyous, ni rien que des ouvriers. Commerçants, employés, jeunes gens instruits, actifs, gens d'avenir, riches ou pauvres... pour eux, *parce qu'ils travaillent*, les bibliothèques sont impossibles !

On prive aussi les ouvriers. Songe-t-on qu'une bonne part de l'humanité vit en famille, qu'il y a pour les femmes des soins de ménage, des soucis d'affection qui les retiennent le soir ? À la rigueur il y a le dimanche matin, pour le prêt. On ne lira donc pas l'été, si l'on va à la campagne le dimanche. Il faut choisir : hygiène du corps ou de l'esprit. Mais la lecture sur place ? Rien du tout pour personne. Or, il y a une foule d'ouvrages qu'on ne prête pas, qu'on ne peut pas prêter... ils sont trop précieux : le dictionnaire, un tarif, un horaire, des journaux...

Une journée passée dans une librairie publique en Angleterre raconte tout cela. Il y

a l'heure des ouvriers, l'heure des dames – qui ont ou n'ont pas une salle réservée –, l'heure des enfants, l'heure des étudiants, l'heure des employés et patrons. Tout cela s'arrange, évolue en liberté. Mais il y a toujours du monde, du matin au soir.

On se rend compte alors que nous avons des bibliothèques comme nous avons certains auteurs édités à prix élevés, et qu'une faible part seulement de la France connaît : Taine, Renan, par exemple. Le tirage des pièces de théâtre passant d'un coup de deux mille à cent mille, le succès d'un livre de Darwin égalant celui de Georges Ohnet le jour où le prix en tombe à 2 francs, des romans écrits aussi lus que Ponson du Terrail, quand ils sont au même prix, ces succès récents de notre librairie montrent surabondamment que la lecture, au sens le plus large – science pure ou vulgarisée, art subtil ou feuilleton –, *dépend surtout des conditions économiques.*

Elles ont beau être gratuites, nos bibliothèques, elles sont comme de gros volumes à 8 francs, incommodes, chers. Le public attend pour s'en servir qu'elles existent dans un format maniable, à un prix qui ne soit pas toute une journée de travail.

Notre mot de bibliothèque pue l'allemand. Si l'on y ajoute le mot municipal, l'épouvantail est complet. Non. Il y a pire. Il y a le mot « populaire ».

Théâtre populaire, université populaire, restaurant populaire, bibliothèque populaire... C'est avec ce mot-là que les meilleures intentions dressent de suite une insulte devant l'œuvre qu'elles entreprennent. Quand aura-t-on fini de ces allures charitables ? À ceux qui vous nourrissent, vous logent, chauffent, éclairent, habillent, font pour vous toutes les sales besognes de la vie, ne pouvez-vous offrir une esthétique plus ou moins saine, une science plus ou moins sûre et un plaisir pas toujours amusant, ne pouvez-vous offrir un peu d'égalité – sans y mettre en même temps cette étiquette de caste qui aggrave les distances, tâche de refaire de faciles aristocraties. « Allez au peuple » ! comme disaient les petits bourgeois de mon temps, avides de se trouver, fût-ce parmi la crapule, une supériorité. Laissez les conférences à ces gens-là. Ils auront toujours au moins des femmes pour les entendre. Une librairie publique est de stricte égalité. Ne viennent à elle que ceux qui s'instruisent eux-mêmes, qui aiment mieux, fût-ce à tâtons, chercher eux-mêmes que suivre le monsieur qui parle bien.

Il n'y a point de bibliothèque populaire. Il peut y en avoir de générales ou spéciales, et il n'y a pas besoin de réserver « aux savants » celles qui ne contiennent que des livres que seuls des savants peuvent lire ! Mais du jour où l'on admet qu'une ville offre à ses citoyens un lieu public de lecture, ce lieu n'est pas fait pour attirer les voyous, mais au contraire pour les chasser, et c'est proprement là ce qu'on peut nommer l'ÉLITE.

De l'élite dont je suis, dont tu es, dont tous seront, s'ils le veulent.

L'élite dont font partie tous ceux qui entrent ici²⁵.

- 37 Et Morel, qui affectionne les idées et les images excessives lorsqu'il lui paraît qu'elles peuvent produire un salutaire effet de choc, ne craint pas d'écrire :

Le rôle, le vrai rôle d'une bibliothèque, n'est assuré que par une de nos institutions : les cafés.

C'est sans doute pour ne pas leur faire concurrence que nos bibliothèques ferment de si bonne heure ?

Elles ne les remplacent pas. C'est encore au café qu'on trouve les journaux, les revues, le Bottin et les Indicateurs. Le Touring-Club s'occupe activement de forcer les hôtels à avoir au moins des cartes et guides de la région. Je fais appel à cette association, dont je fais partie, autant qu'aux commissions des bibliothèques et je demande : est-il si nécessaire de boire ?

Quel rapport y a-t-il entre le bock imposé et le livre consulté ? Pourquoi cette forme d'impôt détourné et bizarre ? Quelle étrange survivance que cette cérémonie d'un verre de quelque chose apporté suivant un rituel par un prêtre vêtu du tablier symbolique devant celui qui désire s'asseoir et lire ? Pourquoi cet impôt de 8 sous prélevé par des flamines... Un droit de 2 sous d'entrée, pour une bibliothèque,

paraîtrait exorbitant. Nous buvons trop. Mais je ne songe pas à restreindre les goûts liquides et libres de mes concitoyens. Je réclame le droit d'une minorité qui n'a pas soif : le droit de lire sans boire !

En Amérique ou en Angleterre, il est peu de petites villes de 4 000 habitants qui n'offrent à tout venant une maison confortable, parfois luxueuse, ouverte à tous de 9 heures du matin à 10 heures du soir, où l'on peut lire ou emprunter des livres, et où l'on trouve les journaux du jour et de la semaine, les revues et les renseignements les plus récents pour tout ce qui intéresse *le touriste, le commerçant, le poète, l'industriel, l'artiste, l'ouvrier, les enfants et les électeurs*.

Il y a des bars en face ; même ils profitent de la bibliothèque. Le soir, ils vivent, non de son ombre, mais de sa lumière, car, dès la nuit, elle brille, et cela est beau comme un théâtre²⁶ !

Carences des bibliothèques « publiques »

- 38 Nous n'en sommes assurément plus là, en 1993, mais l'idée que c'est faire une sorte de charité, certes couverte par le mot « solidarité », que de prêter et de communiquer des livres au « peuple », qu'il faut assister, parce qu'il est *a priori* ignorant, a-t-elle totalement disparu des mentalités ? Les bibliothécaires eux-mêmes devraient toujours s'interroger là-dessus, se demander si le choix qu'ils font des collections, la façon dont ils informent le public et lui donnent accès aux documents ne gardent pas quelques relents inavoués d'errements passés ?

Ce que Morel écrit à propos du poids trop lourd que pèsent les fonds révolutionnaires dans les bibliothèques municipales n'est-il pas encore parfois d'actualité ?

Traiterons-nous de savantes, en ayant plein la bouche du mot « Bibliothèque de la ville », ces greniers à poussière ?

Allons donc ! ces municipales mal fournies ne sont que des populaires mal fréquentées.

Leur aristocratie les empêche de travailler.

S'il faut de la distinction, il en est de plus utile. Celle d'entre morts et vivants prime sur celle d'entre riches et pauvres. Cessons d'accrocher les outils dont on se sert aux panoplies. Richesses manuscrites, livres précieux et rares sont dans nos bibliothèques comme le sac d'or du savetier qui l'empêche de dormir, de chanter, de travailler. Nous les aimons aussi et nous défendons le passé autant que le présent quand nous disons : si vous voulez des bibliothèques en France, il faut résolument en détacher le *Musée*, l'enterrer sous verre et qu'on n'en parle plus. Ces choses n'ont rien à voir avec ce qui nous occupe. Ni le même public, ni les mêmes règlements, ni les mêmes heures, ni surtout les mêmes fonctionnaires. Une compagnie d'omnibus n'a point dans son service les carrosses qu'on montre à Versailles.

Nous voyons cependant les mêmes maisons, les mêmes archéologues, les mêmes règlements appliqués à ces choses qui hurlent plus d'être ensemble que les autobus et les carrosses. Et les journaux, utiles aujourd'hui, pas demain, les revues que réclament gens de métiers et savants, les livres courants qu'il faut aux enfants pour apprendre, aux charpentiers pour charpenter, aux ingénieurs pour s'ingénier, sont mêlés à ces livres dont plus une vérité ne subsiste, ces reliques dont la seule beauté dure encore, mais comme durent sous verre des ailes de papillon : la main la plus douce n'en peut tourner les pages sans qu'en tombe une écaille²⁷.

- 39 Une autre raison de l'insatisfaction des usagers des bibliothèques publiques, au commencement de ce siècle, et non la moindre, réside, selon Morel, dans l'inadéquation des catalogues, déjà évoquée à propos de la Nationale. Elle est plus grave encore, sans doute, lorsqu'en pâtiennent des lecteurs non avertis. Certes, dès que les bibliothécaires le

peuvent, ils rédigent des catalogues. Ils dépensent même à cela plus d'argent qu'à acheter des livres, mais adoptent-ils le bon parti ?

Un livre est-il un fait, un objet qui se décrit comme un vase précieux, ou est-ce un récipient, une bouteille qui ne vaut que pour ce qu'elle contient ?

Pas plus que rien dans le monde, ces distinctions n'ont de muraille. Il y a des vins qu'on préfère parce que la bouteille plaît, et le vin du Rhin se boit dans des verres spéciaux. Cependant la pratique ne s'encombre pas de ces subtilités, et il n'est venu à l'idée d'aucun conservateur du musée du Louvre d'acheter un litre à seize, de le vider, de le mettre sous verre et de le décrire dans un coûteux catalogue. Les catalogues des vins de nos grands épiciers mentionnent quelques bouteilles de luxe, mais en général elles sont classées au vin qu'il y a dedans. Ceux des verriers mentionnent verres à bordeaux, verres à champagne – ce qui est méthodique. Mais la verrerie de Venise ou de Nancy ne mentionne pas l'emploi qu'on peut en faire, probablement parce que l'on n'en fait aucun : verres à *rien*, verres à laisser vides.

Il semble bien grossier de dire de tels truismes. Cependant, sous le prétexte que la distinction est difficile entre le livre d'art et le livre utile, la moitié de l'argent que la France donne à ses bibliothèques, l'effort séculaire de nos bibliothécaires, la science naïve de nos chartistes concourent au vaste et stupide effort de classer des litres à seize comme des verres de Venise, ce qui n'est que bête et coûteux, mais ce qui est plus grave : on continue à ne pas *nous dire ce qu'il y a dedans*.

Je ne crois pas pouvoir mieux poser la question du catalogue de matière et de celui d'auteurs. Je reconnais que la distinction est difficile. Mais ce qui est difficile à un savant ne l'est pas au public. L'usage aurait depuis très longtemps décidé si l'on se servait des bibliothèques. Et le mal est que l'on ne s'en sert pas assez et que les bibliothécaires font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on ne s'en serve pas. Et que peuvent-ils faire de mieux, pour qu'on ne s'en serve pas, que des catalogues qui supposent qu'on sait ce que l'on veut apprendre²⁸.

- 40 En tout état de cause, est-il toujours utile qu'une bibliothèque ait un catalogue imprimé, fût-ce un catalogue méthodique, c'est-à-dire du genre que préfère Morel ? Plusieurs bibliothèques municipales ont eu à cœur de l'entreprendre, les conservateurs leur ont consacré beaucoup de temps et de science et les villes beaucoup d'argent. Hélas, lorsque l'enjeu n'en vaut pas la peine, le résultat peut être dérisoire. C'est ce qui advint à Alençon, dont la bibliothèque et le catalogue – cinq volumes et une table, publiés au début du siècle – sont décrits par Morel avec tant d'humour et de talent que, peut-être, on n'en voudra pas d'avoir cité le texte dans son intégralité :

Alençon n'a que 17 850 habitants, mais commande un département assez dense : 327 000 habitants. Alençon possède une bibliothèque de 23 000 volumes, dont le budget d'entretien est de 2 800 francs, celui d'achats de 1 100. Elle possédait déjà 10 000 volumes vers 1845. C'est donc une bibliothèque populaire assez pauvre, moins de 13 000 volumes qui n'aient pas 60 ans ! plus un musée de 10 000 vieux livres, 178 manuscrits, 26 armoires de chêne d'un beau style et des bas-reliefs en bois du xv^e siècle. Elle est ouverte de midi à 5 heures, le dimanche de midi à 2 heures, fermée tous les lundis et un mois d'été. Il n'est pas question de donner un chiffre de lecteurs ou de communications... Nous pouvons seulement dire qu'un employé de plus permettrait de l'ouvrir un peu plus longtemps, et qu'il y a bien des tentations, avec onze cents francs pour achats, fournitures, reliures, etc., de dépasser ces crédits, et que l'on pourrait rêver une salle de journaux, le prêt, des bibliothèques de campagne... Le marché, chaque semaine, attire les gens de loin.

Il vient de paraître en 5 volumes et 1 table le catalogue de cette bibliothèque.

Ce catalogue est méthodique, il semble admirablement fait. Il contient même des dépouillements très intéressants, et fait le plus grand honneur à la science du conservateur, M. Richard. On ne peut que louer sa méthode et son zèle.

Mais je ne sais pas qui a payé ce catalogue ni ce qu'il coûte. Il est tiré à 504 exemplaires. Les volumes ont de 3 à 700 pages, soit environ 150 feuilles

d'impression très variée et très soignée, avec du petit texte. Il est hors de doute que le prix d'un tel catalogue équivaut à plus de cinq, si ce n'est dix fois le budget annuel d'achats de la pauvre bibliothèque.

Maintenant ouvrons la section *Belles-Lettres*.

Vous n'y trouverez pas Byron en français, Balzac y a deux romans : *Paris marié* et *Les Fantaisies de Claudine*. On trouve de H. Beyle 2 volumes, de Brunetière 2 volumes, de Bréal 1 seul, de Brizeux 1 seul, de Burnouf, 1 seul, de Paul Bourget rien du tout. Aucun poème de Th. de Bèze ; de Bossuet une édition de 1815... – Nous ne sommes pas sortis du B., pris au hasard.

Dans la section jurisprudence, le répertoire de Dalloz laisse regretter son absence. Sciences... Il n'y en a pas lourd. Mais la philosophie... Il semble que notre Th. Ribot a écrit plus de 3 ouvrages, et que 35 ouvrages de psychologie ne suffisent pas à l'étude de cette science. La Bibliothèque n'a pas encore éprouvé le besoin de connaître un auteur anglais nommé Spencer, ni un Allemand nommé Nietzsche. Enlart et Choisy sont inconnus à l'histoire de l'architecture, Charcot, Brouardel, Reclus, Fournier, Dieulafoy à la médecine... Mais la partie importante de la bibliothèque d'Alençon doit être évidemment l'agriculture ?

On y offre sur ce sujet 250 ouvrages. Je laisse à part une collection ancienne et intéressante sur les abeilles. On a tout juste 2 volumes sur les céréales, dont un sur celles de la Chine. Il y a un volume sur les moutons. Il est de 1827. Sur les chevaux, l'un des forts commerces du pays – la foire de la Chandeleur est fameuse –, on trouve six vieux bouquins. On en trouve un de 1840 sur le fromage et un de 1862 sur le beurre : la collection d'arboriculture est plus riche : 6 ouvrages parus entre 1703 et 1855 ! On peut continuer ainsi indéfiniment, et s'étonner, après, que les gens du pays, presque tous agriculteurs, ne viennent guère !

Telle est la bibliothèque qui s'offre un si beau catalogue. Paris n'est pas loin, et Balzac coûte 8 sous sur les quais. Ne semble-t-il pas qu'une promenade à Paris aurait été plus salubre à tous points de vue que ce long travail sédentaire...

Y a-t-il quelques raretés à faire connaître ? Oui, mais il suffisait de publier celles-là. On les aurait mieux trouvées isolées. C'est, à vrai dire, le seul étonnement devant ce catalogue monstrueux qui me l'a fait parcourir et y découvrir les quelques pages sur l'apiculture, qui seules étaient à publier.

Il est pénible de blâmer un si beau travail, parfaitement désintéressé. Tant de gens croient que les bibliothécaires ne font rien. Quel dévouement, quel amour ! Ils cataloguent comme une mère soigne son garçon. Ce serait bien s'il restait toujours petit, petit... Mais c'est à le tant gâter, hélas ! qu'il ne grandit pas²⁹ !

- 41 Clarté dans l'exposé, bon sens et humour caustique caractérisent ce texte. Il n'est pas exclu que les rapports des actuels inspecteurs généraux des bibliothèques consignent parfois des remarques de ce genre.

NOTES

1. *Ibid.*, 1908 [Proposition :1909], II, p. 125-128.

2. *Ibid.*, I, p. 261-262.

3. *Ibid.*, II, p. 202.

4. *Ibid.*, p. 208-209.

5. *Ibid.*, p. 275-277.

6. *Ibid.*, p. 347-348.

7. *Ibid.*, p. 277-278.
8. *Ibid.*, p. 345.
9. *Ibid.*, I, p. 325-326.
10. *Ibid.*, p. 328.
11. *Ibid.*, p. 24-25.
12. *Ibid.*, p. 26-30.
13. *Ibid.*, II, p. 173-174.
14. *Ibid.*, I, p. 41.
15. *Ibid.*, p. 311.
16. Eugène Morel, *La Librairie publique*, Paris, Armand Colin, 1910, p. 181.
17. *Ibid.*, p. 144.
18. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 301-302.
19. *Ibid.*, p. 43.
20. *Ibid.*, p. 301.
21. *Ibid.*, p. 312-313.
22. *Ibid.*, p. 45-46.
23. *Ibid.*, p. 137-139.
24. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 140-141.
25. *Ibid.*, p. 177-179.
26. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 10-11.
27. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 157-158.
28. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 219.
29. *Ibid.*, p. 222-224.

Deuxième partie. La solution qui s'impose. Créer de véritables bibliothèques publiques sur le modèle anglo-saxon. Leur finalité

Le modèle observé et souhaité par des Français. Morel, mieux que les autres, en tire les leçons

- 1 J'aurais pu accorder plus d'ampleur à la description faite par Morel de l'état de la Nationale et de la condition des autres bibliothèques, de son temps, et en évoquer d'autres facettes, car son scalpel n'épargne aucune partie gangrenée, mais c'eût été sembler croire et vouloir faire croire qu'il prenait du plaisir à noircir son tableau, alors qu'au contraire, ses critiques avaient pour but, en révélant l'étendue et la diversité du mal, d'appeler les changements radicaux nécessaires afin que les bibliothèques françaises connussent le renouveau dont il rêvait et celui aussi d'une Bibliothèque nationale qu'il aimait autant et mieux que ceux qui se refusaient à voir et à révéler ses carences.
- 2 Cet âge nouveau, qui devrait être d'or, Morel y croyait d'autant plus qu'il l'avait vu briller hors de France :

J'ai découvert pour mon compte la librairie publique il y a une quinzaine d'années, à Londres, un soir qu'il pleuvait. Celle où le hasard me fit réfugier est située dans le vieux quartier français, Saint-Martin-sur-Lane, à deux pas de Trafalgar square. Je fus un peu étonné de voir des gens lire les journaux debout, et fort content d'y trouver *Le Figaro*. Je montai au premier et vis les autres salles. Je crus à une fondation spéciale, et ne vis là qu'une curiosité, que Joanne et Baedeker auraient bien dû signaler. J'en parlais à beaucoup de mes confrères, bibliothécaires, conservateurs, et du haut en bas de la hiérarchie, je ne pus en trouver un qui fût au courant de ce fait, ni même un que cela pût intéresser. Tous convenaient que le British Museum a beaucoup d'argent, et qu'à l'étranger, on est bien plus gentil pour le public qu'en France ; ainsi en Italie, dans telle ville, on trouvait toujours le bibliothécaire : il était au café, et vous prêtait la clef pour ne pas se déranger.

Mais je ne pus à ce moment réfléchir profondément à la question de savoir si cette façon d'entendre la commodité dans les bibliothèques était la plus propre à les développer et à servir le public, car j'avais des examens à passer pour être admis stagiaire dans la bibliothèque où je travaillais déjà depuis cinq ans, et j'avais à apprendre les dates de l'établissement de l'imprimerie dans les villes de France, les abréviations des incunables et autres questions urgentes¹.

- 3 En réalité, si la « révélation » qu'eut Morel du service de la lecture publique lors de la visite d'une bibliothèque londonienne ne peut pas être mise en doute, il convient de préciser que, sans doute, elle n'aurait pas été aussi radicale et durable s'il n'y avait pas été préparé. Le temps passé à travailler à la Nationale et à y réfléchir à l'institution et la connaissance des observations faites avant lui par plusieurs bons esprits, auxquels d'ailleurs Morel rend parfois hommage, avaient préparé le terrain.
- 4 Je craindrais de m'étendre trop là-dessus, car c'est de Morel qu'il s'agit dans ce livre et l'histoire des origines de la lecture publique a déjà été savamment traitée, mais il n'est pas possible de ne pas citer plusieurs textes qui, par leur contenu, préfigurent de façon saisissante ceux qu'écrira Morel.
- 5 En 1867, Henri Baudrillart, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'Association polytechnique et inspecteur général des bibliothèques, participe à un cycle de « conférences populaires » à l'Asile impérial de Vincennes, sous le patronage de l'impératrice, qui proposent des solutions aux divers aspects de la question posée par l'instruction de la population ouvrière : « le premier problème des temps modernes ». Reprenant à son compte les idées émises en 1863 par Jules Simon sur « l'instruction primaire et les bibliothèques populaires » et se préoccupant quant à lui de la formation personnelle et professionnelle des adultes, Baudrillart affirme :
 L'intelligence, messieurs, veut avoir aussi son domaine public. Il faut des bibliothèques abondantes en volumes, appropriées au besoin non d'un seul mais de tous, offrant leurs richesses à quiconque veut en jouir...
 ... Il faut que tout homme que travaille le besoin d'une instruction qui lui offre, ou un substantiel aliment, ou une honnête distraction, ou un secours pour l'exercice intelligent de son état, rencontre aisément sous sa main le livre destiné à lui présenter ce qu'il cherche...
 ... Mettez-y [dans les bibliothèques populaires] tous les genres et satisfaites tous les besoins et tous les goûts... À côté des livres de métier, des manuels professionnels, placez les chefs-d'œuvre et même tout livre que recommande un caractère d'utilité et d'intérêt général...
 ... les bibliothèques... ressemblaient d'abord à ces jardins royaux accessibles à peu de personnes. Aujourd'hui que les jardins royaux sont accessibles aux populations et qu'on fait en outre des squares pour le peuple, il faut que les bibliothèques populaires étendent leur publicité par tous les moyens. Il faut qu'elles aillent chez l'homme laborieux qui ne peut aller à elles...
 Allez en foule... réclamer votre part de lumière et de chaleur de ce soleil moral qui luit aujourd'hui pour tous.
- 6 En 1898, dans un *Manuel général de l'instruction publique*, Abel Chevalley, connu pour ses travaux sur le monde anglo-saxon, écrivait :

Une bibliothèque populaire est un instrument pour donner à lire au peuple et pour le sauver, comme un cabaret pour lui donner à boire et l'empoisonner. Leur objet commun est d'attirer la foule. Or... jamais le pauvre ne résiste à la lumière. Il y va d'instinct, comme les phalères. Je voudrais donc, avant tout, la bibliothèque populaire au rez-de-chaussée, sur la rue, avec une large vitrine et de grandes glaces très claires, qui, le soir, jetteront largement, joyeusement dans la nuit une lumière aussi invitante que celle du bar d'en face. Il faudrait encore de vastes portes, de

béantes portes, toujours ouvertes sur la chaussée. Mieux vaudrait même, si l'on pouvait, pas de porte du tout.

7 Il disait aussi :

Il y a, en France, plusieurs millions de volumes faits pour être constamment feuilletés et qui dorment, et le capital intellectuel que nous stérilisons ainsi ne peut se calculer. Quel négociant songerait à n'étaler qu'un jour sur trois ? À entrebâiller la porte au lieu de l'ouvrir ? À garder ses marchandises au lieu de les écouler ?

Ce n'est pas une des moindres causes de leur réussite que, dans les bibliothèques anglaises, tout soit organisé en vue de la plus grande commodité de leurs clients. Les établissements que j'ai visités m'ont paru, à tous égards, incomparablement supérieurs à nos établissements similaires. Encore n'ai-je pas vu les belles bibliothèques de Liverpool, Manchester, Birmingham, Wigan : c'est indirectement que j'ai pu juger de leur admirable installation et de leur activité. Obligé de me borner à Londres, j'ai poussé mes investigations dans des quartiers aussi différents que possible. La bibliothèque de Saint-George's, Hanover Square, s'élève dans Buckingham Palace Road, c'est-à-dire dans le Mayfair, en plein centre aristocratique. Le nom de Whitechapel évoque même dans l'esprit des étrangers l'idée d'un quartier très peuplé, généralement misérable. Sur les confins immédiats de Whitechapel, de Bethnal Green et de Hackney, au-delà de la Cité, le district de Clerkenwell annonce déjà l'East-End dont il est voisin ; l'on y sent à plus d'un indice la proximité de la misère. Le matin que je me rendis dans Skinner Street où la bibliothèque est située, je rencontrai bon nombre de ces êtres loqueteux, sordides qui grouillent dans les quartiers prochains. Avec ses multiples ateliers d'horlogerie et de joaillerie, Clerkenwell est, par excellence, un « centre ouvrier ». Sa bibliothèque est surtout une bibliothèque à l'usage des artisans et, comme me le disait son conservateur, M. James Brown, « a business library ». À West-Norwood, enfin, j'ai vu une succursale de la bibliothèque centrale de Lambeth, dans une paroisse suburbaine où vivent des petits commerçants et de petits rentiers.

Partout j'ai constaté un grand souci du confort, parfois de l'élégance, et jusqu'à du luxe. Des descriptions imprimées ou des photographies m'ont prouvé que ces mérites ne sont point exclusivement propres à la capitale. Sans entrer à ce propos dans de trop longs détails, je donnerai quelques exemples. La *free library* de Saint-George's, Hanover Square, est un bâtiment du style Renaissance anglaise en briques rouges avec un rez-de-chaussée et deux étages. La salle principale mesure 64 pieds de long sur 31 de large ; elle a de grandes baies ornées de vitraux et reçoit le jour par une ouverture centrale du plafond ayant 17 pieds de diamètre. La façade de la bibliothèque de Chelsea imite Saint-Marc de Venise ; la salle de lecture a 100 pieds de long, est ornée de six colonnes en marbre de Devon. Je citerai encore la bibliothèque de Camberwell, le Braithwaite Hall de Croydon, la majestueuse bâtisse de Preston avec son portique à colonnes massives qui rappelle notre Madeleine.

Dans toute *free public library*, on pratique le prêt à domicile et la lecture sur place. Elle est donc toujours divisée en deux sections correspondant à ce double objet : le *lending department* et le *reference department* (on dit même souvent *library* au lieu de *department*) ; et il y a pour chacune d'elles une salle particulière. Partout aussi on trouve la *news room*, salle de journaux et de revues. Beaucoup de bibliothèques ont un local séparé pour les dames (*ladies'room*) et un autre pour les enfants (*boys'room*). Dans quelques-unes est une pièce réservée aux personnes qui se livrent à des études sérieuses et scientifiques : c'est la *students'room*. Les heures d'ouverture sont réglées en sorte qu'elles permettent à toutes les catégories de clients la fréquentation de l'établissement. En général, elles vont de 9 heures du matin à 10 heures du soir. L'homme de loisir et le travailleur y trouvent donc accès à leur convenance. Il arrive que, parmi les oisifs, figurent des pauvres qui viennent surtout chercher un abri contre les intempéries : on ne s'en étonne ni ne s'en indigne. En Angleterre, les amis des bibliothèques, comme on a pu le voir par l'exemple de Stanley Jevons, font plus qu'accepter, ils désirent qu'elles soient pour les déshérités un endroit de refuge confortable et intelligent.

- 8 En 1906, Maurice Pellisson, alors inspecteur d'académie, revient sur les leçons que l'on peut tirer chez nous des modèles anglais et américain :

En faisant des efforts et des sacrifices pour créer leurs bibliothèques municipales, les Anglais semblent avoir compris de bonne heure la véritable portée de cette institution. Ils ont vu qu'elle ne devait pas fournir seulement aux gens du peuple un passe-temps honnête, propre à les détourner du cabaret..., et si, par surcroît, elle donnait aux travailleurs des facilités pour acquérir ce que l'on appelle les « connaissances utiles », il ne leur a pas paru qu'elle eût encore ainsi rempli tout son office propre. À leur avis, entretenue par les deniers de tous, il faut qu'elle soit utile à tous, sans distinction de classe ni de fortune ; ils n'en font pas une simple entreprise de philanthropie et de vulgarisation ; ils considèrent qu'elle doit être un agent de culture générale, une force capable de promouvoir en tout sens l'éducation de la nation tout entière...

S'il est vrai, en effet, que l'éducation doit être poursuivie pendant toute la vie, il vient une heure où il n'est plus d'éducation efficace pour l'homme, sinon celle qu'il travaille à se donner lui-même. Dans l'intérêt même de sa formation, il doit cesser d'aller écouter des leçons. Mais, tandis qu'il ne lui vaudrait rien de rester un écolier suranné, il aurait, au contraire, le plus grand avantage à pouvoir être toute sa vie un étudiant : étudier, c'est faire acte d'homme libre ; celui qui étudie ne se trouve plus dans la situation quasi passive de l'auditeur ; on réagit plus facilement et plus fortement sur ce que l'on dit que sur ce que l'on écoute. La vraie école de l'homme du peuple, c'est la bibliothèque.

Telle est bien l'opinion de ceux qui voient les choses directement et de près : elle se fait jour dans ce qu'ont écrit beaucoup d'inspecteurs primaires, lors de l'enquête sur les œuvres post-scolaires en 1903-1904. « La bibliothèque, dit l'un, est le meilleur soutien de l'œuvre scolaire tout entière » (Poitiers). « La bibliothèque, déclare un autre, c'est la plus indispensable de toutes les œuvres post-scolaires » (Guingamp). « Les bibliothèques pourraient, si elles étaient plus riches en ouvrages, exercer une action aussi puissante et plus profonde que les cours et conférences, et cela d'une façon discrète et sans trop de fatigue pour les maîtres » (Castres). « L'œuvre post-scolaire doit surtout porter à la lecture, à la réflexion, amorcer le travail personnel » (Reims). Nous pourrions alléguer beaucoup d'autres citations du même genre qui montrent comment les hommes les mieux placés pour juger des choses se sont convaincus, à l'user, que, seule la bibliothèque peut donner à l'enseignement d'« après l'école » quelque solidité, quelque pénétration, quelque étendue, et surtout qu'elle est l'instrument par excellence de ce que les Américains appellent *self-education*, c'est-à-dire de l'éducation en ce qu'elle a de vraiment vivant et décisif.

Est-il besoin de dire que nous n'avons en aucune façon le dessein de déprécier ce qui s'est fait en ces dernières années ? Ce que nous voudrions c'est seulement que quelque chose fût mis à son rang ; nous voudrions, sans plus, que tous ceux qui ont souci de l'éducation populaire donnassent à la bibliothèque la place qui lui revient : la première ; qu'elle fût pour eux l'objet principal de leurs efforts et de leurs sacrifices : cela, parce que, si toute la portée de la bibliothèque n'est pas comprise, l'œuvre post-scolaire restera toujours instable et inachevée, sans assise et sans couronnement.

On doit entendre aussi que, pour mettre la bibliothèque populaire à la première place, il ne suffira pas de l'enrichir ; il faudra la réformer et la transformer...

Il est grand temps de renoncer résolument à la conception qui faisait de la bibliothèque populaire une institution philanthropique. La philanthropie, sans doute, est une belle et bonne chose, mais elle a un domaine assez vaste ; qu'elle n'empiète pas sur celui de l'éducation. Ce qu'il faut voir surtout dans la bibliothèque, c'est un instrument de culture, un moyen d'élever le peuple ; et, partant, au lieu de s'appliquer à la maintenir à un étage assez bas, on doit chercher à la composer d'œuvres qui forcent les esprits à se hausser jusqu'à elles².

- 9 On voit que Morel avait trouvé un terrain bien préparé, surtout en dehors du milieu des bibliothèques. C'est une des raisons de sa réussite, mais il y en a d'autres ; il a su saisir une opportunité, il a abordé le problème sous tous ses aspects et mené ses enquêtes et ses réflexions avec une étendue et une rigueur exceptionnelles et il en a tiré des leçons. Il a en outre émis lui-même des idées que personne d'autre n'avait eues avant lui. Il a mis au service de sa démonstration un style très personnel, alerte et percutant, et teinté ses emportements d'un humour qui lui confère plus de force encore. C'était un « personnage » et un poète ; il avait plus de chances d'être entendu qu'un théoricien. Enfin, quoique ses collègues chartistes lui eussent bien fait comprendre qu'à leurs yeux, il était un « étranger », c'est de la Bibliothèque nationale, jusqu'à une époque toute récente, et peut-être maintenant encore, qu'émanent souvent les grandes initiatives qui ont retenti sur l'ensemble des bibliothèques françaises. Ce n'est pas par hasard si les grands humanistes qui furent les derniers administrateurs généraux de la Nationale, Julien Cain et Étienne Dennery, chargés aussi de la direction de l'ensemble des bibliothèques, contribuèrent grandement au développement et aux mutations d'établissements qui, cependant, étaient et devaient être, par nature, « le contraire (mot employé par M. Dennery) de la Bibliothèque nationale ». C'est pourquoi, sans doute, la Nationale fut pour Morel un champ d'observation idéal, un tremplin pour l'élaboration de son projet et pourquoi il lui a consacré tant de pages dans ses deux ouvrages, comme dans des textes d'articles et de discours.

Un couple de forces au service de tous les citoyens : l'école obligatoire et la bibliothèque, école libre et neutre

- 10 La République, dit Morel, vient d'accomplir une œuvre considérable en allant jusqu'au bout d'initiatives prises depuis très longtemps et de progrès accomplis au XIX^e siècle en promouvant l'enseignement obligatoire pour tous les citoyens ; il est désormais possible et nécessaire de parfaire cette évolution en se préoccupant aussi des bibliothèques, sans lesquelles elle resterait incomplète, car le livre est devenu absolument nécessaire à l'homme moderne :

Le temps n'est plus où la mémoire d'un homme suffisait à contenir l'ensemble des connaissances utiles à son métier et tout ce qu'il fallait pour la vie civile et politique, et beaucoup d'autres choses dont il était honorable ou agréable d'avoir une idée et de parler.

Le temps n'est plus où l'on attendait de l'instruction qu'elle façonne un cerveau en une sorte d'encyclopédie du savoir humain, une réduction de toutes sciences, que l'homme porterait dans son crâne.

L'enseignement encyclopédique, le forçage pour examens, ont pu aboutir à des succès de concours. Ils n'ont pas abouti à former un esprit. C'est le danger qui guette les civilisations ayant un long passé, de mesurer l'homme à ce qu'il sait et non à ce qu'il peut faire, et de s'encombrer de savants aussi vains que ces magnifiques bibliothèques de France, qui possèdent tant de livres qu'elles ne peuvent jamais donner celui qu'il faut quand il faut.

De même qu'un ébéniste sans ses outils est plus embarrassé devant un morceau de bois qu'un sauvage, de même qu'un mécanicien sans son automobile n'est pas plus rapide qu'un coureur, un savant sait bien peu loin de sa bibliothèque ; on *sait* avec des livres, comme on est adroit avec des outils. Et il y a lieu d'apprendre à se servir des livres, non d'apprendre tout ce qu'il y a dans les livres.

Et si l'on peut avoir quelques outils à soi, il n'y a plus moyen, même pour les très riches, de posséder à soi seul tous les engins de la civilisation. Les livres sont trop nombreux et surtout ils changent trop, pour qu'un individu puisse en posséder seul un ensemble suffisant, et au courant. Leur mise en ordre et à jour est un métier spécialisé. Mais l'art de s'en servir doit être connu de tous.

Devant l'afflux incessant de l'invention, il a fallu des engins plus souples et plus modernes que les antiques et lourdes mémoires particulières. Elles ont fait place à des machines qui laissent l'homme plus libre, plus dispos³.

- 11 Par conséquent, le couple de forces école-bibliothèque est absolument complémentaire :

L'affranchissement intellectuel d'un peuple comporte deux stades :

1° L'école publique laïque ; 2° La bibliothèque. Celle-ci, comme l'école, doit être publique, laïque, gratuite. Elle doit être, à la base, la bibliothèque *unique*.

Qu'il y ait des bibliothèques spéciales, techniques, des musées de beaux livres et des livres de laboratoire, comme il y a une École des ponts et chaussées, un Conservatoire de musique, une École de pharmacie, ceci est en dehors, c'est une spécialisation nécessaire, le point – qu'il faut mettre le plus loin possible – où les routes bifurquent. Mais dans la grande voie de culture générale ouverte à tous, nous nous refusons à placer des distinctions de classes, populaires d'un côté, bourgeoises de l'autre, de quelque nom qu'on les affuble. Il n'y a pas deux arithmétiques, ni un ordre de lois physiques et naturelles réservé à ceux qui payent l'impôt sur le revenu ; la répartition des intelligences n'est pas proportionnelle à ce dernier. L'œuvre de l'école a été l'œuvre admirable de la III^e République. Inachevée, soit mais vivante, et majeure désormais. De grandes réformes sont en cours, mais la voie est ouverte où le premier enseignement se donne à qui peut le recevoir.

Or après, il s'arrête ! Alors, à quoi bon ? La culture a cessé avant le temps des fruits. À quoi bon savoir lire si tu n'as rien à lire ?

À la merci de l'argent et des propagandes, à la merci de journaux qui ne sont plus que des murs à coller les affiches, décidant d'intérêts qui sont les tiens mais que tu ignores, va voter, citoyen !

À l'époque où le prix des livres fait de la lecture en commun nécessité, où de justes loisirs, enfin arrachés à des travaux abrutissants, permettent d'être un homme en restant un travailleur, la bibliothèque prend l'importance de l'École ; elle devient un service public.

L'école parfois s'est trompée. Soit par misère, maladie de jeunesse, éloignement des centres, inaptitude aux formules de l'enseignement, erreurs des maîtres, ou erreur des élèves, ou des parents, tous n'ont pas profité de l'école... La bibliothèque répare. Non plus ces taudis où par un guichet, devant lequel on fait queue, un fonctionnaire vous passe un roman noir et crasseux, ce que l'on a nommé bibliothèque populaire pour la distinguer des bibliothèques savantes où des gens de loisirs vont dans l'après-midi lire *ces mêmes ouvrages*, mais la bibliothèque libre, maison claire, ouverte tout le jour, ayant des livres pour tous, adultes et enfants, savants et étudiants, rayonnant au loin par des services mobiles, *fournissant de livres les campagnes*, fournissant les ateliers, les usines, les mines, les champs...

La vraie « école libre », et l'école unique, l'instruction la plus forte, celle qu'on se donne à soi-même.

Cette école de tous existe. Elle est prospère à l'étranger. Des essais, des modèles viennent d'en être créés en France avec un succès inespéré. Mais on ne sait pas encore, ou l'on ne veut pas voir... On la restreint à la simple distraction, on la détourne vers une propagande confessionnelle ou politique, stérile d'ailleurs, car la bibliothèque de parti ne prêche que des convertis. On ne voit pas que si l'utilisation intellectuelle des heures de loisir est l'occasion offerte, le but est plus haut. Il est de faire qu'aucune intelligence ne soit par des nécessités matérielles – prix des livres, éloignement des centres – privée du droit de compléter ou tenir au courant ses

connaissances, tant dans son métier strict que dans sa culture générale et ses opinions de citoyen.

Oui, cette école de tous, cette école de surapprentissage, existe⁴.

- 12 L'immense, l'incomparable avantage qu'offre la bibliothèque publique, telle que Morel la souhaite et telle qu'elle est à l'étranger, est de permettre, et elle seule peut le faire, d'être une véritable école neutre, dans laquelle les citoyens trouvent le moyen de se faire eux-mêmes une libre opinion :

De la vérité et de l'impossible mystère

La librairie publique est la seule école neutre. Elle est le moyen qui n'interpose pas entre la connaissance et le disciple un cicérone qui impose sa déformation personnelle. Dans la forêt des notions acquises par l'humanité, elle met des écriteaux, des signes conventionnels indiquant les chemins. Mais elle ne vous promène pas, ne vous impose pas, avec l'itinéraire, l'allure, le choix des sites et ses commentaires. Chacun va à son gré.

Cette neutralité n'a rien à voir avec la soi-disant neutralité d'école qui s'abstient. C'est une neutralité active, et qui provoque. Elle vous met en face des livres les plus contradictoires et vous laisse vous débrouiller.

Cette religion-ci exige un acte de foi :

Acte de foi : Nous sommes irrésistiblement poussés à rechercher la Vérité, d'abord, le maximum de vérité, même contre notre repos, notre bonheur, l'intérêt de nous et des nôtres, la vérité toujours, dût-elle amollir ou paralyser la principale raison de vivre : la joie d'agir, dût-elle faire douter de ces vérités qu'on nomme nécessaires – parce qu'on les reconnaît à leur utilité et non à leur évidence.

Les évêques catholiques dont l'influence est grande au Canada sont arrivés, me dit-on, à faire refuser des dons très importants offerts pour fonder de free public libraries. Ils auraient joué du nationalisme pour faire voir là une influence des États-Unis. La crainte de la libre recherche me semble la vraie raison. Ont-ils eu tort ? À leur point de vue c'était d'une parfaite logique. Le risque est gros, et les idées nouvelles dans lesquelles les fidèles, dociles jusqu'ici, seraient lâchés sans guide, deviendraient pour plus d'un la perte certaine de son âme. Cela se peut, en effet.

Eh bien ! le résultat ne leur donne pas raison. Ce qu'ils ont refusé se fait sans eux et contre eux. Les institutions protestantes sont plus riches, plus prospères chaque année et l'influence française subit un recul indéniable. Vivre, c'est assimiler. Il faut accepter le combat.

Ici, j'entends bien que chaque parti a ses bonnes lectures à proposer, et que si l'on désire tant instruire les enfants, c'est dans le but évident d'accaparer les hommes.

Nous ne trouvons chez nous que trop d'essais pour attirer ceux-ci. Journaux, tracts, affiches, almanachs, magazines, bibliothèques populaires, paroissiales, œuvres post-scolaires... L'intérêt commercial ou la propagande de parti ont suscité ces tentatives, et celles qui veulent être neutres sont absolument embryonnaires et désorganisées.

Le problème ne se pose point dans un monde idéal, mais de nos jours, dans notre société. Dans l'absolu, toute opinion est défendable. Des libres-penseurs convaincus regrettent les épouses parfaitement pures, ignorantes, dociles, et de bonnes manières que le couvent nous préparait ; ils les recherchent, s'il en est encore, et les artistes leur trouveront longtemps une grâce que les bacheliers ne connaîtront jamais. Mais la conservation de ces fleurs délicates est une difficulté presque insurmontable. Quand les Orientales élevées dans le harem ont le droit de sortir et de voir, même sans être vues – pour choisir des étoffes par exemple –, le jour où elles prétendent choisir leur homme n'est pas loin. Les restes de l'innocence où se couvaient les enfants sont des anachronismes qu'on s'étonne de trouver encore dans les familles. Des journaux, qui ne sont que des florilèges du crime et de l'obscène, traînent partout, s'offrent avec des titres et des images si énormes qu'aucun œil ne peut les éviter. Le plus mauvais livre est sain à côté, puisque du

moins il demande un petit effort de plus. Des ligues essayent de réagir, de purifier la rue, d'en éviter les éclaboussures quotidiennes. Ne comptez pas sur le résultat de leurs efforts qui font tant de réclame aux choses qu'elles condamnent. Il faut contre les réalités inévitables des défenses plus fortes que l'ignorance.

Et pour parler nettement des idées que l'on croit nécessaires – à nous, à nos enfants, au peuple tout entier – quelles qu'elles soient, que ce soit l'antique foi chrétienne, libre depuis la Réforme ou fidèle à Rome, que ce soit la Monarchie qui rallie aujourd'hui beaucoup de mécontents autour de souvenirs qu'on ne peut plus même traiter de réactionnaires, ou la foi républicaine, vénérable déjà et conservatrice, ou les religions sans cesse naissantes de rénovation sociale – tous les partis doivent convenir de l'impossibilité d'éviter le conflit, renoncer à l'espoir d'accaparer les âmes en accaparant l'enseignement.

Y réussiraient-ils, ce serait œuvre vaine. L'Université et le clergé ont tour à tour éduqué eux-mêmes leurs pires ennemis. Tout ce qu'on peut faire, c'est chercher les armes et terrain de combat. Ainsi les meilleurs orateurs, notamment, donneront toujours à un parti l'avantage que donne à une armée un canon portant loin et l'argent assurera l'avantage du nombre, car il est le pouvoir d'obsession quotidienne, par bien des moyens, surtout par le journal. Voilà de grandes forces, souvent stupides.

La librairie publique en neutralise l'effet⁵.

- 13 La neutralité de la bibliothèque, la liberté qu'elle offre à son public supposent que, si elle ne peut pas lui procurer tous les livres, ce qui serait absurde, elle doit au moins prendre garde à écarter tous ceux qui ne donnent pas les textes dans leur intégrité, toute cette « littérature d'adaptation », prédigérée, forcément tendancieuse et qui supprime l'effort personnel hors lequel le lecteur ne saurait se faire sa propre opinion. C'est là le « parti » auquel la bibliothèque publique, autrement tout à fait neutre, adhère pleinement :

Le parti auquel est affiliée la librairie publique

Est-ce à dire que la librairie publique est totalement indifférente et n'a pas d'autre guide que le caprice public ?

Ce serait absurde, non seulement parce que pouvant beaucoup, elle doit beaucoup, mais parce que matériellement, c'est impossible. Ne pouvant offrir tous les livres, il faut bien en choisir quelques-uns. Les efforts des bibliothécaires français pour être indifférents, pour accepter sans choix et cataloguer de même tous les livres, ne sont arrivés qu'à des encombrements formidables de niaiseries, et des catalogues où l'on choisit tout de même : on choisit les auteurs dans l'ordre alphabétique, ceux du Z venant plus tard ou ne venant jamais.

Si la librairie publique ne prend point parti dans les religions et métaphysiques, ni dans les systèmes scientifiques, sociaux ou politiques, ni sur l'enseignement, elle est par elle-même un système d'enseignement particulier, très défini, scolaire et post-scolaire, pour les grands et petits, pour les citoyens qui votent comme pour les femmes.

La librairie publique a pour but d'offrir gratuitement, facilement, tous les livres. Tous les livres, quel que soit leur prix. Quelle que soit aussi la peine de les avoir : livre encombrant, qu'on ne peut garder chez soi, feuille éphémère, qu'on ne sait où mettre pour la retrouver, volume de trop grand prix, feuille de trop peu de valeur – tout cela est offert également.

Elle fait pour la pensée ce que l'invention de Rowland Hill, le timbre à un penny, a fait pour la correspondance : il supprime la distance. Deux sous une lettre, d'un quartier à l'autre, ou de Londres à Dublin. Les tramways déjà adoptent un prix unique. Peut-être un jour les chemins de fer. Déjà le tarif par zones fonctionne dans quelques pays.

Ainsi la librairie publique offre les livres.

Elle offre les livres eux-mêmes. Plus n'est besoin, par conséquent, d'éditions tronquées, de morceaux choisis, de magazines à extraits, de toute cette littérature d'adaptation qui fait tant de mal en France, où elle se répand à mesure que les public libraries la chassent d'Angleterre.

Vous n'avez pas besoin d'extraits. Il n'est pas plus coûteux de lire les auteurs eux-mêmes que les comptes rendus qu'en donnent les journaux.

C'est plus difficile, parfois plus long. L'effort, mais nous ne cherchons pas à le supprimer. Au contraire ! C'est tout le but de l'éducation : provoquer l'effort. Le snobisme veut faire semblant d'avoir lu, et incapable de lire, apprend des comptes rendus, feuillette des volumes. Mais il vaut mieux parcourir vingt volumes sans les lire tout à fait que se contenter sur eux de l'opinion d'un autre, qui parfois ne les a pas lus plus que vous. Mon opinion est fautive, mais elle m'est personnelle, et j'en sais la valeur, sachant comme elle est faite. C'est un très grand progrès.

La librairie publique est une école de recherche personnelle⁶.

- 14 En guise de conclusion à ces prémisses sur un sujet que Morel va longuement expliciter jusque dans les plus petits détails, ajoutons cette citation extraite des premières pages du tome I de *Bibliothèques* :

Ce livre-ci voudrait dire et faire admettre à un peuple vaniteux que les bibliothèques libres sont la seule instruction convenant à des hommes libres – que les conférences, cours, petites universités, cercles, œuvres confessionnelles, sectaires ou tendancieuses, parfois les écoles mêmes, ne sont que du battage, la parade devant l'importance de la sottise. Une seule instruction vaut : celle qu'on se donne à soi-même. On parle trop. Il faudrait apprendre et réfléchir. La réflexion veut du silence.

On traite le peuple comme un enfant, ou un bourgeois. Le prend-on pour M. Jourdain ?

Va-t-on se faire donner le fouet, à son âge, au collège ?

Ou bien, jouant, abusant du mot de populaire, on rejette un service public dans une sorte d'annexe de la charité.

Le problème des bibliothèques, c'est celui de l'instruction d'un peuple, l'instruction après l'école, la plus importante. Lire, c'est faire acte d'homme libre⁷.

- 15 Je citerai enfin ce passage du discours prononcé par Morel lors de l'inauguration de la bibliothèque de la rue Boutebrie, en 1925.
- 16 Il n'ajoute guère à ce que l'on sait déjà de ses convictions, mais ce jour-là, sans doute inspiré par un sujet qu'il eut particulièrement à cœur, celui de la nécessité de la lecture pour les enfants, il trouve des accents qui donnent plus de force encore à des idées souvent exprimées auparavant :

Ce que nous te demandons [à l'Amérique], c'est ce zèle d'apôtre qu'ont eu ceux et celles qui, chez toi, ont créé la bibliothèque libre, et dans celle-ci, depuis trente ans, cette chose unique : la bibliothèque d'enfants ! Et c'est aussi cet esprit idéalement utilitaire qui, voyant en prophète, peut agir en comptable et qui dans le désert où sera – il n'y a rien – où sera une ville nouvelle trace ses rues, ses parcs, institue de suite l'école avec le dispensaire et la bibliothèque... celle-ci portant ses livres jusqu'aux repaires d'isolés, huttes de pionniers, phares de la mer, maisons mobiles des navires, camps de prospecteurs, et quand on ne peut encore que déposer provisoirement un lot de livres, ne s'adressent ni au pasteur ni au curé qui sont déjà là, ni à l'instituteur qui va venir, ni au médecin qui ne vient qu'une fois par semaine, mais au pharmacien ou même à l'épicier dont la boutique reste ouverte, qui, à toute heure, dispensant mêmes remèdes ou mêmes condiments aux quakers, méthodistes, socialistes et papistes, peut donner à chacun le livre dont il a besoin. Voilà donc une œuvre de paix qui tente, sur le terrain pratique, d'égaliser les chances des doctrines diverses. Voilà une œuvre communiste, la mise en commun des livres d'instruction, de références, d'apprentissage et de plaisir.

Là un ministre socialiste et anticlérical, aidé et soutenu par les plus ardents catholiques, a fait voter et réaliser une loi qui est la source d'un développement magnifique des bibliothèques, et notre rêve est que la France ait à son tour cette loi qui fait ses preuves : la loi Destrée. L'Heure joyeuse de Bruxelles a sonné en même temps que cette loi se discutait. Les enfants de Bruxelles, conviés à convaincre les représentants du peuple, libéraux ou rouges, ont réussi. Ils ont pour cela pu répéter ce que je redis sans cesse, pour l'avoir entendu dire à Jules Destrée lui-même : on cherchait des livres pour envoyer aux soldats dans les tranchées. Rien que des livres gais, car ils souffrent ; rien que des livres sérieux, car l'heure est grave ; des romans, quels romans ? Les uns peuvent corrompre, les autres ennuyer. Quel parti choisir... Mais eux, soldats, que désirent-ils ? Si on le leur demandait... Et ils ont répondu : « Nous avons des métiers dont nous ne travaillons plus... Nous voudrions lire pour rester au courant, pour ne pas oublier... Des livres de profession, libéraux ou révolutionnaires, cela ne fait rien. » L'union est impossible ? Cela dépend sur quoi. Elle l'est, je vous l'assure, dans ce royaume des fées, ce chez-moi commun qui s'ouvre pour les enfants d'un petit coin de Paris, en attendant qu'il s'ouvre pour ceux de tous les âges et de toutes les nations.

Ceci est le résultat de longs, de très longs efforts. On me dit que j'y suis pour quelque chose⁸.

- 17 « Ceux de tous les âges », en faveur de qui Morel réclame des bibliothèques, écoles libres, appartiendront à toutes les catégories de publics qui peuvent en avoir besoin, c'est-à-dire à tous les citoyens :

Le monde n'est pas composé de savants seulement, il est composé d'ouvriers, de cultivateurs, de commerçants. Il est surtout composé d'ignorants, et cette masse d'ignorance comprend tous les savants, puis que tous ont besoin de livres.

Tous ont besoin de livres chez eux, de livres de laboratoire. Ces grandes bibliothèques techniques, dont nous avons tant réclamé la spécialisation, ne diffèrent pas des bibliothèques libres, générales, publiques, qui doivent se dresser dans chaque quartier de ville, dans chaque village, bien au centre, toujours ouvertes, et à tous⁹.

- 18 Et Morel écrit aussi :

Allons ! La librairie publique intéresse tout ce monde qui a un train à prendre, un voyage à faire, une recette de cuisine ou de nettoyage à connaître, un point de droit à étudier : héritage, société, différend avec son propriétaire, son assureur, son patron, ou l'automobile qui l'écrasa... Elle dispense une fois sur deux du spécialiste, elle est une assurance contre les mille ignorances de la vie. Et si ceux qui en parlent, ceux qui en écrivent n'intéressent personne, c'est qu'ils parlent mal, n'écrivent pas ce qu'il faut et ennuiant ; et si des bibliothèques sont peu fréquentées, végètent, inutiles et sans crédit, c'est qu'elles fonctionnent mal, n'ouvrent pas quand il faut, ne fournissent pas ce qu'il faut, et ennuiant¹⁰.

- 19 Grand amateur de statistiques, lorsqu'elles sont exactes et qu'elles lui permettent d'étayer son argumentation, Morel se réfère notamment, afin de rendre plus évidente la diversité des publics possibles, à l'exemple de la bibliothèque de Leeds, pièce maîtresse d'un réseau qui comprend aussi quatorze succursales et dix bureaux de prêt :

Les emprunteurs, quels sont-ils ?

Il y en a 34 247 dont 20 525 masculins, 13 722 féminins. Les bibliothèques ne servent donc pas qu'aux femmes.

Pour 14 060, l'âge n'est pas spécifié, mais 6 544 ont moins de 15 ans, 5 289 de 15 à 20, 33 004 de 21 à 25, 1 991 de 26 à 30 ; puis jusqu'à la quarantaine 1 751, à la cinquantaine 690, et 518 seulement au-dessus. Le classement par profession est donné en détail. Les écoliers forment le gros chiffre : 3 271 garçons, 2 314 filles. Puis, pour les hommes, les commis, 2 494 ; les artisans divers 1 481, ajusteurs et mécaniciens 1 405 ; 423 électriciens, 825 boutiquiers et 734 vendeurs de magasins,

609 imprimeurs, relieurs, etc., 758 tailleurs, 217 médecins ou dentistes, 236 artistes et 103 architectes, 124 clergymen, 74 avocats ou avoués, etc. Les étudiants, pourvus à l'université, ne sont que 341. On voit 33 photographes, 54 teinturiers, 88 comptables, 104 officiers de police... Les ménagères comptent pour 4 472 et les institutrices pour 836. Puis 629 domestiques, 388 couturières et 729 des professions annexes, etc. Nous donnons ces détails pour bien montrer que c'est ici la bibliothèque *du peuple* et non la bibliothèque populaire. Toutes les professions y trouvent le même accueil, et à vrai dire, le mélange des lecteurs ne doit guère différer de celui des habitants.

Cependant la direction se plaint que le but n'est pas encore atteint et que « le manufacturier, le marchand, le chercheur scientifique, l'homme de métier ne savent pas encore assez que la librairie peut leur rendre autant de services qu'elle en rend aux ouvriers et écoliers¹¹ ».

- 20 En France, par contre, les « savants » seuls savent où aller, la bourgeoisie « s'adresse où elle le peut » ; les industriels, les commerçants en tout genre, les ouvriers et le « peuple » au sens large ne connaissent pas l'existence des bibliothèques et n'imaginent pas qu'elles puissent dispenser également à tous un libre enseignement d'ordre privé et professionnel. Là-dessus, il convient de citer *in extenso* un texte, assurément l'un des plus généreux, des plus lucides et des plus « actuels » écrits par Morel, qui, à la lumière des résultats encore imparfaits obtenus dans les bibliothèques anglo-saxonnes, définit l'objectif fondamental des bibliothèques : permettre l'égalité du savoir et des chances offertes à chacun.

Il a été dit que la librairie publique ne servait qu'aux femmes. Celles-ci lisent plus que les hommes, ayant plus de temps, en Amérique et en Angleterre, et elles lisent peu d'ouvrages sérieux. Notons cependant que les ménagères qui font le marché ne mangent pas tout ce qu'elles achètent, et que ce sont souvent les hommes qui lisent les livres que les femmes rapportent à la maison.

Malgré tant d'efforts et de commodités, malgré tant de documents utiles et modernes, les industriels, commerçants, ouvriers se servent-ils tant que cela des librairies publiques ? Elles sont beaucoup trop récentes, même en Amérique, pour que l'usage pratique s'en soit tellement répandu. On y va, c'est certain, et les efforts ne furent pas vains. Le besoin est réel, et même en France, que de fois j'ai vu des demandes de commerçants et industriels auxquelles on ne pouvait répondre dans nos bibliothèques. On l'aurait pu en Amérique.

La demande pourtant reste inférieure à l'offre.

À toute question d'art, d'histoire, de géographie, de littérature, l'idée vient de suite de recourir à une bibliothèque. On y va chercher un arbre généalogique, demander une date de naissance, chercher la valeur d'un meuble antique ou d'un tableau. Mais pour trouver un système d'emballage, régler une machine ou en choisir une, établir une culture, l'idée vient non d'aller à une librairie publique où l'on trouvera les livres les plus neufs, les plus au courant sur tous ces sujets, mais de s'adresser à un spécialiste qui fera payer cher des renseignements plus ou moins vagues.

Comment en serait-il autrement ? Il y a un instinct que la bibliothèque ne sert qu'à l'histoire et la littérature. Chez nous, le côté amusement, le côté art y sont encore peu connus d'une partie de la population ! C'est la plus grande utilité des livres frivoles dans les librairies publiques : habituer à y aller, faire savoir qu'on y trouve de tout, et que ce n'est pas un repaire de vieilleries inutiles.

En Amérique même, la librairie publique ne fait que commencer et il n'y a pas dix ans qu'elle fait partie normale de l'enseignement public. Le peuple, écrit Bostwick, lorsqu'il a besoin de livres de métier ou commerce, est devant la librairie publique comme il était devant les livres avant l'invention de l'imprimerie.

Mais des efforts sont faits. Collections spéciales, directeurs techniques, au courant des affaires, et facilités spéciales aux commerçants qui ne peuvent se déranger. Si

les commerçants usent peu de librairies publiques, l'économie de temps est la grande cause, et ils achètent cher des livres, ont des bibliothèques de groupe nombreuses et importantes. On en compte 19 à Newark. À Philadelphie et New York, ce sont des bibliothèques colossales. Ces services seraient mieux faits par une librairie publique pourvue d'un bureau de renseignements, avec un bibliothécaire au courant. Celui-ci a parfois plus vite fait de chercher lui-même que de montrer comment chercher.

Le nombre exagéré de femmes employées dans les librairies d'Amérique écarte aussi, paraît-il, « les plombiers, étameurs, charpentiers, et autres hommes qui voudraient poser des questions sur des métiers dont les femmes n'ont en général aucune idée ».

On peut attendre tout de la librairie incorporée à l'enseignement. Il faut que l'on apprenne à se servir des livres, à aller les trouver où ils sont : bibliothèques ou librairies. Leur non-usage au point de vue commercial ou industriel vient surtout de l'ignorance du public.

Si les classes bourgeoises ont pour ces raisons-là – et bien d'autres dont l'empâtement qui vient de la bonne chère n'est pas la moindre – profité médiocrement des livres d'instruction là où il y en a, les ouvriers en ont, eux, profité intensément partout où ils ont pu. Et de ce fait l'intérêt économique des librairies publiques est de la plus grande importance pour l'État.

Les ouvriers et l'égalité croissante et la conquête du loisir

Nous nous étonnons encore en France de voir recommander aux classes riches l'instruction du peuple, il semble que du jour où un ouvrier sait lire et une fille jouer du piano, ils sont devenus incapables de tout travail. Cette vanité de l'instruction n'a plus aucune valeur. Le jour où tous pourront accéder à la même instruction, on comprendra qu'il n'y a aucune déchéance à aucun métier nécessaire, et cet orgueil de transition disparaîtra. On n'instruit pas les forgerons pour qu'ils cessent de forger mais qu'ils forgent mieux.

En Allemagne où l'instruction populaire est répandue depuis plus longtemps, on a passé l'étape de cette aristocratie du primaire, et le Dr C. Norrenberg, qui a écrit un article intitulé : *Pourquoi Carnegie entretient des bibliothèques ?* dit qu'en général la bourgeoisie est intéressée à une excellente instruction populaire, car elle multiplie les forces de travail intelligent, et plus un certain degré de culture cesse d'être le monopole d'une classe et plus nombreuse est la masse des gens instruits, plus les forces de travail intelligent sont à bas prix.

Ainsi les fabricants travaillent pour eux-mêmes en entretenant des librairies pour leurs ouvriers, qui, si le travail subit une morte saison, si la journée de travail se fait plus brève, sont mieux devant un livre dans une salle confortable, qu'à s'exciter entre eux, au café ou ailleurs. Greve divise le chapitre qu'il consacre au but des librairies publiques (j'entends le but de propagande de ceux qui les fondent) en propagandes antisocialiste, religieuse, pratique, éthique et morale, nationaliste, politique, économique, concurrence internationale, guerre de classes. Certes la fondation de librairies publiques aura une influence considérable sur toutes ces tendances, mais on n'est point assuré que cette influence sera celle qu'on escompta. Ce qu'on peut attendre de la librairie publique, c'est de relever le niveau du combat. Elle met à la portée de tous des moyens de contrôle, rend un certain degré de menterie impossible. Elle met journaux et livres en concurrence, et place sur le même plan vis-à-vis du public le feuillet d'un sou et le beau livre soigné. Elle détruit en partie la force qui vient aux idées non de leur vérité, ou de leur beauté, mais du bon marché auquel les éditeurs sont arrivés à les lancer. Et n'est-ce pas déjà beaucoup ?

Un mot de Schmoller est souvent cité en Allemagne : le danger social vient moins du contraste des fortunes que du contraste des cultures. Oui, mais la fortune peut acheter de la culture. La République, en multipliant les bourses d'études, appelant ainsi à la culture quelques intelligences choisies, a fait du classement systématique, car le choix, pas toujours excellent, de ces jeunes élus, indiquait aux autres le

mépris où leur métier doit être tenu, puisqu'ils ne sont pas dignes de conserver parmi eux les meilleurs d'entre eux. Cette conception aristocratique doit disparaître. L'on sait trop le sort que fait la République à ces sujets de choix ; instituteurs, postiers et autres fonctionnaires regrettent le bon métier manuel des parents, auquel l'intelligence, l'instruction, la discipline syndicale n'avaient qu'à conquérir la dignité, le repos, le juste salaire.

La librairie publique est un grand agent d'égalité.

Nous allons vers un temps où toutes les professions, les unes après les autres, auront acquis leur droit au juste salaire et au juste repos. Il n'est plus digne d'être comptable et de gratter des livres que d'être paysan et de gratter son champ. Est-ce plus fatigant ?

Les besognes manuelles, plus conformes que toute autre à la nature humaine, si nécessaires que ceux qui en sont privés les doivent remplacer par des sports très coûteux, cessent de plus en plus d'être mal considérées, à mesure que pour vivre d'elles il ne sera plus nécessaire de leur consacrer un nombre d'heures absorbant toute la vie, et que la misère des professions douces, leur encombrement, la disparition des sinécures et des dispenses de service militaire, ôteront tout attrait spécial, toute élégance aux professions à concours, professions assises, professions tout ce que vous voudrez sauf *libérales et distinguées*, épithètes désormais fausses.

Il faut nous habituer à la probabilité de voir près de nous des ouvriers et paysans bien mis, instruits, gagnant largement et disposant d'heures de loisir.

Il faut nous habituer à voir aussi les patrons, chefs d'entreprise, ou chefs quelconques, propriétaires et rentiers, fonctionnaires et intellectuels ne plus se distinguer autant, ni par le costume, ni par le langage, ni par la façon de vivre, des gens à profession manuelle. C'est un mouvement que je n'ai pas à apprécier ici, et que l'on regrettera ou non au point de vue religieux, moral, politique, national, aristocratique, ou pittoresque. Il semble peu niable. Le conducteur d'automobiles remplace le cocher, la pêche en haute mer la petite pêche côtière, etc. Les élèves des écoles d'agriculture, après avoir tous voulu être professeurs, recommencent à cultiver eux-mêmes. Nous ne nions pas le nombre des brutes dans chaque classe de la société. Il ne s'agit pas de constater que parmi tant d'ouvriers il y a une majorité effrayante qui ne se soucie pas de lire, et fera un usage déplorable de sa liberté... Si quelque homme instruit en doute, il n'a qu'à considérer sa propre classe bourgeoise, à voir ce qu'elle fait, elle, de ses loisirs, de sa liberté et de son argent. Il n'y a pas lieu d'espérer mieux, en général, de ceux qui s'embourgeoieront à leur tour. S'il en est qui s'imaginent réaliser d'un coup des révolutions morales, ou espèrent seulement voir le résultat de leurs efforts, qu'ils renoncent de suite, ils seront moins dangereux que ne le sera très tôt leur enthousiasme désabusé. Mais les découragés d'avance, les sceptiques qui « connaissent l'humanité », et ne pouvant faire tout disent qu'on ne fera rien, sont de simples niais, aveugles devant les faits. On peut, on peut beaucoup. Le problème est posé d'une classe nombreuse, la plus nombreuse, appelée chaque jour à plus de bien-être, plus d'instruction, plus de loisir.

Cette instruction, va-t-on la laisser sans suite ?

Alors à quoi bon ! Pourquoi savoir lire, sinon pour lire ? Et s'il n'y a qu'un pour cent, s'il n'y a qu'un pour mille qui profite vraiment de l'effort fait pour donner des livres utiles aux ouvriers, commerçants, industriels, s'il n'y a qu'un sur mille ou moins encore qui soit à même de perfectionner son métier, qu'importe, les milliers d'autres profitent de celui-là, et l'effort n'est pas vain !

La seule institution totale, libre, qui réponde à la fois à ces deux buts : loisirs, perfectionnement du travail, qui puisse mettre d'accord les partis politiques, et ne doive être accaparée par aucun d'eux, nous semble être la librairie publique¹².

NOTES

1. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 29.
2. Maurice Pellisson, *Les Bibliothèques populaires en France et à l'étranger*, 1906.
3. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 2-3.
4. *Enseignement et laïcité. L'enseignement post-scolaire. La bibliothèque moderne*, Paris, Office de documentation de l'information sociale, 1924.
5. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 191-192.
6. *Ibid.*, p. 226-227.
7. Eugène Morel, *Bibliothèques*, op. cit., I, p. 7.
8. Texte publié par Henri Lemaître, dans la *Revue des bibliothèques*, vol. 32, 1925.
9. Eugène Morel, « La librairie publique en Angleterre et aux États-Unis », *Bibliothèques, livres et librairies*, Conférences, 2^e série, p. 214.
10. *Ibid.*, 1^{re} série, p. 219.
11. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 42-43.
12. *Ibid.*, p. 205-209.

Troisième partie. Programmation des bibliothèques publiques. Conditions de leurs succès

Implantation, construction et équipements

- 1 École libre du savoir, offerte à tous, la bibliothèque doit être bien située, visible, d'une belle architecture et « ouverte » :

Avant tout, c'est un monument. Ce monument est *beau*. Il doit être le plus beau de la ville. Avec la mairie, l'église, la pharmacie et l'école, il constitue la Cité. Il est toujours ouvert, sauf aux heures où l'on dort. Il est ouvert comme les parcs, comme les cafés, du matin jusque vers dix ou onze heures du soir, et il n'y a pas d'interruption¹.

- 2 Par ailleurs, les conditions requises pour l'emplacement, la construction, l'aménagement intérieur et la distribution de la bibliothèque sont précisées de la sorte :

Nous avons déjà exprimé sur le choix d'un emplacement une opinion absolue. La première qualité à rechercher, la première de toutes – et les autres, on y peut remédier par des palliatifs –, c'est l'accès facile.

Ceux qui veulent construire une « bibliothèque » rechercheront un quartier tranquille, le silence, la lumière, un parc si possible, de grands espaces pour pouvoir s'étendre sans difficulté, ils construiront un monument imposant, avec de grands escaliers et des corridors longs à parcourir, le monument sera isolé pour qu'on craigne moins l'incendie... Toutes ces conditions sont énumérées dans les traités d'architecture.

Ceux qui ont à choisir l'emplacement d'une librairie publique doivent certes tenir compte des mêmes *desiderata*, mais les subordonner à une condition absolue : c'est que la librairie soit centrale, visible, accessible sans effort. Il faut qu'elle soit là où l'on passe le plus.

Le plus important de la librairie est la consultation d'un instant, faite par un homme qui ne fera qu'entrer et sortir, le temps de se procurer un chiffre, une heure, un prix, un mot. Et cette nécessité première n'est pas aisément compatible avec les perfections qu'on peut attendre d'une bibliothèque. L'architecture d'une gare ne peut être celle d'un tombeau²...

On recommande des fenêtres basses « parce que le public du dehors voit ce qui se passe à l'intérieur de la librairie, qui perd ainsi son air de mystère et invite à entrer ».

Ce n'est pas le recueillement qu'on cherche dans les librairies publiques. Si l'on voit partout écrit *silence*, c'est qu'il est besoin de le rappeler. Bostwick convient qu'il y a du bruit, surtout dans les librairies d'enfant, mais que c'est un *library-noise*.

Le principe de distribution des salles consiste à rapprocher le plus possible du public, c'est-à-dire de la rue, les services les plus fréquentés et les plus urgents, quitte à éloigner ceux qui ne génèrent que les aises des fonctionnaires et la partie la moins pressée du public³...

Une librairie demande une construction toute spéciale. La propreté et le silence qu'on espère interdisent l'emploi de beaucoup de matériaux. On a usé de divers moyens pour rendre les planchers facilement lavables, chauds et peu sonores. Beaucoup de linoléums et autres amalgames sont malheureusement trop inflammables, et il faut expérimenter sérieusement les soi-disant ignifuges. On fabrique des tapis de liège aggloméré très recommandables.

On fait les murs intérieurs doubles et séparés par une matière siliceuse, ainsi que ceux qui séparent d'une construction voisine ou d'une rue bruyante. On arrondit les angles pour faciliter le nettoyage, mais en évitant de produire des échos⁴...

L'ameublement a bien entendu été des plus variés. Le dernier cri semble être en Amérique de n'avoir aucun ameublement spécial. Particulièrement la royauté tyrannique de la femme a obtenu dans ses salles réservées un confort et un luxe qui nous déconcertent : les *ladies rooms* sont des salons, avec canapés, fauteuils épars, paravents et fleurs dans des vases. Admettons qu'une librairie n'est pas une classe, que les tables ne sont pas nécessairement en ligne, que le bibliothécaire n'a pas besoin d'une chaire pour prêcher, et que la surveillance s'exerce d'en bas comme d'en haut, en se mêlant au public. Si les tables sont fixes, les chaises n'ont pas besoin de l'être ; qu'on laisse donc la liberté de les placer où l'on veut, près du feu ou près de la fenêtre⁵.

- 3 Morel aborde aussi, de façon très précise, beaucoup d'autres aspects de la construction et de l'équipement de la bibliothèque publique, par exemple de l'éclairage, des matériaux, des casiers à livres, de la sécurité, etc. Il n'est ni architecte ni ingénieur et son imagination lui joue des tours, lorsqu'il aborde des points où elle est en butte aux exigences des techniques. D'autre part, les changements intervenus dans ces domaines depuis son temps sont si considérables que les pages qu'il a écrites à leur propos sont de nos jours dépourvus d'intérêt pratique. Cependant, leur lecture rappelle un point fondamental : le fait qu'une bibliothèque n'est pas un monument comme un autre et que ceux qui ont la responsabilité de la programmer et de la construire doivent avoir toujours présentes à l'esprit les exigences de sa finalité :

Il y a un ennemi des bibliothèques, le plus dangereux après l'archiviste : c'est l'architecte. Nous avons de grands artistes. Ils bâtissent pour l'éternité. Mais une bibliothèque n'est pas une œuvre d'art, c'est un outil... Une bibliothèque n'est pas un palais, c'est une machine⁶.

- 4 Cela semble aller de soi, et pourtant, n'arrive-t-il pas encore que l'on propose des plans de construction dans lesquels le souci des formes l'emporte sur celui de l'utilité ? La responsabilité des bibliothécaires est dans l'espèce gravement engagée.
- 5 Le préalable à tout programme d'une construction consiste à exposer ce que l'on veut y faire. Morel aborde en maints endroits ce point fondamental, mais sa tournure d'esprit et la façon qu'il a d'exprimer ses idées sans pouvoir maîtriser l'écueil des digressions et des répétitions oblige à citer plusieurs textes, faute d'en trouver un qui soit à lui seul tout à fait clair.

- 6 Au commencement du texte de *La Librairie publique*, Morel énumère les trois « rôles » essentiels de la bibliothèque publique ; globalement considérée par lui comme « une nécessité de la vie ordinaire » :

1. *Renseigner*. Fournir vite, à toute heure, suivant les besoins de l'instant, les renseignements, la documentation de la vie, des sciences, des métiers. C'est un bureau public de renseignements généraux.

2. *Enseigner*. Le dépôt public de livres est objet et moyen d'enseignement, je dirais : d'auto-enseignement (*self-instruction*). Cela a commencé par être l'annexe de l'école. Cela devient aussi important que l'école même. Ne comptez plus bourrer les cervelles d'élèves de ce fatras que la mémoire vomira sitôt l'examen passé, apprenez-leur à se servir des livres, à chercher par eux-mêmes, à recourir aux livres dès qu'ils ignorent. C'est la méthode de recherche personnelle substituée au manuel, au recueil de morceaux choisis, à tout ce qui s'apprend par cœur.

3. *Distraire*. Les religieux appelleront cela élever, purifier l'âme. Ce n'est point œuvre vaine ni peu urgente. La réduction progressive des heures de travail fait du bon et sain usage des livres une actualité brûlante. Écartons toute controverse morale ou confessionnelle. Ceci intéresse tous, religieux, déistes, athées, et n'attaque d'autre foi que celle des cabaretiers.

Ces trois rôles ne se séparent guère. Il n'est pas aisé de distinguer le rôle moral et instructif des bons livres, et la simple distraction des lecteurs de romans, ni de juger les effets de la poésie, du théâtre, de la musique, et l'histoire. Le journal, si important dans les établissements que nous allons décrire, est à la fois de la documentation, de l'enseignement de doctrine et une distraction. Pour l'instant, contentons-nous de souligner les traits les plus originaux, l'activité moderne de ce qui a succédé aux anciennes bibliothèques⁷.

- 7 Parce que, dit-il, il se méfie « de ces pièges, les définitions », Morel revient un peu plus loin sur celle qui précède, en insistant sur l'idée d'une mise en commun qui fait de la bibliothèque une sorte de « service général » dont, à vrai dire, les contours semblent un peu flous et ne seraient guère de nature, tels qu'ils sont exposés, à faciliter la tâche des architectes :

Une librairie publique est la mise en commun dans une région de tous les services concernant la lecture.

Mise en commun. – Le donateur qu'on trouve parfois à l'origine ne joue que le rôle d'initiateur. Il y a effort de tous. Le mode le plus commun d'effort est l'impôt consenti. C'est un tant pour cent additionnel s'ajoutant aux contributions directes (Angleterre), voire un impôt spécial (par exemple sur les chiens dans telle ville d'Amérique). Et tous les degrés existent : 1° *subscription library* ; ceux-là seuls profitent qui consentent à payer ; 2° tous profitent, et l'impôt est obligatoire pour tous après referendum, vote de la majorité ; 3° les villes d'un certain chiffre de population (40 000 en Angleterre) sont obligées de voter cet impôt.

Pourquoi mettre en commun ?

Pour bénéficier d'un service général, plus commode. Une librairie organisée a des catalogues et vous trouve de suite non seulement le livre que le marchand mettra du temps à vous fournir, celui que vous ne pouvez pas acheter, celui que faute de place vous ne pouvez conserver, celui enfin que vous avez chez vous, mais que vous avez rangé trop bien pour vous souvenir de l'endroit où il est.

Avantages d'heures. Une librairie publique est toujours ouverte. Économie de temps, d'argent... Pour bénéficier de ces commodités, qu'elles ne peuvent avoir isolément, les sociétés savantes, commerciales, les syndicats, les patronages, les écoles surtout mettent leurs livres à la Librairie publique, toujours ouverte, placée au centre de la ville, pourvue de succursales dans les quartiers, et d'un service de transport à ces succursales. Les livres sont confiés sous certaines réserves, salles spéciales par exemple, ou droit exclusif au prêt à domicile. Il y a échange de services.

Tous les services concernant la lecture. – Tous. Il y en a donc d'autres que celui de fournir des livres ?

Tout d'abord, il n'y a pas seulement ce que vous appelez des livres. Il y a, principalement, des journaux, des revues, périodiques de toutes sortes : annuaires, catalogues, tarifs, indicateurs du commerce, des transports, chemins de fer et navigation, des cartes, des guides. La librairie publique est là pour tous les renseignements, et elle est pourvue de « bibliothécaires » qui renseignent. Ils ne se contentent pas de renseigner, ils provoquent les demandes. Sur les questions du moment ils publient des listes de livres à lire. Les catalogues ne sont pas seulement au courant des livres reçus : ils sont au courant des affaires publiques de l'heure présente, et se hâtent d'offrir tout ce qui peut les éclairer.

On a joint aux librairies publiques les choses les plus diverses, salons, salles de conférences, de concert, de spectacle, musées, billards, et jusqu'à des bains. Il ne faut point en rire. L'Antiquité avait ses *thermes*, vrais musées d'œuvres d'art, pourvus de bibliothèques, et ses gymnases qui n'étaient point hantés par des sots. Nous nous bornerons à la stricte lecture, au service de renseignements et aux expositions temporaires, seul moyen de faire jouir le public des gravures et des beaux livres.

Enfin, de plus en plus, la librairie publique resserre ses liens avec l'enseignement, et devient *le lieu de travail des élèves*⁸.

- 8 Dans son premier ouvrage, déjà, Morel avait émis cette idée novatrice, maintes fois reprise après lui et exploitée avec succès, que la bibliothèque publique peut comporter aussi des espaces autres que ceux consacrés à la lecture, qui lui apportent une « animation » et une valeur culturelle complémentaires :

Avant tout donc la bibliothèque se compose d'une salle de lecture des journaux du jour, des renseignements locaux, commerciaux, agricoles ; on peut y ajouter une salle pour les enfants, le prêt des livres et la bibliothèque comme nous l'entendons : histoire, sciences, romans, etc., mais on y voit aussi parfois une salle de bains, piscine, gymnase, un salon, un musée, un auditorium, ou salle de conférences et projections lumineuses, un préau et jardin avec bancs pour s'asseoir et lire, tout ce qui peut donner une direction instructive, utile, saine, aux heures où l'homme n'est pas pris par son métier strict⁹.

- 9 En 1908 aussi, Morel avait avancé une ébauche de programme de réforme du système des bibliothèques, en France, qui prenait en compte de façon très schématique à la fois les objectifs et les constructions. Je le cite en fin de ce chapitre, parce qu'il constitue une bonne introduction avec celui qui suit, qui aborde la composition des fonds de bibliothèques, notamment de celles dites « publiques » et le catalogage. Morel envisage trois objectifs nécessaires :

A. – *Réhabilitation de périodiques.* Créer partout en France des salles où lire journaux et revues *qui viennent de paraître*.

Des salles claires, au rez-de-chaussée, libres d'accès, gratuites et ouvertes 14 heures par jour.

Œuvre immense qui appellera tout un peuple à la lecture, rompra le charme où le tiennent les journaux fanatiques, la sottise où le maintiennent des journaux vénaux.

B. – *Création de bibliothèques spéciales.*

Que ce soient les bibliothèques d'écoles transformées, largement ouvertes au public, et non pas seulement à de considérables privilégiés – qui parfois sont des voleurs – ou des bibliothèques générales divisées, spécialisées, qui soient de grands centres d'études, de renseignements techniques, de haute culture.

... Mais que la science française ait les livres qu'il lui faut ! Elle ne les a pas.

C. – *Création de bibliothèques libres publiques.*

Orner nos villes et villages de Maisons de lecture. Il y a l'école, l'église, les bains, le musée. Il doit y avoir la bibliothèque, la bibliothèque libre, publique, vivante. Ouverte le jour, ouverte le soir, claire et placée en vue dans une rue où l'on passe. Il ne faut pas que la France tarde à avoir cet organe capital de la cité moderne¹⁰.

- 10 Après quoi, Morel énumère six autres chapitres de son programme qui, selon lui, devraient faire l'objet d'une « législation nouvelle », et qui vont se trouver examinés dans les pages suivantes.

La pose, l'air sérieux, le désir de paraître érudit, manie d'appeler étude, recherches, ce à quoi on s'amuse, gave nos bibliothèques – trop pauvres pour avoir même nos propres poètes – de cette lavasse qui va de la simple niaiserie mondaine aux majestueuses frivolités de la critique.

La librairie publique, c'est la coopérative où les esprits libres trouvent des produits naturels et se passent d'intermédiaires. C'est, contre les enseignements qui exigent des *disciples*, et les conférenciers, critiques, mouches bourdonnantes du progrès humain, l'école de *self-instruction*, celle qui enseigne la recherche personnelle, l'initiative.

Que faut-il donc mettre dans les librairies publiques ?

Avant tout, les livres de référence courante. Ce sont là les *bibliothèques de laboratoire* de la vie de tous les jours. Les livres qui donneront à l'esprit la précision qui seule transforme en un progrès pratique ou moral les bavardages.

Les Bottins, annuaires, almanachs, tarifs, cartes, catalogues – non de bibliophiles, mais de commerçants –, indicateurs, statistiques, voilà, avec les derniers dictionnaires encyclopédiques et les journaux, le plus important, ce qui doit être sous la main, sans qu'on le demande, à tout moment.

Une adresse à vérifier, un train à prendre, un envoi à faire, mais aussi une plante à semer, un achat, que ce soit une charrue, un poulet, des souliers, une machine à vapeur, ou des livres, c'est à la librairie qu'on doit aller se renseigner. La plupart des brevets qui encombrant le bureau de Washington n'auraient, dit Carnegie, jamais été pris, si les auteurs avaient connu le dernier état de la science, que peut faire connaître une librairie publique.

Ce n'est pas seulement sur les prisons, comme le disait Lubbock, ni sur l'hygiène, que la librairie publique fait une économie, c'est sur la vie quotidienne, le cours des denrées, les époques de cultures, les procédés de fabrication.

Aux racontars elle oppose des faits exacts, aux projets en l'air elle apporte des raisons sérieuses d'entreprendre ou d'abandonner, elle doit donner au commerce l'état de la concurrence, comme une bibliothèque de laboratoire donne le coefficient de solubilité d'un corps.

Certes, l'esprit de conversation y perdra. C'est loin encore d'être un danger, et les époux continueront, qu'ils se rassurent, à se disputer, même quand la bibliothèque sera là pour prouver que le chemin de Monsieur est plus court que celui de Madame... Des bibliothécaires se plaignent que le public ne vient les déranger que pour lire des romans !

Ont-ils envoyé des circulaires aux marchands de bois du quartier pour leur dire que les derniers tarifs, journaux et annuaires qui les intéressent sont à leur disposition ! Le garde champêtre a-t-il crié dans le village, entre deux beaux roulements de tambour, qu'il y avait à la bibliothèque de fameux almanachs, le cours des grains, l'annonce des foires, et tout ce qu'on peut avoir de renseignements sur le prix et la qualité du bétail ? Ont-ils offert à l'Émancipation sociale, à la Fédération des groupes unifiés, à la Libre-Pensée et aux frères de l'Immaculée-Conception, aux sœurs de l'Enfant Jésus, au Synode et au Consistoire, à la Fanfare, au Club, aux sociétés de tir, au gymnase, aux syndicats rouges, jaunes et patronaux, de leur avoir, plus commodément que chez eux, à toute heure, tous les jours, les livres et journaux qu'ils désirent ? Ont-ils cherché à s'entendre avec n'importe qui, pour acheter à frais communs livres ou journaux – ceux que ni un particulier, ni un groupe, ni une petite bibliothèque ne peuvent se payer ?

Une librairie publique doit fournir dans *les éditions les plus récentes* :

1. Annuaires régionaux. – Adresses, almanachs locaux, régionaux, ceux des grandes villes voisines, Bottin, *Advertiser* et les livres similaires de l'étranger et des colonies. Annuaires spéciaux suivant le commerce local ;
2. Indicateurs des voies et communications. Chemins de fer, bateaux, postes. Tarifs de douanes et d'octroi. Guides et cartes de la région, topographiques ou schématiques, celle de l'État-major comme celles des géologues, des automobilistes, etc. ;
3. Dictionnaires de beaucoup de langues, et dictionnaires technologiques. Un dictionnaire d'orthographe française n'est que pour la distraction, mais il faut plusieurs dictionnaires encyclopédiques ;
4. Particulièrement et selon le pays, les encyclopédies spéciales, manuels de métier, revues techniques, etc. Que le pays soit agricole ou industriel, le bibliothécaire a ici un rôle d'apôtre. Il doit provoquer l'étude, offrir les livres les plus nombreux, avertir des dernières trouvailles, apporter, présenter des catalogues, des prospectus – de graines ou d'engins aratoires à la campagne, de dentelles à Calais, de minerais au Creusot, de produits coloniaux à Bayonne... ;
5. Le matériel *électoral*. On doit y éclairer le lecteur en tant que citoyen, lui mettre en mains le budget, lui montrer les statistiques les plus sûres, le sauver par tous moyens des mensonges des journaux. Les sciences sociales doivent être largement représentées. Ici aussi il n'y a pas à attendre les demandes des lecteurs. Et les livres doivent être là, même non consultés – et moins ils sont demandés, plus ils doivent être offerts ;
6. Les livres *récents*. Un bibliothécaire doit suivre le mouvement. Il doit avoir un reste de crédit pour acheter au plus vite le livre auquel l'actualité prête de l'intérêt. Il devait avoir avant les boutiques des livres sur le Japon quand la guerre vint projeter l'attention sur ce pays. Il doit avoir des livres sur les lois qu'on discute à la Chambre. L'orateur du café d'en face doit être sûr de tomber l'adversaire ignorant, s'il a passé à la librairie avant la discussion.
Il faut aussi des romans, des poètes...
Et beaucoup de livres pour la jeunesse¹¹.

- 11 On voit par là que Morel a du « livre » une conception très nouvelle en son temps, ignorée par beaucoup de bibliothécaires, lorsqu'ils n'y étaient pas opposés. Pour lui, en dehors des volumes à proprement parler, les annuaires, les brochures, les feuilles volantes même, s'ils entrent dans la catégorie des documents de « référence courante » et s'ils apportent une information « actuelle », ont au moins autant, sinon plus, d'importance que les « livres ». Morel innove sans doute encore davantage lorsque, dans la même perspective, il appelle de ses vœux, pour les bibliothèques, le « règne des périodiques » :

Ceci est le plus urgent de tout.

Une réforme... Non. Une création.

Ce chapitre ne veut qu'insister, mais il faut insister. C'est ici que prend la route nouvelle. C'est ici qu'il faut tourner court, changer d'allure, changer d'esprit, changer de pays, voir d'autres figures...

Et toutes les questions d'argent, de catalogue, d'éditions, de rayons, de mécanique, de public que l'on a traitées ici – on peut les résumer d'un mot : *Réhabilitation des périodiques*. Or le périodique, il faut le définir.

Ce n'est pas ce qui paraît au mois, au jour ou à l'année. C'est ce qui paraît ce mois, ce jour, cette année. Qu'on classe comme livres des revues qui ne paraissent plus. Mais on peut hardiment compter comme périodiques des dictionnaires spéciaux, encyclopédies, catalogues, guides manuels, livres classiques qui ne paraissent pas à des dates régulières, mais dont les éditions sont fréquentes, et dont la dernière est la seule utile¹².

- 12 Dans une bibliothèque publique, « le périodique est bien plus que le livre », affirme Morel, qui réclame pour lui des salles spéciales et des catalogues. Et il insiste longuement sur les services que peuvent rendre les deux catégories de périodiques qu'il distingue : les revues et les journaux :

I. – Revues

Insister sur l'utilité des journaux et revues techniques au point de vue industriel et commercial semble ridicule. Et cependant le respect du livre est tel que la plupart des gens, public et bibliothécaires, s'imaginent encore que le progrès scientifique est donné par de gros volumes, et que plus ils sont gros, plus ils sont scientifiques. Un livre sérieux qui ne coûte pas 8 fr., on s'en méfie. Les éditeurs truquent sur le papier pour « faire sérieux ». Écoutons M. Dastre, dans l'enquête de la Revue scientifique de 1905 : « Les livres se font trop lentement pour rester au courant d'une science qui marche très vite. C'est dans les périodiques qu'il faut suivre le mouvement, en lisant à mesure le compte-rendu des travaux en cours. »

M. Dastre dit aussi de la physiologie, qu'il professe : « Il n'y a pas, à la base de cette science, de traité complet faisant autorité. » Eh ! combien de sciences ont ce traité complet ?

M. Tannery, sous-directeur de l'École normale, dit des périodiques : « Ce sont les ouvrages qu'il est le plus intéressant de trouver dans les bibliothèques, puisqu'il est exceptionnel qu'un particulier puisse les avoir chez lui. »

M. Deniker, le savant bibliothécaire du Muséum :

« Il ne faut pas s'exagérer l'importance du livre dans les sciences naturelles : presque tous les travaux originaux paraissent dans les périodiques, et ces publications ont une importance exceptionnelle : on en reçoit environ 800 au Muséum.

... Mais ces périodiques arrivent mal au Muséum... qui ne peut s'abonner comme tout le monde, en payant d'avance. Des intermédiaires font crédit. Les échanges entrent pour la plus grande part de ces 800. Or ces échanges, pour éviter les frais de poste, se font par le ministère, et, de là, des retards invraisemblables. Parfois on n'envoie que tous les deux ou trois ans, on attend une occasion... Et tout le mal de repérer des publications dont le fascicule 4 du tome III de la 3^e série arrive avant le fascicule 6 du tome II de la 1^{re} série, etc., les dates ne servent à rien. On reçoit 1904 après 1906, etc. Quant aux bibliographies, on les trouve à Londres. »

Ce n'est donc pas tout de recevoir des périodiques, il faut les communiquer. Et les 5 228 de la Nationale ne servent pas à grand'chose : on ne les donne que reliés !

Mais ce n'est pas tout de les communiquer, il faut encore que le public sache qu'ils existent. Des catalogues par titre, tels que ceux de la Nationale, celui des Sociétés savantes et, tout récemment – oui, après l'enquête même sur les sciences qui avait dit là-dessus, et par les noms les plus autorisés, tout ce qu'il faut dire –, celui de la bibliothèque de l'université sont des dépenses inutiles, un sport de bibliothécaire ! Il conviendrait d'en finir une bonne fois, par une interdiction générale de se livrer aux frais de l'État à ces amusettes coûteuses. Si le lecteur sait ce qu'il veut, ce n'est pas la peine.

D'autres bibliographies se publient ; celle de chez Gauthier-Villars est très scientifique et détaillée... pour la France. Mais pas plus l'internationale que la française ne correspondent à nos classements de bibliothèques, où le principe semble être admis « de ne jamais se servir de ce qui est fait ».

Car tout existe. Ce n'est qu'une concordance à établir.

Je sais aussi bien que quiconque l'énormité d'un tel travail. Mais fût-il mal fait, incomplet, arbitraire, en morceaux... les morceaux en seraient utiles et bons !

Ni le temps, ni l'argent ! Allons donc... Qui parle de faire imprimer ?

Le Kensington Museum, avec deux ou trois demoiselles, s'est fait un répertoire unique au monde sur les Beaux-Arts en dépouillant livres et revues. L'imprimé coûterait un million, cela servirait à quoi ?

Je précise ici le fait d'un catalogue de 2 500 notices imprimées par l'université de Paris sans but, par pure vanité. Ce n'est pas un des plus coûteux ! Mais pour le prix de six feuilles et demie d'impression on pouvait avoir plus de dix mille notices à la machine à écrire, et en utilisant les tables publiées, en comptant tous les soins qu'exige l'impression, accroître encore ce nombre...

Le dépouillement des recueils, revues, voire des articles de journaux, serait fait, en vérité, pour le prix d'un de ces catalogues qui rééditeront leurs frères.

Nous demandons donc : en quoi les ouvrages contenus dans les périodiques sont-ils inférieurs à ceux mis en volume, et méritent-ils moins d'être signalés ?...

Nous avons vu l'opinion des savants pour les livres de science. On peut bien la généraliser : elle est vraie des poèmes et de toute ou presque toute la nouvelle littérature, elle est vraie des romans dont peu sont à acheter qui n'aient paru en revue ou en feuilleton... De quoi n'est-elle pas vraie ?

Le livre, une sélection du périodique... allons donc !

Par qui est-elle faite, cette sélection ?

Mais supposons que les marchands de livres aient toujours choisi les meilleurs, cette sélection, valable pour le particulier, est sans valeur pour une bibliothèque publique. Celle-ci doit tout donner, sous une forme quelconque. On lui demande un texte, et non un livre de poche. Ce qu'on espère surtout, dans une bibliothèque savante, c'est justement le rare, l'inconnu, ce qu'on ne trouve pas ailleurs, et que les éditeurs ont dédaigné !

Pourquoi tant de revues littéraires et autres ? Qu'est-ce qui fait leur succès ? Deux choses : le prix, le choix. Le prix est une raison non moins appréciable pour nos miséreuses bibliothèques que pour le public. Le choix de même. Qu'il s'agisse d'un feuilleton du Petit Journal ou d'un article de L'Anthropologie, la marque est précieuse dans l'encombrement actuel.

Savoir de quel genre de roman et de quel genre d'étude il s'agit ! Un catalogue de romans vous fera venir cent volumes anodins quand vous cherchez des crimes truculents. Un catalogue d'anthropologie vous fera déranger cent brochures de vulgarisation, d'historiettes et autres, quand vous rechercherez un travail de science pure.

Le livre, sélection des périodiques ? – C'est bien plutôt le contraire.

Il y a une exception : les succès qu'on réédite. Les chefs-d'œuvre à bas prix. – Ceux-là, on les achète, on les garde.

Certes, au début des sciences, les savants peuvent consacrer leur vie à édifier en un vaste volume l'ensemble d'une doctrine. L'Origine des espèces vient – depuis un an – de se révéler à la France. Un succès colossal, en 1906, salue cette œuvre de 1859. On l'achète, on la garde, mais qu'est-ce aujourd'hui ? Quelque chose comme une œuvre d'art. Un modèle de méthode, un livre admirable. La zoologie n'a plus rien de nouveau à y prendre. C'est dans un compte-rendu de séance de société que Darwin publia les premières notes de son système, c'est dans des revues spéciales qu'on le continue aujourd'hui. Le Préhistorique de Mortillet, chez nous, systématisait une science balbutiante. Les Matériaux qui l'ont suivi, notant périodiquement les trouvailles, L'Anthropologie ensuite ont plus fait pour la science pure.

C'est par une note, une simple communication, que s'exprime une découverte, qu'une idée neuve appelle la contradiction. C'est bien longtemps après que l'auteur songe à coordonner, à systématiser ses idées. Que de fois il fait là œuvre vaine ! Que de fois il ne reste de lui que les premières notes précises, deux ou trois points de vérité entrevus. Le gros livre où il espère se survivre n'est qu'un tissu d'erreurs que le temps démodera.

Et trop souvent le livre où le savant dit se résumer n'est qu'une spéculation déguisée d'éditeur. Il n'y a pas que les chanteuses et filles en vue à qui on fait signer des livres ! Il y a des membres de l'Institut. Quelques-uns abandonnent aux vulgarisateurs le soin de coordonner leurs idées et découvertes. Le rôle de ces vulgarisateurs est un grand rôle ; le mépris où on les tient est sot et injuste. Il

n'était pas indigne d'un Paul Bert de faire des manuels classiques. Il était indigne de lui d'en signer un peu plus qu'il n'avait vraiment le temps d'en rédiger lui-même. Non, nous ne dédaignons pas les livres généraux, mais eux aussi sont « une spécialité ». On ne se passe pas d'eux. Mais le service d'éclaireurs et celui des subsistances sont distincts. Les livres sont une réserve. Les mouvements en avant s'opèrent par des troupes plus légères.

Sans doute il vient un temps où les meilleurs articles contenus dans les revues sont réunis en volume. C'est vrai et presque certain pour le roman, la poésie. Les revues inconnues où nous dénichions, étant jeunes, les vers que nous aimions ne nous servent plus guère. Des livres ont recueilli presque tout ce qui s'en peut relire.

... Et je le dis sans être bien sûr. Si j'ouvrais quelque vieux tome... J'y trouverais peut-être de belles choses... D'inconnus ? Et aussi de gens célèbres aujourd'hui. De belles choses non rééditées, qui feraient tort à ce qu'ils vendent à présent.

Il sera temps, quand ils seront morts...

Mais pour les sciences, pour le commerce, l'industrie, quand des livres recueilleront ces trésors, il ne sera plus temps.

Depuis longtemps des découvertes nouvelles auront rendu à peu près vaines ces lectures. Vaines... Non pas pour l'esprit. On peut relire Lavoisier. Mais cela ne fait plus beaucoup avancer la chimie.

C'est dans les revues et journaux techniques de l'année – l'année où l'on est, pas celle d'avant – que savants, industriels, ouvriers même trouvent des idées de progrès.

Considérer le volume ou le tirage à part, simple vanité d'auteur, comme une caste supérieure de papier noirci, seule digne d'être classée, conservée, cataloguée à l'auteur et au sujet – est une conception fossile qu'il faut abolir.

La beauté peut rester, mais la vérité passe.

S'il en est ainsi pour la science pure, que dire des sciences appliquées ?

On parle de choix de livres... Le bibliothécaire de l'École des ponts et chaussées écrit :

« Dans la branche spéciale des Ponts et Chaussées, le choix est assez facile. C'est toujours l'ouvrage le dernier venu, appuyé sur les travaux les plus récents, signalant les perfectionnements les plus nouveaux, qu'il importe de posséder, plutôt qu'un ouvrage peut-être encore mieux fait, mais plus ancien, et, par conséquent, en retard. »

Le commerce, l'industrie fréquentent peu les bibliothèques. Lesquelles fréquenteraient-ils ? Lesquelles leur donneraient ce qu'ils réclament : l'actuel ?

II. – Journaux

À propos de la nécessité d'une grande bibliothèque de sciences sociales, j'ai parlé des ouvrages techniques indispensables aux spécialistes en sciences sociales si répandus de nos jours sous le nom d'électeurs. Ces ouvrages techniques sont énormes, mais peu coûteux. Un sou en général. Mais groupons-nous ! et demain, le genre humain pourra lire des aristocrates à trois sous, et des anglais à six, et des revues à vingt.

Il n'y a pas de bons journaux, mais ils se mangent entre eux, un journal est toujours le phagocyte d'un rival. Tous ces poisons s'annihilent les uns les autres ; on ne peut y échapper, mais le mal devient endémique ; il faut s'habituer. Le Temps (ancien) et les Temps nouveaux s'équilibrent ; le rhumatisme préserve de la tuberculose.

J'ai cité l'affaire Dreyfus, le krach des fonds russes, j'aurais pu citer l'alerte du Maroc, ou le Panama et remonter jusqu'aux désastres de 1870. Il n'y a pas d'exemple en France – et c'est le bel honneur de ce pays de blague – qu'un des grands mensonges nationaux n'ait été dénoncé dans un journal ou deux. Même sous l'Empire ! Longtemps avant qu'éclatât la sinistre évidence, elle était connue. Il n'y avait pas ignorance. C'était aveuglement voulu.

Si l'on me donnait à décorer une salle des fêtes pour une mairie avec un sujet allégorique : « la République repousse l'obscurantisme et fait triompher la Vérité », je n'irais pas, malgré l'attrait vif de la chose, sortir une petite femme nue d'un puits

où il y a de l'eau, je peindrais un café où se prend l'apéritif national, et je revêtirais le prêtre de la Vérité d'un tablier blanc, et lui mettant une serviette sous le bras, je lui ferais tendre à quelques gros bourgeois ou quelque maigre sectaire quatre journaux à choisir...

– C'est l'Éclair que je demande !

– Monsieur, il est en mains. Mais en voici quatre autres. Car c'est ainsi que j'ai vu le plus souvent, en France, apparaître la Vérité.

Le prix d'un journal est faible, mais l'ignorance est grande. Elle est ici centuplée par l'habitude.

Or, les journaux font l'opinion. Ils nous gouvernent. Donner au public un plein choix de journaux, rétablir publiquement, par simple exposition, l'égalité entre les diverses feuilles à lire, ce n'est pas, en pays de suffrage universel, œuvre négligeable. C'est entreprendre la lutte contre la plus grande des forces dirigeantes : l'argent qui paye la réclame, l'argent qui fait la vente, l'argent, force des journaux.

J'ai vu des anarchistes ne pas résister à l'appel de la Patrie. Laquelle ? Pas la grande. Celle-là vaut qu'on résiste à son appel. La petite, qui coûte un sou, et que l'on vous crie dans les oreilles à quatre heures, la petite qui débite tant de nouvelles étranges... On n'y résiste pas, et le plus pur donne son sou.

Acheter un journal, c'est favoriser un parti.

Je sais des gens qui n'achètent pas le journal ennemi. Ils rusent pour le lire, car il faut connaître l'adversaire. Mais donner un centime est une lâcheté...

Cependant cet ennemi a peut-être la vérité. Il suffira de le lire une fois pour se convaincre. Tel journal honnête, bien fait, indépendant, ne s'est construit une réputation que pour la vendre, et cette indépendance cessera au succès. Ce sont les plus dangereux, ce sont les vrais traîtres, les « indépendants ».

Paris a pris goût à la bière depuis qu'il peut en boire, la mominette est cependant une passion plus tenace que les opinions politiques. Une baisse de prix, les bars largement ouverts... Il a suffi.

Ainsi quand des bibliothèques aussi ouvertes que des bars offriront à tout venant, de suite, les journaux du jour, une grande lumière luira sur les cervelles françaises ; il sera plus difficile de cacher certains faits en achetant le silence des journaux, et d'honnêtes gens qui, de père en fils, lisent La Croix ou L'Intransigeant ou Le Figaro entreverront le monde sous un jour différent. L'exemple de l'Angleterre nous montre quotidiennement de deux à cinq pour cent des habitants de la ville venant parcourir les journaux aux bibliothèques. Et la vente des journaux ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Mais leur ton est plus grave, leurs renseignements plus sûrs. Il existe entre eux non des concours à compter des grains de mil, des concours de scandales, battage ou de crieurs, mais un autre, général, permanent et public, concours entre tous les journaux du royaume : on peut les lire tous, exposés aux bibliothèques publiques¹³...

En aucun cas, dans une bibliothèque libre, il ne faut éloigner les journaux. Services distincts, salles séparées, mais même maison. C'est le journal qui fait la vie d'une bibliothèque ; c'est lui qui attire les gens, les habitue à venir, et, renouvelé chaque jour, crée ce lien quotidien, cette nécessité de la bibliothèque. Le repas en commun crée la famille.

La salle des journaux est toujours fréquentée. Si les bibliothèques anglaises, américaines ont pris un tel essor, c'est aux journaux qu'elles le doivent.

Je sais combien il est aisé de railler, et je n'ai pu faire comprendre à des gens fort instruits, des apôtres de l'instruction populaire, l'intérêt qu'il y avait à mettre le Petit Journal ou « tel qu'on ne lit que trop » en service public. Il y avait intérêt, cependant, et très grand, à ce qu'ils le connussent eux-mêmes, eux qui ne le lisent jamais, eux qui ignoraient totalement le genre de lecture le plus répandu dans ce pauvre genre humain qu'ils veulent transformer.

Il faut des bibliothèques populaires pour instruire un peu les savants.

La free library est un baromètre de l'état mental d'une nation. Elle est le rappel constant aux réalités. Notre mépris des journaux, des romans, des Bottins, de tout ce qui se lit ou consulte beaucoup, chasse le public de nos bibliothèques, sans autre profit que l'intérêt des fonctionnaires. Vanité ou paresse, intérêt mal compris. L'état de bibliothécaire serait autrement prospère et honoré s'ils quittaient le rôle de gardien de catacombes¹⁴.

- 13 La bibliothèque publique moderne fera aussi appel, pour la constitution de ses collections d'imprimés et d'images, à de nouveaux supports, qui commencent à apparaître et à l'avenir desquels Morel croit fermement. En 1911, il préconise l'usage du « Bibliophote », constitué par deux appareils, offerts par Otlet et Goldsmith à l'Institut national de bibliographie. Le premier permet la microphotographie des documents et le second l'agrandissement des clichés, afin d'en faciliter la lecture :

Une petite boîte peut contenir l'œuvre de Rembrandt. Entendez bien que la vue est plus petite que la plus petite fiche, et que le simple renvoi que vous faites sur fiche à tel passage d'un texte, à telle image d'un livre, tient plus de dix fois la place que tient la microphotographie de ce texte lui-même ou de cette image même. On peut donc espérer une extension toute nouvelle de la documentation et entrevoir dans une certaine mesure la substitution aux indications des iconographies et bibliographies de petites boîtes contenant les images mêmes, contenant les textes eux-mêmes, sur des rouleaux dont chacun tient la valeur d'une centaine de pages. Pour ne prendre que le cas le plus banal de l'histoire locale, une bibliothèque peut réunir tous les documents, textes, extraits, plans et dessins qui intéressent une ville, sans acheter ou déplacer les originaux, sans grands frais de copie et de collection, sans local approprié, sans cartons ni reliures et sans la bibliographie savante qui renvoie à cent textes (si on ne peut aller voir¹⁵ !).

- 14 Ainsi, le système permet à la fois la reproduction de pièces uniques et offre une assurance contre leur disparition, permet de prêter et de copier des textes et des images, sur un autre support, et de constituer des dossiers d'information avec des documents que la bibliothèque ne possède pas elle-même. Morel eut à cœur de constituer et d'éditer lui-même des films documentaires sur l'Égypte, ses monuments et sa civilisation, réalisés à partir de photographies qu'il avait collectées lors d'un voyage. Il se donna une peine infinie à tenter de donner des développements à son entreprise. Il dut y renoncer, car les conditions de la réussite n'étaient pas encore réunies. Mais il y avait là, en germe, l'ébauche de ce que le service iconographique de la Bibliothèque publique d'information (BPI) put réaliser, soixante ans plus tard.

Des catalogues « utiles »

- 15 Le catalogue a été la première tâche à laquelle Morel fut affecté, à son entrée à la Nationale, ce fut ensuite l'un des principaux objets de ses réflexions sur les bibliothèques et l'une des seules occasions qu'il eut d'appliquer concrètement ses idées.
- 16 Il lui apparut, à voir la conception bibliothéconomique du *Catalogue général des livres imprimés* et la grande diversité, pour ne pas dire le « désordre », des méthodes employées pour d'autres catalogues, que les bibliothécaires quoique se servant du même mot l'entendaient différemment et commettaient de funestes confusions. Son premier mérite fut de proposer une définition qui fût simple et claire :

Qu'est-ce qu'un catalogue ? Quand on entre dans une bibliothèque, la première chose qu'on demande, c'est le catalogue.

Un catalogue a trois métiers :

1° Compter ce qu'il y a dans la maison, décrire chaque objet et dire où on l'a mis. Ce que nous appellerons *Inventaire*.

2° Indiquer sur ce qu'on cherche, les ressources de la maison. C'est le *catalogue* vrai, comme le public l'entend.

3° Indiquer ce qu'on cherche, même si ce n'est pas dans la maison. Ce que l'on nomme *bibliographie*.

Même en admettant parfaitement définis ces mots et tout le monde d'accord sur leur sens, il ne faut pas demander à des mots qu'ils se tiennent bien sages à leur place. Dans la pratique, tout s'embrouille.

Trois métiers sont trop pour un homme seul. Cependant nous voyons dans les territoires militaires du Sud-Oranais des officiers qui sont gendarmes, notaires et agents de location. Ils protègent la propriété comme un bon inventaire, ils la transfèrent, la communiquent comme un bon catalogue, ils l'indiquent, ils l'offrent, ils renseignent et renvoient ailleurs, au besoin, comme de bons bibliographes.

Lorsque les livres sont rangés en place méthodique, le simple inventaire en est un catalogue. Et si, comme pour l'histoire de France à la Nationale, il s'agit d'une collection importante et spéciale, il devient presque une bibliographie. Le catalogue des Incunables de France en serait une si tous les Incunables français étaient en France. Et nous n'établirons qu'une distinction entre le catalogue et la bibliographie :

Le *catalogue*, c'est ce qu'il y a dans une maison. La *bibliographie*, c'est ce qu'il y a là et ailleurs¹⁶.

17 Cela étant posé, et puisque

le catalogue est la chose importante, parce que c'est le mot dont le public se sert, et que nous n'avons pas le droit de modifier le sens des mots... Que va-t-on lui donner ? Il faut qu'on lui donne quelque chose¹⁷.

18 En France, dit Morel, ce « quelque chose » ne rend pas de grands services, parce que les bibliothécaires partent de cette idée que le public « sait » ce qu'il veut et que par conséquent « une liste alphabétique exacte des titres ou noms d'auteurs est tout ce que l'on doit demander à un catalogue, le reste étant "personnel, arbitraire, fantaisiste, variable"¹⁸ ». C'est pour cette raison que les bibliothécaires, faisant abstraction du contenu et accordant toute leur attention au contenant, à l'objet-livre, mettent leur point d'honneur à ambitionner de le décrire à la perfection :

Les catalogues que l'on apprend à faire en France attachent toute importance à la copie du titre, aucune à la classification méthodique ; ils ne font presque jamais de dépouillement et quant aux notes critiques, ils se les interdisent et croient les éviter absolument. Reste la question de date que tous s'accordent à mettre sur les fiches, mais qu'on ne prend nullement pour ordre de classement.

Au point de vue du classement qu'on en peut faire, la fiche se distingue du volume en quoi ? Matériellement. Elle est soustraite au format, poids, périodicité, etc. Idéalement : on n'a pas à tenir compte du « format moral », c'est-à-dire du titre mis par l'auteur, de la collection ou revue où l'éditeur rangea l'ouvrage, et l'on en peut conclure qu'à part le cas d'aide-mémoire, c'est-à-dire d'index de titres, et quelques cas spéciaux – la copie du titre ne sert à rien.

Or c'est le plus long. C'est elle qui fait les listes interminables, les cent volumes de catalogue, les recherches impossibles dans tout vaste répertoire. Dans plus de la moitié des notices d'ouvrages la moitié du titre et parfois le *titre entier peuvent être supprimés*. Les publications politiques, administratives, commerciales, les livres classiques, discours, pièces de circonstance, offrent des cas infinis où le titre *perd* l'ouvrage. Et c'est contre cette religion du Titre, de la description exacte, complète, qui ne sert qu'à *perdre* les volumes, c'est contre cette vraie maladie de la bibliographie qu'il faut s'élever de toutes ses forces.

Les catalogues ne seront utiles que le jour où, débarrassés de tout leur appareil de bibliophilie, ils chercheront à nous dire les livres qu'il faut lire, et ce que nous trouverons dedans¹⁹.

- 19 Comment y parviendra-t-on ? Morel consacre dans le second volume de *Bibliothèques* de nombreuses pages à réfléchir à ce problème et à chercher la solution idéale, celle qui permettrait en outre de prendre en compte le dépouillement des périodiques, objectif logique pour un bibliothécaire qui y voit la matière la plus vivante, la plus actuelle et donc la plus utile. Indécis quant au meilleur parti à prendre, Morel, qui, parfois, n'écarte pas les perspectives utopiques, lorsqu'elles favorisent la prospection, estime que, pour l'heure, les bibliothèques, surtout « publiques », ont tout intérêt à prendre en compte un ordre décimal :

Les catalogues ne seront utiles que le jour où, débarrassés de tout leur appareil de bibliophilie [en effet, pour ce qui est de la notice descriptive, Morel estime qu'on doit la faire aussi légère que possible, en la bornant aux éléments indispensables à l'identification], ils chercheront à nous dire les livres qu'il faut lire, et ce que nous trouverons dedans.

À moins d'établir de vraies notices critiques – ce qui est fort légitime et que je conseille vivement à toute bibliothèque d'éducation, là où il s'agit d'attirer les lecteurs et de leur faire lire les catalogues –, quel moyen rapide d'indiquer ce que nous trouvons dans un livre, sinon une bibliographie systématique ? Quel moyen plus bref que celui où les numéros ont un sens ? Et puisque notre numération est décimale, quel autre moyen que la classification décimale ?

On peut la critiquer, la montrer bien imparfaite, embrouillée de cas spéciaux... Mais tant que nous compterons par dix et qu'il faudra mesurer quelque chose, tout système sera d'autant plus commode qu'il se rapprochera plus de l'ordre décimal. L'habitude, certes, abrège. Il est plus commode à Londres de compter en shillings et pence qu'en francs et centimes – cela ne veut pas dire que le système décimal ne vaille pas mieux.

Déjà cependant la décimalité scientifique s'organise largement. On peut par des numéros serrer de près le sens d'une foule d'ouvrages techniques. L'on arrive fort bien à lire ces formules couramment, à deviner au chiffre les sujets d'un volume. Et ce n'est pas plus d'effort que pour lire n'importe quel alphabet étranger. Arrivera-t-on à s'entendre pour constituer une sorte de Code international bibliographique ? Il semble que rien n'est plus aisé, et cependant nous ne le pouvons espérer. Le bon sens n'est pas une force active, au contraire. Il peut éviter une bétise, mais ne peut à lui seul déterminer une entreprise.

Les utilités séculairement démontrées, telles que le système métrique ou l'unité de méridien, n'ont pu triompher partout.

Pour arriver progressivement à une entente de ce genre, on pourrait, dans un congrès des bibliothèques, décider quelques grandes divisions auxquelles les mêmes signes seraient appliqués partout à *partir de telle année*. Il nous faut éviter l'opposition éternelle du passé, et cette idée que, pour tenter un nouveau système, conforme aux sciences modernes, il faut aller remuer la théologie de nos aïeux. Si chaque bibliothèque du monde donnait son système et qu'il faille attendre l'unanimité, on attendrait l'éternité. Mais si l'on se contente d'appliquer partiellement ce qu'il y a de commun dans tous les systèmes, ajournant les points sur lesquels il y a divergence, on serait bien étonné de voir l'immense proportion du semblable. Les systèmes sont comme les livres : plus il y en a, plus ils disent la même chose²⁰.

- 20 Sur ce point aussi, Morel s'inspire du modèle anglais :

Ceci nous dit la commodité de ces catalogues, petits volumes, couverts de toile de couleur, et qui coûtent douze sous ; le catalogue des livres pour la jeunesse coûte deux sous.

Glasgow a résolument adopté la classification décimale. Ce sont à peu près les tables de Dewey qui ont servi à l'établissement des différentes rubriques, et la table méthodique de ces rubriques se trouve en tête. Suit une table des périodiques : 82 quotidiens (3 français, *Matin*, *Journal*, *Écho de Paris*), près de 300 hebdomadaires, 150 mensuels, etc. avec l'indication des districts où ils se trouvent. Quelques pages spéciales : livres pour aveugles, auteurs en langues étrangères, livres à la disposition du public (bibliographies, encyclopédies et dictionnaires, toute une série de manuels de sciences, d'arts utiles, telle que jardinage, automobilisme, cuisine, bâtiments, médecine, atlas, guides de la contrée, etc., en tout quatre cents ouvrages environ, dont quelques-uns en beaucoup de volumes). – Enfin le catalogue proprement dit. Il contient dans une unique série alphabétique les noms d'auteurs, les titres et les rubriques de la classification Dewey avec les ouvrages s'y rapportant. Les titres sont très abrégés. Aux mots *Essais*, *Poésie*, ou *romans*, le simple nom d'auteur comme renvoi.

Je tiens à faire remarquer que les renvois sont faits non seulement aux ouvrages mais aussi à ce qu'ils contiennent. Il ne s'agit pas de *mots typiques* comme dans nos catalogues officiels, où les *bateaux* ne renvoient pas aux *navires*. Le mot déluge renvoie à la *Science and Hebrew Tradition* d'Huxley, le mot esthétique au *Trésor des humbles*, Voltaire aux *Horae Sabbatioe* de Stephen, vol. 2, et aux *Essays* de Carlyle. Aucune mention de format, d'éditeur, d'imprimeur, mais la date, et l'on n'a pas regardé, même quand ce n'est pas dans le titre, à donner une liste de chapitres d'ouvrages tels que les lecteurs populaires de Gall et Hoberton, les *Fragments* de Tyndall, les biographies de savants d'Arago, et à renvoyer aux sujets de ces chapitres. Le titre *Fragments* ne vous dit rien, mais la note vous dit qu'il s'agit de la radiation, du Niagara, de la vie de Faraday. Celle d'Arago donne le nom des 9 savants dont il parle. Ceux qui ont perdu beaucoup de temps à lire des notes de catalogue en 10 lignes sans pouvoir deviner le sujet d'un livre sont assez heureux de trouver des rubriques si brèves et si explicites. Sauf les notes explicatives des recueils, elles dépassent rarement une ligne et sont d'un caractère calculé pour ne pas la dépasser (largeur 0,09 m).

Je me suis étendu un peu longuement sur ces petits catalogues. J'écris de Paris, et ils m'ont servi déjà assez souvent comme bon petit guide pour le choix de lectures et comme référence bibliographique, pour que je puisse en faire un éloge fort intéressé. Ils ont confirmé qu'en un millier de pages d'un petit volume commode, bien fait, et refait tous les cinq ans au moins, tiendrait la liste de tout ce qui est bien utile en fait de livres sur n'importe quel sujet, le surplus étant donné non par des livres, mais par des documents authentiques et des périodiques²¹.

- 21 Dès l'année suivante, en 1911, Morel eut l'occasion d'appliquer concrètement ses idées lorsque la ville de Levallois-Perret lui demanda de présider à l'établissement du catalogue de sa bibliothèque. Il exposa dans sa préface la conception de ce catalogue, son utilité et sa portée :

Le présent catalogue est le premier essai en France de catalogue important et systématique appliqué à une bibliothèque municipale de prêt de type populaire. Commencé en avril 1911, très grossi par les achats de 1912-1913, qui l'ont presque doublé, il représente une dépense totale, fiches et impressions, d'environ 5 000 francs pour la municipalité, et plus de deux années de travail assidu pour les bonnes volontés qui ont entrepris de mener au bout ce travail. Il y a une disproportion choquante, dira-t-on, entre l'importance des collections et ce catalogue. Peut-être d'autres efforts auraient été plus profitables ; mais un examen de la situation matérielle nous a convaincus qu'un grand catalogue était le seul luxe actuellement réalisable, et que l'on devait commencer par là : condamnée pour longtemps encore à n'être ouverte que peu d'heures par jour, la bibliothèque de Levallois est lointaine pour beaucoup de lecteurs de la ville, et leur plus grand désir est de pouvoir choisir leurs livres chez eux. Or, ils n'ont pas chez eux les bibliographies, renseignements et conseils qu'on trouve dans les bibliothèques. Une

simple liste de noms d'auteurs ne leur dit absolument rien, et, contrairement aux apparences, c'est pour le lecteur inexpérimenté qu'il faut des catalogues explicites, avec beaucoup de renvois, beaucoup de détails, une indexation et des dépouillements qui sont inutiles à ceux qui sont dans une bibliothèque et savent s'en servir.

Ce catalogue semblait donc justifié par la demande du public. Sans nous dissimuler les graves défauts auxquels nous condamnaient les nécessités, sans même le vouloir présenter en exemple, nous avons voulu qu'il soit rédigé de telle sorte qu'une part du travail, une part de la dépense, n'aient pas à être refaites par toutes les autres bibliothèques françaises – il y en a des milliers – qui possèdent les mêmes livres²²...

... Nous devons regretter que la France, qui la première établit et imposa à la moitié de l'univers le système métrique, ait écarté de ses bibliothèques cette extension naturelle d'un principe universel. L'expérience que nous avons faite à Levallois-Perret avait un caractère nouveau, c'était d'appliquer à une bibliothèque populaire un système que des bibliothèques dites savantes ont rejeté comme trop compliqué. Ceux qui professent de bonne foi cette erreur peuvent venir à Levallois, un soir, juger du résultat. Ils partageront sans doute ma manière de voir : cela est trop compliqué, certes, pour les bibliothécaires, ce ne l'est pas pour le public. Le public le moins instruit s'y retrouve avec aisance, va droit aux livres qu'il désire. Mais ce n'est qu'un déplacement de travail, car une longue besogne a été faite pour lui. Il a fallu des mois et des mois de travail pour répartir en sections hiérarchisées, dépouiller parfois longuement des listes de volumes qu'un composteur mécanique aurait numérotés beaucoup plus vite. Si simplifié que soit le système, il exigera plus d'érudition que la connaissance de l'alphabet²³...

... Les bibliothèques qui voudront utiliser ce catalogue n'ont donc qu'à tenir compte des trois premiers chiffres de chaque côté, et de la lettre qui les suit parfois. Elles ajouteront ensuite, en les séparant par un tiret, comme nous avons fait, au lieu de nos n^{os}, leurs anciens n^{os}, qu'il n'y a pas lieu de modifier. Elles se trouveront ainsi avec leurs livres classés méthodiquement, décimalement²⁴.

- 22 Et Morel précise d'autre part l'idée souvent déjà exprimée par lui qu'il convient de ne pas attacher trop de prix aux notices descriptives :

On ne trouvera pas ici l'application rigoureuse des règles bibliographiques. Les ouvrages des bibliothèques de prêt sont destinés à être remplacés incessamment. Il faut donc que la notice d'un ouvrage puisse servir à un autre exemplaire, et parfois à une édition différente. Cependant nombre d'ouvrages, parmi ceux que prête la bibliothèque de Levallois, seraient difficilement remplacés ou ne mériteraient pas de l'être, et quelques exemplaires ont un intérêt spécial ; nous avons décrit plus soigneusement ces derniers.

Quoique très abrégés, les titres ont été copiés plus exactement qu'on ne le fait dans les catalogues populaires, les abréviations signalées en principe par 3 points, les mentions arbitraires mises entre parenthèses, etc. Mais une révision parfaite à ce point de vue était sinon impossible, du moins très coûteuse, et nous avons préféré acheter de nouveaux volumes avec les ressources qu'aurait absorbées une minutieuse vérification des notices utilisées²⁵.

- 23 Très préoccupé, en matière de catalogage, par le handicap que constituent pour les bibliothécaires les tâches répétitives et par l'immense difficulté qu'il y a à prendre en compte le dépouillement des périodiques, Morel croit que la « machine », qui, dans tous les domaines, fait des progrès extraordinaires, peut aussi venir en aide à la bibliographie. Il écrit à ce propos, un an avant sa mort, un texte qui annonce la « mécanisation » à venir :

Voici plusieurs années que j'ai signalé – administrativement – que les répertoires, catalogues, toute la documentation sur fiches, le travail de centaines de bibliothécaires, et ce qu'on nomme et qui voudrait être la *Bibliographie de la France*, tous ces efforts, parfois vains, toujours insuffisants, vers une Documentation

générale, pouvaient être – je dis bien – *sauvés* par l'emploi de ces mêmes *machines à adresser* qui enrichissent plus de publicitaires que les bandes manuscrites n'ont fait vivre ou tué d'écrivains.

Mais au début, ces machines étaient strictement faites pour adresses commerciales. Nous avons contribué à suggérer la fiche bibliothèque : neuf lignes et format international. Pour la bibliographie commerciale, le tirage est suffisant pour justifier l'impression ; le Journal de la Librairie et les recueils qu'on en tire, quoique tardifs, existent. Mais la documentation, et même la simple bibliographie, pour la science et les tirages à part, végète et ne suit plus la production. Or aujourd'hui, je connais une dizaine d'appareils utilisables. Il y en a d'allemands et d'américains, il y en a de français...

Nous insistons sur ce point : les fiches matrices ne sont pas déclassées. Si vous avez en ordre alphabétique, bien rangées, les 10 000 fiches d'une année de la Bibliographie de la France, vous pouvez imprimer, sur liste ou sur fiches, ou les deux, celles qui concernent le Droit, ou le Théâtre, ou l'Électricité. La machine fera cela en quelques heures, mais vous restituera dans l'ordre alphabétique général toutes les fiches de l'année...

La *sélection* est obtenue par des encoches, des perforations ou des reliefs sur la fiche matrice. Suivant les appareils, et suivant leur prix, on obtient dix, cent divisions, ou l'infini. Ne ferait-on que quelques masses : droit, médecine, biographie... le progrès serait immense et les rédacteurs de fiches pourraient faire eux-mêmes le poinçonnage sélectif.

Il apparaît évident que la classification décimale prouverait ici son efficacité. Mais sa simplicité répugne à beaucoup de professionnels. Or il est possible, comme à Washington, d'indiquer deux indices classificateurs, et même davantage, et d'entrecroiser des classements : tirer les livres *en langue anglaise*, ou seulement les *poésies* anglaises, ou seulement la *poésie en toutes langues*, etc. Possible également que certaines fiches (collaborateurs, mots typiques, etc.) soient imprimées plusieurs fois quand les autres ne le sont qu'une...

Et le dépouillement des *Périodiques* ?

D'ici peu de mois, la loi du dépôt légal que des menées de bibliothécaires avaient retardée pour les périodiques leur sera appliquée. La Bibliothèque nationale sera, au personnel près, à même d'ouvrir la plus vaste salle de périodiques qui soit, et d'en communiquer, à leur apparition, plusieurs milliers.

Sera-t-elle à même d'en dépouiller et classer méthodiquement les articles scientifiques, travail sans lequel cette immense mise à la disposition n'instruira que les renseignés, travail dont l'énormité n'égale que le temps à perdre tant qu'il ne sera pas fait.

Pas d'illusions. Trop d'essais ont été tentés. Ce n'est que partiellement, et sans répudier l'arbitraire, que des réussites peuvent être obtenues. Il y en a...

Or la science ne se fait que par les périodiques. Nulle besogne de bibliothèque n'approche de l'utilité de dépouillements méthodiques...

Des machines simples peuvent aujourd'hui réaliser ce qui s'obtenait hier par de beaux livres coûteux, bien honorables pour leurs auteurs, profitables même au point de vue historique. Et je vois bien tout ce qui s'oppose aux réalisations documentaires²⁶...

Libre accès aux collections

- 24 Bien située, belle et fonctionnelle, pourvue de collections utiles, dotée de catalogues faits pour le public, incitatifs, instructifs et formateurs, la bibliothèque doit, logiquement, permettre aussi à tous l'accès libre à des collections classées elles aussi selon l'ordre décimal. Morel s'étend très souvent et fort longuement sur cette disposition, si commune dans les bibliothèques anglo-saxonnes, mais aussi contraire au

tempérament français. C'est une des idées essentielles et les plus neuves que Morel ait exprimées, et l'une de celles qui n'ont pas encore tout à fait été prises en compte par les bibliothécaires, et c'est pourquoi je citerai abondamment des passages qui s'y rapportent.

- 25 Dans le second tome de *Bibliothèques*, un chapitre porte le titre significatif et provocant de « Du vol et des moyens de l'encourager ». Morel affirme que dans une bibliothèque « libre », le public doit pouvoir manifester des « mœurs socialistes », et un comportement « communiste » à l'égard des livres, biens communs faits pour être « lus, maniés, usés ». Les bibliothécaires n'ont pas à se préoccuper de restaurations de volumes qui en freinent la circulation. Ils n'ont pas davantage à trop craindre les vols, car, après tout, lorsque ceux-ci ne sont pas commis pour de l'argent, ils apportent, selon Morel, la preuve de l'intérêt que suscite la lecture. Plus efficacement que par des sanctions, on limitera l'importance des vols en proposant au public des « nouveautés et non pas des vieilleries », des ouvrages de premier ordre, même s'il faut les payer cher, que l'on « habillera » de reliures agréables à regarder – à moins qu'afin de hâter leur mise à la disposition du public, l'on ne préfère les garder brochés et les remplacer sitôt qu'ils sont défraîchis, façon d'agir qui pourrait se révéler moins onéreuse –, et en organisant un service de prêt commode, « automatique », s'assortissant, si on le peut, de facilités supplémentaires offertes à l'usager, comme celle de pouvoir acheter le livre qui lui a été prêté. En somme, selon Morel, plus l'on se montrera généreux envers le lecteur, et moins celui-ci sera tenté de contrarier le fonctionnement du service :

Il est certainement difficile de ne pas voler, mais c'est une habitude à prendre. Je parle bien entendu de ceux qui aiment les livres, pour qui la possession est un véritable plaisir ; les autres ne sont pas intéressants ! – et malgré ces petits polissons du boulevard dont les vaudevilles espèrent abolir l'instinct de jalousie, je me réjouis d'être venu au monde tandis que les rubans tentent encore les femmes, et tandis que la Beauté – même celle des livres – suscite encore assez d'enthousiasme pour pousser au désir de possession exclusive.

Cependant le respect de la chose commune se prend vite. On peut être jaloux de ses livres qu'on aime, jusqu'à ne pas les prêter, jusqu'à ne pas les montrer, et consulter le Tout-Paris dans un café. Le même homme jaloux chez lui, boulevard Haussmann, est un collectiviste pratiquant rue Marbeuf. Tel autre chasse celle qu'il aime : elle le trompa une fois – et recherche de banales consolations. L'Anglais, qui saccage tout, respecte les parcs de son île. Les musées y sont ouverts plus largement qu'ailleurs, les livres prêtés presque sans références, et, en ce pays de pickpockets, on ne juge pas utile de rien mettre sous clef. En Grèce on vole encore les bornes des chemins. C'est que les chemins sont rares. Quelle opposition rencontra l'établissement de la télégraphie en France ! Allait-on mettre une sentinelle à chaque poteau ? Non ; le paysan escalade honnêtement le mur du château, va loin dans la forêt, la nuit, voler son bois, mais respecte les poteaux plantés le long de la route.

Les notions de droit public et de propriété privée en matière de science et d'art ne sont pas absolument celles du tien et du mien. Il y faut largement admettre le communisme, et de même que nous tiendrions pour un grand criminel celui qui détiendrait seul un remède efficace contre le cancer, on commence à considérer comme un VOLEUR celui qui, par droit d'achat, soustrait au reste de l'humanité tel chef-d'œuvre, tel document unique dont la connaissance peut modifier l'histoire, la science, ou simplement priver les honnêtes gens d'une grande joie : le monsieur qui détient inédite une œuvre de Beethoven par exemple.

La loi sur les monuments historiques empêche bien des destructions, et si elle pouvait empêcher aussi les restaurations, elle ferait bien. La restauration est un vol. Le rêve d'un seul y vole le rêve de tous les autres.

Il faut cependant distinguer l'unique de ce qui ne l'est pas. Car s'il y a des choses susceptibles de propriété commune, il y en a qui ne le sont pas : un bon plat, par exemple. Cette poularde veut être mangée ; elle ne réglera pas un nombre infini d'humains, n'ayant que deux ailes et un seul croupion. Ne la mettez pas au musée du Louvre. Mangez-la, avec vos amis.

Cependant nous voyons tous les jours des propriétaires enragés léguer à des musées de ces choses dont l'usage seul pouvait tirer profit, de ces choses qui ne valaient qu'en étant à quelqu'un : de beaux livres, par exemple.

Ah ! ces reliures sous verre, ces livres à images qu'on ne peut pas feuilleter, ces poètes qu'on ne peut lire, qu'on vous montre à une page qui n'est jamais tournée... Ne voyez-vous pas que les donateurs sont des sortes de voleurs posthumes ? C'est absolument l'opinion de M. Carnegie : ceux qui veulent donner doivent donner de leur vivant.

C'était l'opinion d'Edmond de Goncourt. Il ne voulait pas pour ses œuvres d'art l'œil indifférent du visiteur de musée, mais l'œil avide, anxieux de l'acheteur aux enchères ! Ceux qui, ne pouvant emporter leurs bouquins dans la tombe, les lèguent à des musées tuent ces livres qui devaient vivre : être lus, maniés, usés.

Il est un point cependant où l'objet devient unique ; de tel livre le monde n'a plus que quelques exemplaires... et il n'est pas besoin que ce soient des choses précieuses : le prospectus qu'on jette, le journal qu'on brûle seront rares un jour. Oui, ce journal que tu coupes pour faire une couverture à ce roman jaune que tu ne veux pas salir sera plus précieux un jour que ce roman lui-même.

Ici l'objet ne vaut plus par lui-même, il vaut beaucoup plus que sa rareté. Il vaut par sa fécondité. Ce n'est plus une fleur à voir et à sentir. C'est une graine à semer.

Conserver des témoins du passé et du présent est le rôle des grandes bibliothèques, de la Nationale chez nous, et l'on ne peut leur reprocher certaines difficultés d'approche. Le devoir de conserver y passe parfois avant celui de communiquer.

Le particulier qui vole un livre de ces dépôts publics, celui qui arrache une page, ou simplement le salit, celui qui raye un passage, ou inscrit sa pensée en marge, ce docteur allemand qui fut pincé en 1905 corrigeant dans un livre les fautes de français – du français qu'on enseigne à la K. K. Universität –, le colonel qui croyait indigne de lui de copier un passage de *l'Éclair* au crayon – il est certes plus militaire de le copier au canif – encourrent des châtements terribles dans nos lois. Mais si je voudrais voir ces châtements plus doux, ce n'est point par sympathie pour ces sauvages, c'est simplement parce que des peines plus légères seraient plus agiles et toucheraient mieux. Le petit plomb réussirait mieux que les grosses balles. Ces menaces de châtements épouvantables aboutissent au non-lieu ou à l'acquiescement, parfois même à des transactions. L'Angleterre, où le pickpocket passe pour adroit, protège mieux ces dépôts publics par un simple tarif d'amendes qu'on affiche dans les salles. En outre l'Angleterre a pratiqué très largement la grande assurance contre le vol le plus fréquent, le vol avec espoir de restituer, qui peut être qualifié d'emprunt illégitime.

Ainsi que l'éclairage des rues est la meilleure des patrouilles, le plus vigilant des guets, ainsi que les voleurs honoraires sont les meilleurs des policiers – ainsi que pour abolir le culte des pierres, les prêtres les bénissaient et mettaient des croix dessus, le meilleur remède contre l'emprunt illégitime est le prêt légitime.

Dans nos dépôts publics qui ferment à 4 heures, on ne s'effraye pas trop d'un livre disparu, les livres sont de bons chiens qui connaissent leur logis. Très souvent ils reviennent le lendemain matin.

Un livre n'est pas une somme d'argent qui fond quand on s'en sert, et ne laisse à l'emprunteur illégitime qu'un remords inefficace. Le livre emprunté par mégarde peut être rendu intégralement. Les gens qui aiment les livres au point de les emporter risquant la prison sont en général soigneux. Mais tandis que l'argent mangé laisse les mains vides, le livre demeure, encombre, et ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le rendre. C'est généralement là qu'on pince les voleurs, on les attend

au remords. Il est plus simple et plus moral d'inscrire sur un registre les volumes empruntés.

Il faut en arriver non à considérer, selon l'odieux paradoxe d'un révolutionnaire, la propriété comme un vol, mais le vol comme une propriété embryonnaire, une propriété bâtarde et incomplète, à laquelle il faut donner la régularité qui lui manque. Le fonctionnement du prêt régulier a partout diminué le nombre des voleurs.

Le peuple est entré tout droit dans le communisme des livres ; il respecte même l'ordre et range soigneusement, rue Titon, les volumes qu'on lui permet de prendre lui-même.

Les Libri et, récemment, cet éminent architecte, qui profitait mal des documents artistiques qu'il volait – puisque nous lui devons le Grand Palais des Champs-Élysées –, n'étaient pas le vil public. Ce dernier, que la République avait payé fort cher pour qu'il se bâtisse « son » palais, où il logeait, qu'il avait fait à son goût, son goût à lui, un mauvais goût, trouvait naturel de se meubler aussi aux dépens de l'État. C'était d'ailleurs un homme généreux qui permettait aux arts, aux autos et aux chevaux d'exposer de temps en temps dans ses salons.

L'œuvre d'accoutumer les hautes classes de la société à ces mœurs socialistes est encore à accomplir. Les rapports sont formels, unanimes sur ce point. L'habitude d'avoir les choses à soi se perd difficilement. Les quartiers riches perdent ou chipent les volumes, brisent les dos, arrachent les pages. Les partitions municipales sont bien souvent sans la romance ; l'air des *Bijoux* est trop tentant ; ce n'est pas distingué, la besogne de recopier. L'honnêteté s'arrête là où il y a un piano.

Là même cependant on a trouvé un remède. Les séries musicales commencent à être riches. En plus de *Faust*, elles ont parfois *Mireille*. Alors on respecte *Faust* dans l'espoir de *Mireille*. Il ne tient qu'au Conseil Municipal d'ajouter quelques titres à la liste si courte. Les nouveautés garantissent les vieilleries. Et même les élégants qui sont le plus tentés de garder rapportent, une fois dressés, et ne froissent plus le gibier.

Un livre digne d'être lu est digne d'être acheté, dit Ruskin. Je dirai plus : il est digne d'être volé. Et c'est avec tristesse que je constate l'honnêteté de mes concitoyens...

Je sais bien qu'il en est qui volent pour revendre...

Cela n'est pas de jeu. Ce n'est pas du tout de cela que je parle... Mais parlons de ceux-là tout de suite, pour en finir.

Le vol dans les Bibliothèques, le vol pour revendre, peut être à peu près aboli. Il n'y a qu'à frapper les acheteurs au lieu de frapper les voleurs. Une règle uniforme peut être établie pour tous les livres publics : les marquer aux pages 1, 16, 96 (usage adopté à la Bibliothèque Nationale). On peut demander aux libraires de ne pas l'ignorer. Je ne dis pas de ne pas frapper le voleur aussi, pour la forme, mais celui-ci agit par suggestion, impulsion, passion, occasion, un tas de motifs sur lesquels la crainte du châtement est de moins d'effet. L'honnête commerçant achète avec son bon sens et sans sortir de son caractère ; et s'il achète des livres déchirés aux pages 1, 16, 96, un châtement sera parfaitement compris. Ainsi j'ai vu condamner de pauvres diables sans travail, l'un ayant trois enfants, j'ai vu aussi condamner de mauvais bougres, qui ne volaient des livres que faute de mieux ; mais six mois, six très justes mois de prison ne guérissaient ni la misère de l'un ni les vices des autres. Un simple mois aurait sûrement instruit et guéri tel honnête commerçant qui « ne savait pas », achetant dix francs des livres dépareillés de collections très chères, tous déchirés aux pages 1, 16, 96 et reliés aux armes de France, qui ne savait pas... sinon qu'il les achetait 10 francs et les revendrait cinquante. Voilà vraiment l'homme qui a besoin d'apprendre. Mis hors de cause, il continue le métier d'expert. Au moment où paraît ce livre l'on est encore sous l'impression causée par les vols invraisemblables de cet architecte dont nous venons de parler, qui entraînait comme chez lui dans nos bibliothèques les moins publiques ; une panique s'est emparée des fonctionnaires, on parle d'interdire tout paquet dans les bibliothèques, d'exiger

l'état civil des lecteurs chaque jour... C'est à qui invoquera les précautions les plus absurdes...

On m'assure, écrit M. Henry Maret, que la panique s'est emparée de nos grandes bibliothèques, ce qui est une grave erreur, car ce sont celles où il vient beaucoup de monde qui offrent le moindre danger. Les mauvais coups s'exécutent d'ordinaire dans les endroits isolés.

Ce qu'il y a d'admirable, dans ce coup de l'École, c'est le soin avec lequel on avait enfermé une collection, dite publique, dans un cabinet dont l'entrée était interdite, afin qu'elle fût cachée à tous les yeux, cependant qu'on en confiait la clef au seul voleur, pour qu'il ne fût pas gêné. Le même Henry Maret, qui avait tellement raison ce jour-là, montrait la plus complète ignorance des bibliothèques quelques jours après : « J'estime qu'on agirait très sagement en supprimant les prêts, à n'importe qui, et pour quelque motif que ce soit. Nul ne devrait pouvoir emporter à son domicile un livre ou une estampe. Tout le monde connaît l'anecdote de ce monsieur, qui, faisant admirer sa bibliothèque par un visiteur, refusa de lui prêter un livre.

– Non, dit-il ; car un livre prêté n'est jamais rendu. Ainsi, tous ceux que vous voyez là, ce sont des livres prêtés.

Rien de plus exact. On vous rendra à la rigueur, rarement, mais enfin cela se voit, de l'argent que vous aurez prêté ; on vous rendra une femme, une machine à coudre, un dîner, un parapluie, mais un livre jamais. Je ne connais pas d'exemple qu'un livre ait été rendu...

Il n'y a pas de garanties qui tiennent. Il en est de nos bibliothèques comme de l'île de l'honneur, les livres n'y peuvent plus rentrer, quand ils en sont dehors. »

La Ville de Paris en 1882 constata que sur 363 322 prêts 310 volumes avaient été rendus en mauvais état ou égarés. Cette proportion d'un pour mille est moindre encore aujourd'hui que le public s'est habitué au prêt. On ne perd pas 500 volumes, maintenant qu'on en prête deux millions.

À la Nationale des vols ont pu être commis – mais seulement dans les parties réservées... Il n'y a pas d'exemple, depuis que le prêt de manuscrits fonctionne régulièrement, qu'il y ait eu perte ou dégât. Or on en prête cinq à six cents par an, quelques-uns très précieux, et à l'étranger.

Le public a, comme Cartouche, une grande âme de brigand. C'est défendu, il prend. Vous lui confiez... il rend.

Mais encore faut-il qu'il y ait un service organisé, des registres tenus, c'est-à-dire que le service de prêt soit assez important pour nécessiter une comptabilité.

Un banquier saurait à un centime près l'argent qui existe dans les coffres de la banque, mais l'argent qu'il a dans sa poche, les sous qu'il a pris ce matin en s'en allant... du diable s'il se rappelle...

Il y a donc des systèmes. Ils ne sont pas tous bons.

La Nationale, par exemple, avait inventé contre le public un système de vexations dont la plus grande utilité était d'infliger au public une longue attente, et d'immobiliser deux fonctionnaires et deux gardiens qui, pendant ce temps-là, ne peuvent surveiller personne ! Soit six mille francs au moins par an, de quoi payer une police plus efficace. Ce système vient d'être changé, juin 1908 : l'attente jadis infligée au public n'existe plus. C'est le commencement.

Le mal que font les voleurs n'est guère dans ce qu'ils emportent, c'est dans les paniques qu'ils causent et les précautions coûteuses qu'on prend contre eux.

Deux grandes mesures contre le vol. D'abord, le prêt. Et secondement, avoir des bibliothèques très fréquentées. Puis habituer le public à prendre et rendre les livres, et lui rendre l'honnêteté commode, automatique... Pour tant faire que d'apprendre au peuple à aimer les livres, ce qui est le but, je pense, des populaires municipales, ne pourrait-on lui apprendre à les aimer jolis ?

Jours de mon enfance ! Dégoût du sale Delagrave d'un vilain jaune, d'un jaune de pion et de pensum... Hachette était vert pâle, sur du papier glacé. Nous aimions Hachette...

Je ne demande pas que l'on fasse de jolies reliures. Je demande seulement qu'on n'en fasse pas du tout. Laissez les livres tout nus, et ne les reliez qu'en cas de nécessité. Or la nécessité ne dit pas que le livre broché a mauvaise tenue, et qu'une bibliothèque ne doit garder que des livres convenables.

Laissez les livres se mettre à leur aise chez eux. S'ils vont dans le monde, il sera temps de leur acheter un habit. Mais plutôt que d'habiller des vieux, achetez des neufs. Un neuf coûte deux habits de vieux, souvent moins. Il y a dans les bibliothèques de quartier une bonne moitié de livres, et parmi les meilleurs, qui sont si peu demandés qu'ils pouvaient parfaitement se passer de reliure.

C'est que cette reliure est vraiment une horreur. L'uniforme des collégiens – dont le but doit être de rendre les garçons ridicules aux yeux des filles – part d'une moralité semblable : rendre le potache inviolable et le livre inviolable. Non, cet objet cafard, personne n'en veut chez soi. Vraiment de très pauvres diables en sont dégoûtés. On peut au même prix relier moins laidement. On reconnaîtra tout aussi bien que le livre appartient à la commune si l'uniforme est moins laid. En avant pour un concours de gentille reliure ! – Ceci était écrit lorsqu'on m'a apporté un Lohengrin municipal relié en blanc. Vive la Ville de Paris ! Voilà donc un progrès. C'est simple, propre et gai.

Pas si gai cependant qu'une non-reliure. Cette loi de la reliure, pour éviter le vol d'un volume, vole la moitié des crédits d'achats. Encore une fois, c'est absurde.

La reliure a un autre effet que de conserver, c'est de reconnaître tout de suite que le livre est prêté. Est-il si nécessaire que l'on reconnaisse tout de suite un livre prêté ? Je viens de dire que des marques discrètes, mais précises, et une législation mieux appliquée, peuvent parfaitement suffire à reconnaître un livre volé.

Mais le vol pour garder est-il un grave délit ?...

En principe, oui, évidemment. On vous prête, il faut rendre. Il faut développer l'honnêteté communiste, le respect du bien de tous, habituer les enfants à ne pas dégrader les monuments publics, à ne pas cueillir de fleurs, etc.

Cependant le prêt des livres n'a-t-il pas été inventé spécialement pour développer le goût des livres ? Non pas seulement de la lecture courante, rapide, qui fait de certains cerveaux de femmes une sorte de tuyau où coulent des romans, non pas, surtout, du feuilletage rapide dans les bibliothèques ! – mais le goût du livre qu'on relit, qu'on aime, que l'on garde enfin...

Alors ce petit qui ne rapporte pas après le 2^e rappel le volume emprunté, qui aime mieux garder celui-là que d'en prendre un autre, ne réalise que trop bien le but de l'institution elle-même... N'a-t-il pas droit à de l'estime, à des encouragements ?

Il m'intéresse. Je voudrais qu'il fût encouragé, non tout à fait dans cette voie-là, mais dans celle d'à côté, qui va dans le même sens. Il prend à travers champs. Montrez-lui donc la route, elle fait un petit détour, mais on arrive plus vite. La combinaison est facile, parce que chaque abonné a un compte ; par le seul fait qu'il paye l'abonnement, il est solvable jusqu'à cent francs. Mais le *Times* prête des volumes qui valent 50 francs, et prête 3 vol. à la fois. À Paris pour un volume, un seul, du prix neuf de 2 fr. 10. – on fait une reliure, on prend une assurance-reliure d'un franc ! Les moyens peuvent varier de quartier à quartier ; on peut en imaginer tant qu'on veut : dépôt d'une petite somme, inscription à la Caisse d'épargne, garantie des parents, voire confiance sans garantie jusqu'à telle somme. Mais je veux noter quelques avantages bien réels pour la bibliothèque même : solde des dépôts, pas d'encombrement de vieux livres, renouvellement fréquent. Songez à ceux qui n'osent pas rendre un livre taché ou cassé... Le bibliothécaire, s'il s'en aperçoit, estime le dégât. Croyez-vous que celui qui donne quinze sous pour réparer ne serait pas plus content d'en donner vingt pour garder ? Relisez l'enquête sur la science dans les bibliothèques que fit la *Revue scientifique* en 1905. Admirez ce professeur de physique qui est content quand un élève a cassé un appareil : ça lui a appris quelque chose. Réjouissez-vous, vous, de voir vos livres s'user. Un livre qui s'use rend plus de valeur qu'il n'en perd. La Free Library d'Édimbourg, qui achète 10 000 volumes par an, en détruit couramment 5 000. Allez plus loin : le

bibliothécaire devient un banquier de livres. On sait le succès des ventes à tempérament et des ventes en livraisons. Peut-être sait-on moins comme elles trompent le public, le surfont d'une manière indigne ! Presque tous les ouvrages vendus de la sorte sont de rebut, ou peu après se vendent à des prix dérisoires. Je ne parle pas des grandes souscriptions scientifiques, mais des soldes à grands prix divisés en petits paiements qui écoulent des romans et de vieux dictionnaires avec des armoires et des bouteilles de champagne. Les placiers de ces grands maquillages pénètrent chez des employés, clerks, et autres malheureux qui ont un salaire infime, mais régulier, garanti, saisissable ; ils abusent des goûts studieux et du reste d'amour pour les lettres de ces pauvres types qui, ne sortant que quand les boutiques ferment, ne savent pas le cours du rabais et la valeur des soldes. Et les bibliothèques aussi ferment à cette heure-là ! Ils ne savent pas qu'il y a des livres bon marché, qu'on peut avoir à soi, d'autres qu'on emprunte gratis, et que tout le neuf qu'on leur offre n'est que du démodé dont les quais ne veulent plus. Eh bien ! je crois que le temps est venu de ne plus considérer le livre comme un objet unique, précieux, qui doit servir à tous, se garder indéfiniment, se transmettre aux petits-fils, et ne finir pas moins qu'à la Bibliothèque nationale.

J'en appelle à vous qui avez hérité de la bibliothèque de votre grand-oncle, et cherchez à la vendre. Il est temps de considérer autrement une bibliothèque que comme un dépôt d'antiquités. Elle ne doit pas fournir un savoir éculé. Exigez d'elle ce qu'il y a de plus neuf ; aller lire le passé dans les bibliothèques et garder chez soi le neuf, quel contresens ! J'ai besoin chez moi d'un bon livre que je connais, que j'aime fidèlement. Mais j'ai besoin d'aller savoir ce qui se fait de neuf, de parcourir le nouveau pour choisir ce qui me convient, ce que je pourrai étudier longtemps, à loisir, ce que je laisserai vieillir chez moi – ce que j'achèterai. Eh bien ! cet achat élémentaire de livres, je voudrais qu'il fût facilité, disons mieux : enseigné. Je voudrais que toutes facilités fussent données à l'emprunteur pour *ne pas rendre* les livres qui l'ont intéressé. Je dis que cela ne coûterait pas cher et qu'on peut essayer. Je débute même par une économie : n'affublez pas vos livres de ces reliures ignobles.

De cette manière le livre tentera l'emprunteur. On pourrait autoriser, pour commencer, à garder le livre moyennant son prix d'achat – moindre que celui des boutiques, avec escompte. Laissez crier les éditeurs, ils y auront profit, plus tard, ou feront des livres moins chers. Donc le livre A, qui vaut 2 fr., peut être prêté pour 15 jours moyennant 2 fr. qui seront rendus si on rend le livre, moins le prix de réparation, s'il est abîmé. Mais puisque la non-reliure mettrait quelque argent de plus dans nos bibliothèques, ne pourrait-on faire mieux, autoriser l'emprunteur à payer 0 fr. 50 une quinzaine supplémentaire du volume. Mais ces 0 fr. 50 seraient acquis. Au bout de deux mois le volume serait à lui. Il pourrait le revendre en toute honnêteté²⁷...

- 26 Il y a beaucoup à prendre et à retenir dans ce très long passage dans lequel Morel, comme il le fait si souvent, accumule, de façon parfois discursive, les idées et les images qui alimentent la sorte de fièvre qui s'empare de lui lorsqu'il veut à toute force emporter la conviction.
- 27 La conséquence logique de ce qu'il écrit à propos d'une liberté de prêt allant jusqu'à la justification de certains vols, c'est que le public doit accéder librement aux documents, grâce au système de ce qu'il appelle l'*open-shelf*, par référence à la pratique des Anglo-Saxons. Publié deux ans après le précédent, le texte qui suit reprend des idées qui s'y trouvaient déjà et, étant moins particulièrement axé sur le service du prêt, insiste sur le potentiel d'information en général qu'offre une bibliothèque ouverte en libre accès, pour tous usages. Il ouvre ainsi, sans en avoir pleinement conscience – car il ne pouvait guère y penser, dans l'état où la lecture publique se trouvait en son temps –, des perspectives sur la possibilité que ce libre accès pourrait offrir aussi, plus tard, d'un

travail sur place qui accroîtrait singulièrement la portée du service rendu par une bibliothèque publique :

L'accès libre aux rayons (Open-Shelf)

L'accès libre aux rayons, après quelques essais malheureux il y a quinze ou vingt ans, est aujourd'hui la règle au moins dans les petites et moyennes librairies d'Amérique et les grandes ont des salles spéciales à cet usage, contenant des milliers de volumes.

Il y a eu des insuccès. À Philadelphie notamment, après deux ans, on a dû revenir au vieux système. Nous n'en finirions pas de citer les essais malheureux en France. L'École des hautes études sociales, pour une bibliothèque qui ne vaudrait pas deux mille francs sur les quais, a cru dernièrement devoir dépenser 600 francs de grillage. À Sainte-Geneviève, une grille formidable fait le tour de la salle, maintenant le public à la distance exigée pour les cages d'animaux féroces. Cela n'empêche pas qu'on y vole beaucoup.

Les avantages des rayons libres sont cependant assez sérieux pour qu'on y réfléchisse :

Et tout d'abord, *économie*.

Économie, malgré le vol ?

La présomption de vol est si ancrée chez nous, il semble un tel malheur qu'un livre disparaisse, que l'on ne saurait trop insister sur les résultats de l'*open-shelf*. Voici ceux donnés dans une conférence de Miss Ely Lord, citée par Bostwick : Ville de plus de 300 000 habitants. Pour 10 000 volumes ayant circulé avant l'*open-shelf*, 1 à 9 pertes. Après : 7 à 39.

Villes de 100 000 à 300 000 habitants. Avant : 2 à 53 pertes (53 étant le record du vol avant l'*open-shelf*). Après : 8 à 42 (record du vol avant l'*open-shelf*, détenu par la ville de Denver, et, on le voit, inférieur à celui des librairies closes).

Villes de 25 000 à 100 000 habitants, 5 pertes avant, 6 à 48 après. Dans les villes moindres de 25 000 habitants, les pertes avec l'*open-shelf* ne dépassent pas 9 par 10 000.

On peut donc hardiment, d'après de tels chiffres, se demander si l'on excite plus le vol en se fiant au public pour résister à la tentation, ou en le traitant d'avance comme un voleur.

Il faut considérer les faits. On objectera que ce qui réussit chez les Anglo-Saxons ne réussit pas chez nous. Nous n'avons pas l'habitude de la chose publique, voilà tout.

Je vais chaque jour à la Bibliothèque nationale. Là, on sait que des mesures terribles et coûteuses sont prises pour la conservation des volumes, immobilisant quatre employés et deux surveillants pour 300 lecteurs, indépendamment des services utiles de renseignements, recherche et apport des volumes. Mais pour aller à la Nationale je traverse les Tuileries où de magnifiques tulipes s'offrent, dans la saison, à portée de la main. Personne ne les cueille. Si elles étaient dans un jardin privé, à la campagne, les mêmes honnêtes gens qui passent les cueilleraient de suite...

À la Nationale, 8 000 volumes et 175 périodiques sont à la disposition du public, en accès libre. Peu de librairies américaines offrent une telle collection ! Ce sont des volumes chers en général. Étudions là l'*open-shelf*.

Et tout d'abord si ces volumes n'étaient pas sous la main du public, et qu'il faille les demander par bulletins spéciaux, le service deviendrait à peu près impossible. Hugo faisait l'objet de peut-être 3 pour 100 des demandes soit plusieurs milliers par an, avant d'être en *open-shelf*. Que dire du Larousse !

Les volumes ainsi placés disparaissent-ils ?

Un certain Chassang, petit volume très utile aux Chartistes, aurait disparu jusqu'à 3 fois. Je conclus qu'il ne faut pas mettre dans l'*Open-shelf* les livres...

Une autre fois, des pages du Larousse furent arrachées. Ce méfait est possible avec tous les systèmes de contrôle.

Enfin, une fois, il disparut réellement de beaux volumes in-folio aux armes du roi, qu'un voleur allait revendre chez un libraire, qui d'ailleurs ne fut pas poursuivi.

L'*open-shelf* avait-il facilité son vol ? Ce voleur n'avait pas attendu cette institution pour mériter une précédente condamnation, et s'il n'est pas sûr que l'*open-shelf* enseigné dès l'enfance lui aurait appris le respect du bien public, l'expérience a prouvé que la prison ne fit pas mieux.

Dans une instruction publique qui coûte tant de millions à l'État, dans celle du lycée qui coûte aux familles – et l'État y perd –, mille francs par élève pour l'acquisition de connaissances dont l'utilité n'est pas toujours incontestée, est-ce donc un gaspillage intolérable, que consacrer les quelques francs que peuvent coûter les bouquins perdus à l'acquisition d'une vertu si utile à l'État, si utile à l'individu : le respect de la propriété collective ! Cette éducation se paye, certes. Il n'est pas prouvé que les barrières, grilles, bulletins, surveillance ne coûtent pas plus cher que les livres perdus ; ils coûtent même beaucoup plus cher, mais on croit le contraire parce qu'on compte la durée et non l'usage. Des livres sous clef dans une armoire qu'on n'ouvre pas ont moins de chances de disparaître. Mais si vous comptez juste, c'est-à-dire le nombre de fois que cent livres dans une armoire ont été lus, et le nombre de fois que cent livres sur des rayons libres ont été lus, mettant d'une part le prix du gardiennage, des demandes, des grilles et clefs, de l'autre le prix des livres perdus, la conclusion ne peut faire doute.

L'honnêteté publique est objet d'enseignement. L'habitude la crée. Il y a partout des choses – poteaux et fils de télégraphes, chaises de café, bicyclettes, manteaux et parapluies, fleurs et plantes, pavés, boutons de portes, etc. – plus aisées à voler et revendre que les livres d'une bibliothèque. C'est simple affaire d'habitude. Même c'est parce qu'on classe et protège – voyez les trésors des églises jusque-là respectés – que surgissent des tentations de vol. Appliquer de but en blanc la liberté complète, actuellement, en France, serait absurde, tout disparaîtrait. Mais pourquoi ? Parce qu'on n'est pas habitué à la *Librairie publique*, et que la superstition du livre objet précieux est entretenue par les bibliothécaires eux-mêmes. Mais par degrés, nos bibliothèques s'ouvrent. C'est lent, trop lent, mais le jour n'est déjà plus très loin, où l'*open-shelf* sera un objet d'étude et non plus de risée.

Restrictions et précautions

Nous ne pensons pas que l'*open-shelf* s'applique à tout. Il y a des livres à exclure, ce sont :

1. Les manuels, livres de classe et de préparation aux examens, tous les volumes nécessaires à beaucoup de personnes à la fois (les guides au moment des vacances, les catalogues d'expositions actuelles, etc.), ces livres sont essentiellement de ceux qu'on doit avoir à soi, et ils sont souvent du format des poches.
2. Livres précieux, rares, fragiles, séries dont le classement est difficile, collections, fascicules non reliés, etc. La plupart des ouvrages de cet ordre sont à envoyer aux bibliothèques de réserve, mais la recherche dans les collections de revues où il n'y a pas de tables est une des utilités les plus directes de l'*open-shelf*.

Précautions. – La première à prendre est de ne l'introduire que progressivement et de n'y pas faire rentrer les livres tentants spécifiés ci-dessus. Les autres concernent l'aménagement des locaux et le classement.

Il faut des salles où la surveillance soit facile, et la disposition des tables dans les salles de travail, rayonnant autour du bureau central, d'où on peut tout voir, s'applique aussi aux rayons de l'*open-shelf*. Nous avons dit que les dernières librairies américaines étaient construites en éventail.

Rappelons que des dispositifs spéciaux facilitent surveillance et reclassement. On a des étiquettes de deux couleurs, qui indiquent forcément par la couleur du bas la tranche verticale, par celle du dessus, l'étage du rayon où le livre prend place. Le livre ne peut ainsi se déclasser que d'une largeur de rayon, à peu près 1 mètre, et l'erreur paraît de suite. Ce système est pratiqué à l'excellente petite bibliothèque Forney à Paris, où l'*open-shelf* fonctionne depuis longtemps et avec succès. On y a pris des précautions exceptionnelles : relier en 2 tomes tel livre trop tentant.

On évitera de laisser des brochures trop minces sur les rayons. Le vieux système de relier ensemble des séries de brochures analogues doit être repris. Le British

Museum s'en sert. Économie de reliure et de recherche. En outre, le fait de livrer un lot de documents sur un sujet au lieu d'un seul ouvrage cueilli dans le catalogue est tout à fait dans le sens de l'*open-shelf*. Nous avons développé ailleurs des suggestions beaucoup plus ambitieuses, mais nous nous bornons ici à ce qui existe.

Le succès de l'accès libre aux rayons dépend de trois facteurs, et je ne sais lequel est le plus important :

1. L'honnêteté et le soin, qui sont deux habitudes à prendre et à enseigner au public ;
2. La bonne volonté qui est une habitude à prendre et à enseigner pour les bibliothécaires toujours portés à considérer que les bibliothèques sont à eux seuls ;
3. L'ingéniosité des architectes et des bibliothécaires qui aide puissamment, qui crée même l'honnêteté et le soin, quand ils manquent.

L'apprentissage de la liberté

La possibilité de l'*open-shelf* démontrée, est-il utile d'en montrer les avantages ?

Au point de vue du public ils sont d'une évidence telle qu'il faut avoir la haine invétérée des livres, comme l'ont tant de bibliothécaires et même quelques gens de lettres, pour ne pas préférer la libre recherche en place au choix aveugle du catalogue.

Nulle part il est question de supprimer tout catalogue, et l'accès libre n'est pas obligatoire. Celui qui sait le numéro exact d'un livre peut se le faire apporter.

Mais c'est l'abus même des catalogues qui nous mènera très tôt à la recherche en place par le public lui-même.

Ce que sont en train de devenir les bibliographies et catalogues des grandes bibliothèques, il semble vraiment qu'on n'y songe pas. Cet entassement de titres qui ne disent rien de rien, ces centaines de volumes qu'il faut faire venir un à un, après une demande écrite et une attente énervante, pour n'en retenir qu'un seul, heureux s'il y en a un sur dix digne d'être lu – vraiment ce système est-il un avenir plausible ? Vous apporterait-on dix, vingt volumes à la fois... jusqu'à cinquante par jour –, et c'est là mobiliser pour un seul lecteur plusieurs employés... – la documentation d'un sujet de médiocre étendue, celui dont la bibliographie ne dépasse pas 500 volumes, et ils sont rares aujourd'hui, à 50 par jour, demande dix jours.

Au British, où les communications sont plus rapides, j'estime que l'apport de 500 volumes, même sur un seul sujet, en les demandant par dix, nécessite et coûte une semaine de fonctionnaire, ou équivaut à cela. Je n'ose faire ce calcul pour la Nationale ! Ajoutez un surcroît de frais de catalogue ! Cependant le lecteur obligé d'écrire 500 bulletins grogne. Mené en place, avec les livres devant lui, rangés avec quelque système, il eût trouvé seul en deux ou trois heures – en moins de temps qu'il n'en mit à écrire les bulletins – la douzaine de volumes qui ne répètent pas les autres.

Nul ne songe à établir l'accès libre aux rayons dans les grandes bibliothèques, Nationale et autres. Un lecteur s'y perdrait comme dans les catacombes, à plus forte raison s'y perdraient les volumes. Or pour elles, au contraire des librairies publiques, conserver est le premier des devoirs. Cependant la nécessité est telle que ce sont elles qui les premières en Europe ont établi là 20 000, là 8 000 volumes d'accès libre. L'expérience a toujours été concluante, et partout, Allemagne, France, Angleterre, on n'a cessé d'accroître le lot des livres libres.

Le classement en place prend dans l'accès libre une grande importance. C'est évidemment plus long que l'envoi à la suite pratiqué dans tant de bibliothèques. C'est là une des besognes où le bibliothécaire a à faire montre d'intelligence. Il doit connaître les livres. Cette conception n'est pas en France celle de tout le monde. On peut voir dans cette nécessité un des avantages certains de l'*open-shelf* : le progrès intellectuel des bibliothécaires.

Les catalogues et inventaires restent là pour retrouver les mal classés. On a dit que tel livre qui doit aller à droite irait à gauche selon le caprice de celui qui l'a classé. Et après ? Au pire, qu'arrivera-t-il ? Un livre sur le bridge, classé à tort dans la

théologie, ne sera pas plus difficile à trouver qu'il ne l'est actuellement. Il échappera aux bienfaits de l'*open-shelf*, voilà tout.

L'*open-shelf* a donc une vertu éducative. Nous en avons parlé dans le chapitre sur l'enseignement. Il donne l'habitude de la recherche personnelle, de la décision...

Mais la liberté de choix en place a un avantage plus précieux encore, c'est que le choix est infiniment meilleur. Là-dessus l'expérience ne laisse aucun doute. Partout où l'*open-shelf* a été établi, le niveau des lectures a monté. Non seulement celui qui veut un traité de menuiserie, un livre d'histoire ou de science, un dictionnaire, n'importe quoi, a pris *en place* le meilleur ou un des meilleurs, toujours, tandis que sur catalogue il se contentait du premier venu, mais on a vu des lecteurs, qui, attirés par des titres de romans sur catalogue, les auraient emportés et lus, les rejeter après en avoir vu deux lignes, et surtout on en a vu qui n'osaient demander que de la littérature futile s'apercevoir que les meilleurs auteurs et les livres les plus instructifs sont aussi amusants. Tous les *librarians* citent d'excellents livres qui, avant l'*open-shelf*, n'étaient jamais demandés, et que le public a découverts.

- 28 Nous citerons une ville canadienne, Sarnia (Ontario), où les chiffres de lecture avant et après l'établissement de l'*open-shelf* sont les suivants :

	1900	1903
Romans	17 227	9 737
Romans pour enfants	4 684	2 310
Histoire	791	1 384
Miscellanées	142	795
Littérature	228	1 384
Voyages	560	908
Sciences	676	903
Théologie	611	705
Références	266	409

C'est aussi la possibilité de poursuivre plus à fond une étude. Las de demander les livres énumérés sur un catalogue, et qui se répètent tous, le lecteur renonce et croit avoir tout lu. La recherche sur place lui ôte cette illusion ! il s'aperçoit qu'il a oublié l'ouvrage le meilleur ou le plus complet.

L'organisation de l'accès libre aux rayons est un problème qu'ont à résoudre chaque jour tous les commerçants qui ont un étalage, sans parler des magasins de nouveautés qui ont par l'emploi systématique de la liberté de fouillis centuplé la vente des anciennes merceries. Enfin la plus belle bibliothèque de Paris, celle que M. Remy de Gourmont me reproche à tort d'avoir oubliée dans « Bibliothèques » (elle y est mentionnée avec éloges), a depuis longtemps établi l'accès libre aux rayons, avec classement commode par valeur d'ouvrages, chacun ayant sa boîte de deux sous à vingt sous, sur les quais. Une boîte vitrée contient la réserve.

L'accès libre aux rayons existe et réussit. Ses avantages sont évidents. Il n'y a qu'à savoir l'appliquer.

L'usage libre des livres sur les rayons mêmes des bibliothèques est une chose si utile dans une ville civilisée que le respect de ces livres, et de la place où ils posent, doit être inculqué dès l'enfance.

L'argument du pillage va droit contre son but. C'est justement parce que l'instinct pousse à l'usage personnel qu'il faut enseigner l'usage collectif²⁸.

Prospection du public, où qu'il se trouve

- 29 Implantée au cœur de la ville et richement dotée en collections et en catalogues utiles, la bibliothèque centrale ne suffira pas pour offrir à tous les habitants de la cité et de ses faubourgs le moyen de libre enseignement que l'on attend de la lecture publique. Elle doit être le noyau d'un système comportant, reliés à elle, des relais de divers degrés d'importance qui permettent d'atteindre jusqu'à la périphérie :

Dans une ville, les bureaux de prêt – qui peuvent être de simples dépôts auxiliaires – ne doivent pas être distants de plus d'un kilomètre les uns des autres, et les succursales comportant une salle de lecture de plus de deux. C'est le maximum pour aller à pied, mais les moyens de transport peuvent bouleverser entièrement ces notions. Il faut insister seulement sur la facilité offerte de rapporter les livres empruntés sans plus de peine qu'on n'en trouve actuellement pour mettre une lettre à la poste. L'expérience anglaise dit qu'il y a rarement intérêt à établir une branche complète, à moins de 50 000 francs de revenus. Mais on arrive à établir une gradation qui peut être variée à l'infini :

1. La *branch* ou succursale, monument spécial, desservant un quartier, ayant ses salles de lecture, son fonds de livres spécial, mais relié à la centrale et dépendant de la même administration qui répartit le budget et les livres suivant les commodités générales de la ville, évitant les doubles emplois, et organisant le transport des livres d'une maison à l'autre si besoin est.
2. La *subbranch*, simple salle souvent divisée par des barrières, où on réunit, pour un quartier éloigné, tout ou partie des services de prêts, référence, journaux, enfants.
3. La station, ou dépôt, où l'on peut déposer des demandes, faire venir des livres, et qui est comparable à nos bureaux de poste auxiliaires.
4. La *travelling*, dépôt temporaire chez un particulier d'un lot de livres dont il est responsable. L'établissement de branches, petites librairies complètes, est toujours le but. Ainsi à New York la transformation d'un dépôt en branche a *centuplé* la demande de livres.

La centralisation existe en général pour l'achat de livres et le catalogue, mais le directeur de chaque branche est un conseiller écouté. Il est bon qu'il ait en partie le choix des livres, au moins des livres spéciaux à la branche qu'il dirige, car il est mieux à même que quiconque de savoir les besoins de son quartier.

Chaque branche a le catalogue des livres qui lui manquent et se trouvent ailleurs. À la centrale on a des fiches spéciales, sur lesquelles, outre les mentions ordinaires, sont autant de cases qu'il y a de branches, pour y noter celles où se trouvent des exemplaires. Un employé spécial a la garde de ces cartes et communique avec toutes les branches par téléphone.

La meilleure place des branches n'est pas forcément aux points les plus foulés. À New York la librairie de la 6^e avenue, un des points les plus grouillants du monde, prêtait peu de livres. Transportée dans un quartier dix fois plus paisible, mais plus habité réellement, elle a eu plus de monde. L'on atteint mieux les ouvriers à l'atelier même et les gens d'affaires par des dépôts près de leurs bureaux que par des librairies complètes où ils n'ont pas le temps d'aller²⁹.

- 30 Les citoyens étant de la sorte pourvus, à portée de main, d'un bon service de lecture publique, Morel pense à tous les autres, plus ou moins isolés, qui ont droit eux aussi à l'information et à la distraction. Il faut des bibliothèques « des champs, des marins, des

aveugles ». Morel propose de s'inspirer, en l'espèce, de ce qui se pratique avec succès en Australie et en Amérique :

Bibliothèques circulantes (Travelling Library)

Le principe de la librairie circulante ou roulante est l'envoi, dans les villages ou centres trop petits pour avoir une librairie, de caisses de livres renouvelées de temps en temps.

C'est, quoiqu'on en discute, en Australie que l'on a inventé d'aller chercher ainsi des lecteurs loin des villes. Ce service s'est bien étendu et comprend aujourd'hui l'envoi de livres, objets et gravures pour les cours des écoles de village, pour des expositions, pour des conférences, des fêtes, des réunions de clubs, etc. La librairie circulante – que le clergé tente actuellement d'organiser en France – existe dans une trentaine des États-Unis. Tantôt c'est un service adjoint à la librairie d'État (Virginie), tantôt absolument distinct (Kansas) avec un comité élu spécialement.

Ce système suppose l'engagement de réexpédier les livres soit à la librairie centrale soit à d'autres dépôts de librairie circulante. Il peut être organisé par des cercles locaux qui achètent des livres en commun avec des cercles d'autres villages, les échantent et s'entendent pour les revendre ou garder à tour de rôle. Ou bien il est le développement d'une librairie centrale qui expédie ses doubles à tout contribuable connu, et pour qui l'habitant du département a le même droit que celui de la ville. Il en est ainsi dans l'East Lothian, le cercle d'Offenbach de Hesse, qui reçoit un encouragement de l'État, à Havelte (Drenthe) en Hollande. Le cercle des Dames du duché de Bade expédie depuis longtemps des caisses de 40 à 50 volumes. Depuis 1901 la société d'encouragement à l'instruction du peuple, à Berlin, envoie à des sociétés des écoles, des particuliers même, des caisses d'une cinquantaine de livres, d'une valeur de 75 marks, qui sont prêtées pour 6 à 12 mois et peuvent être conservées définitivement moyennant une annuité. En 1903 il a été envoyé 18 888 volumes en 383 caisses. Nous avons d'ailleurs en France le musée pédagogique, qui fait des efforts dans ce sens. À New York, le système fut établi par Dewey. Les caisses, envoyées pour 6 mois, contiennent, avec un catalogue, une cinquantaine de livres d'économie politique, autant de livres pour la jeunesse, 60 d'agriculture, 20 à 30 de littérature, etc. L'Université de l'État a mis ses nombreux doubles à la disposition des librairies circulantes. L'envoi peut être fait :

1. Aux bibliothèques autonomes contre 25 francs pour frais d'envoi.
2. Aux sociétés ou bibliothèques sur la demande de 25 contribuables.
3. Aux écoles, à la demande de l'instituteur.
4. Sur demande du secrétaire, à des sociétés d'instruction reconnues.
5. Aux autres sociétés contre dépôt de 500 francs.

On peut juger des progrès du système à New York : en 1899-1900, 35 624 volumes furent prêtés : à des écoles (8 631 vol.), à des écoles d'été ou clubs d'études (12 303), sur cotisation (3 597), sur demande de 35 personnes (6 679), etc.

En 1907, c'est un service spécial, un département de la librairie publique : il emploie 17 fonctionnaires, et dispose de 75 000 volumes. Les collections envoyées varient de 10 à 600 volumes, avec un catalogue. Il a été envoyé 779 collections, soit 40 377 volumes, desservant ainsi des écoles privées et publiques éloignées des centres, des phares, des casernes, et notamment les dépôts de pompes à incendie, des écoles du dimanche, des communautés rurales, des campements d'été, des hôpitaux, des colonies de vacances, etc. La majorité (29 895 vol.) était adressée à des groupes et cercles de particuliers, instituteurs, ministre du Culte, fermiers, etc.

Deux systèmes coexistent : séries complètes, spécialement formées pour les travelling, ou séries de livres tirés des dépôts généraux pour leur être temporairement confiés.

La demande se fait en général par nombre : 50 volumes divers, 20 volumes d'agriculture, etc. La nécessité d'utiliser les voitures ou caisses spéciales limite en effet le choix. Les voitures, dont les volets ouverts montrent des rayons pleins de gaies reliures, rappellent assez les roulottes de colporteurs qui vendent de tout dans nos villages.

Une forme très en succès est la Home-library. Un particulier reçoit une caisse d'une vingtaine de livres dont il a la responsabilité, qu'il doit retourner dans 3 ou 6 mois et qu'il distribuera à ses amis. C'est le moyen d'avoir des livres dans les fermes, les mines et usines isolées, ou en vacances. C'est aussi un moyen de faire de la librairie d'école, car celui qui a la responsabilité des volumes est parfois un gamin qui n'est que l'aîné ou le plus sérieux de ses camarades, et à qui le dépôt est confié sous la garantie de ses parents ou professeurs.

L'on est tenté, et on le sera en France, de faire de l'école le dépôt naturel et de l'instituteur le bibliothécaire.

Nos bibliothèques scolaires montrent le résultat piteux de ce système, et je le trouve déconseillé formellement dans le livre de Bostwick, d'abord à cause de la défaveur jetée sur les livres qu'on va prendre à l'école, et surtout parce que c'est en vacances et le soir, juste quand il n'y a personne à l'école, que la librairie est utile.

On a mis souvent à contribution le pasteur, qui s'y est prêté volontiers, mais cela éloigne les juifs et les catholiques. Le mieux, dit Bostwick, est une pharmacie ou une épicerie bien tenue. Ce sont en effet des établissements dont toutes les opinions admettent les services.

Ces travelling sont le meilleur moyen de tâter le terrain et de voir où il est utile d'établir une branche des librairies centrales. Prévoyant l'extension rapide des villes, de grandes librairies n'ont pas hésité à englober dans leur domaine une étendue bien plus grande que celle de la ville actuelle, et à qualifier cité ce qui était encore un désert. Et l'on a vu pousser des quartiers fort peuplés autour de la librairie, qui précédait le public.

La librairie circulante est le fourrier de la vraie librairie publique. Elle mesure l'utilité d'établir celle-ci. Et elle répond à un des arguments qu'on pourrait invoquer contre les bibliothèques urbaines : qu'elles favorisent la désertion des campagnes, sont un attrait de plus à la ville, et, avouons-le, une injustice de plus au profit des citadins...

Les ruraux ont autant, peut-être plus, besoin de livres que ceux de la ville. Ils ont plus de temps pour lire, aux veillées d'hiver, et ont moins d'autres distractions. Surtout ils ont besoin de bons livres techniques et de bons journaux sur les questions agricoles.

Ils ont droit à des librairies.

En Amérique c'est par la campagne que la plupart des librairies ont débuté : la petite association de pionniers pour acheter des livres, la petite bibliothèque commune, établie dans le désert, avant qu'il y ait une ville, dès que les tentes ou baraques faisaient place aux maisons.

Puis cette division de ville et campagne cessera-t-elle un jour ? Les villes se vident aujourd'hui sur les campagnes. Tous ces gens qui se pressent dans les rues de la cité seront, ce soir, des ruraux en leur genre, transportés le plus loin possible par des express... Et la ville sera déserte³⁰...

De nouveaux bibliothécaires

- 31 Des missions nouvelles, des constructions et des techniques différentes et modernes exigent de grands changements dans la formation des personnels et dans leurs comportements. L'École des chartes, l'enseignement que l'on y donne forment, par leur orientation « archéologique », des bibliothécaires « dont le métier est singulièrement ravalé » :

Il faut un personnel neuf.

En dehors de quelques connaissances de bibliophiles, on ne demande pas grand'chose actuellement aux bibliothécaires, et leur métier est singulièrement ravalé. Aucune initiative, aucun droit de choix de livres, aucun devoir de conseil au public. Je sais des exceptions et de nobles efforts, mais la théorie est ouvertement

professée dans de grandes bibliothèques actuelles que le rôle du bibliothécaire est entièrement passif, qu'il se soumet « indifféremment à toutes les disciplines », donne les livres qu'on lui demande, et enfiler les notices de ses catalogues, toutes semblables quelle que soit l'importance de l'œuvre.

L'agent d'une librairie publique a un rôle tout autre, et pour les *librarians* américains, qui ont fait de la *library* une des grandes institutions de l'État, le mot apostolat n'est point exagéré. Il faut exciter sans cesse le public, le fournir de renseignements de toute sorte, chercher pour lui, non dans d'insipides catalogues, mais en place, les volumes ou documents les plus utiles, suivre l'actualité, dresser à chaque moment l'état des ressources de la librairie sur les sujets les plus divers : une guerre, des tarifs douaniers, une loi sociale, une invention nouvelle...

Il faut donc lire les livres ? – Et même les comprendre. Si même un bibliothécaire instruit n'était pas utile à la nation par les ressources qu'il sait mettre aux mains du public je dirai ceci :

Une bibliothèque publique offre à ceux qui y vivent des ressources uniques de travail. Quelle que soient l'obligeance du personnel, la perfection des catalogues, nul ne trouve dans une bibliothèque les commodités qu'y trouve naturellement le personnel qui doit y vivre...

Je dis qu'il est indécent de choisir ce personnel de telle sorte qu'aucun profit ne soit tiré ni pour lui ni pour le public de faveurs si exceptionnelles.

Venir vivre parmi les livres sans en avoir le goût, sans en pouvoir tirer d'autre avantage que le piètre appointement d'un fonctionnaire de second ordre, n'est pas seulement renoncer sottement aux profits plus grands des métiers ordinaires, c'est un gâchis analogue à celui de ces barbares qui, dans la Rome antique, prenaient le marbre des statues pour pierres de bâtiments.

Deux spécialités se sont jusqu'ici presque exclusivement disputé les bibliothèques : la littérature et l'histoire. En ouvrant aux *hommes* – aux autres – des bibliothèques générales, il faudrait surtout chercher à varier un peu les compétences et les influences.

De toutes les professions, celle qui se rapproche le plus de celle de bibliothécaire est évidemment l'enseignement. Les bibliothécaires professionnels devraient chercher à obtenir l'équivalence de leur fonction avec celles des professeurs. Ils sont les coopérateurs de ces derniers, et ont vis-à-vis des instituteurs primaires un rôle de guide et conseil efficace.

Notre conception du « bibliothécaire » est loin de celle d'une retraite pour gens éminents ou non. Nous n'avons d'espoir que dans les jeunes gens. Eux seuls peuvent avoir assez d'énergie pour vivifier nos bibliothèques ou établir des librairies publiques.

Nous les voudrions d'instruction supérieure. On a établi là-dessus des équivalences de diplômes ; on exigerait le doctorat ès lettres ou ès sciences. À cela, un professeur, M. Pellat, répond : « Les jeunes gens qui étudient les sciences ont mieux à faire qu'à devenir bibliothécaires... » Et je crains bien que tant de diplômes ne servent qu'à recruter le rebut des diplômés – diplômés de ce qui ne mène à rien : lettres et histoire. Le jugement « sur travaux personnels », tel qu'on le fait en Allemagne, donnerait-il de meilleurs résultats ? Il peut donner des équivalences sérieuses, faisant entrer en ligne de compte les stages, expériences diverses, et le savoir non diplômable. Mais *qui* choisirait ? La loi doit-elle gêner le libre choix des municipalités ? Toutes les règles, au nom d'une justice illusoire, écartent l'homme capable pour placer le médiocre avec une régularité presque systématique.

Mais un diplôme *non exigé* peut être une recommandation d'autant plus efficace. Il importe qu'il y ait des initiatives sérieuses pour trouver et recommander des hommes capables, et ici, je crois pouvoir entrer dans un tout petit bout de réalisation.

Section de bibliothèques modernes à l'École des hautes études sociales.

Au mois d'avril 1910, quelques personnes projetèrent de fonder une « ligue pour la librairie publique en France », et tâcher de trouver et concentrer les moyens d'établir dans notre pays cet organe nécessaire de la société moderne.

Une ligue de 4 ou 5 « individualités sans mandat », sinon celui qu'elles se donnaient à elles-mêmes, était, pour une si grosse affaire, quelque chose d'assez vague, tant que le premier franc du million nécessaire ne serait pas versé, dans un pays avare, et où on sait encore si peu de quoi il s'agit.

Sans doute des adhésions de gens illustres ou qui tiennent à l'être n'étaient pas malaisées à recruter, mais trop souvent la splendeur des noms fait paraître le vide de ces ligues de gens actifs, mais occupés d'autre chose.

Je fus amené à chercher un moyen, fût-il humble, de faire que cette ligue se mit à la besogne avant de demander des concours.

Il a semblé qu'un premier résultat serait atteint si justement on pouvait agir un peu sur l'enseignement et le recrutement des bibliothécaires actuels. Et déjà nous pouvions nous adresser à l'Association des bibliothécaires français, toute nouvelle, et où se sont groupés les premiers partisans d'une ère nouvelle des bibliothèques. L'École des hautes études sociales nous était généreusement ouverte, et a bien voulu joindre à son *École sociale* une section spéciale de l'outillage intellectuel : les bibliothèques modernes.

Voici le programme provisoire qui a paru en juin 1910, et qui s'inspire de ceux des cours institués par l'association des *Librarians* anglais :

Conférences organisées sous le patronage de l'association des bibliothécaires français

I. – Connaissance du livre

Papiers et encres. – Impression (livres de luxe, grands tirages, reproduction économique). – Reliure – Illustration (artistique, photographique). – Édition (le livre depuis 1750, les grands éditeurs du XIX^e siècle ; production contemporaine, France et étranger ; commerce, vente, bouquinerie, location, etc.). – Dépôt légal et copyright. – Journaux et revues.

II. – Classement et recherches. – Bibliographie

Usage et ressources des bibliothèques. – Répertoires bibliographiques. – Documentation d'un sujet. – Les systèmes bibliographiques. – Bibliographies spéciales : Histoire contemporaine. Sociologie. Sciences. Commerce et industrie (métiers, brevets, patentes, etc.). – Catalogues (formes et usage, exercices pratiques). – Indexation des livres et des périodiques.

III. – Les bibliothèques

A) *Les grandes bibliothèques* : Nationale, British Museum, etc. – Histoire comparée. – Universités françaises et étrangères. – Les budgets. – Situation de la France. – Bibliothèques scientifiques spéciales. – Les journaux.

B) *La librairie publique (free public Library)* en Angleterre, aux États-Unis, en Australie, etc. – L'Act Ewart ; l'impôt spécial. – Fonctionnement : salles de prêt, de référence, de journaux ; les *Bucherhalle* en Allemagne ; les *Populaires* en France. – Les bibliothèques et l'enseignement. – Bibliothèques scolaires et *junvenile-rooms*. – L'œuvre post-scolaire.

C) *Pratique de la profession de bibliothécaire* : Construction et aménagement intérieur des bibliothèques. – Mise en place et conservation des livres et périodiques. – Administration. – Registres courants, rapports et statistiques, publications. – Les examens professionnels. – La carrière. – Rôle social du bibliothécaire.

Que vaut ce programme ? Est-il réalisable ?

Il l'est à peine en plusieurs années de cours réguliers. Tout ce que nous pouvons faire, c'est une série de conférences. Mais les concours ne nous ont pas fait défaut et le programme de 1910-1911 comprend des conférences sur le livre moderne, l'imprimerie, la classification décimale, les catalogues, la Librairie publique à l'étranger, les bibliothèques commerciales, provinciales, le dépôt légal, etc.

Nous ne prétendons pas avec cela former des bibliothécaires, nous ne voyons dans cette première année qu'un essai, et surtout une propagande. Nous croyons

cependant que beaucoup de bibliothécaires auraient intérêt à suivre ces cours, à apprendre le maniement de la classification décimale, qui leur sera expliquée, à acquérir des notions de reproduction et d'imprimerie qui manquent à beaucoup d'entre eux, etc. Les étudiants qui ont des thèses à préparer y puiseront d'utiles notions de bibliographie ; le public enfin, s'il veut bien y venir, y prendra quelques notions du rôle et de l'utilité des bibliothèques.

Si cependant le mouvement qui s'ébauche dans nos bibliothèques s'accroît et si nous trouvons pour ces conférences non seulement un public, mais quelques élèves, il n'y a pas de raison pour ne pas aller plus loin, et sans fonder une *École de bibliothèques*, instituer un cours libre, mais régulier, conférant en 3 ans non pas un brevet, mais le droit au stage.

Examens et brevet

Ce brevet ne peut être en effet mérité que par un stage. Ce n'est que dans la pratique des bibliothèques que l'on peut réellement connaître le métier. Mais il ne s'agit pas de faire uniquement des fiches dans une bibliothèque antique dont l'administration, les achats, le budget, tout en somme vous demeurera caché. Nos étudiants trouveront à l'étranger, qu'ils en soient certains, un excellent accueil. Sous le patronage de l'Association des bibliothécaires on arriverait à placer en France et à l'étranger des stagiaires libres. La besogne ne manque jamais dans les bibliothèques ! Ce mot de stagiaire évoque un souvenir tortionnaire, celui de malheureux engagés sans salaire dans les institutions de l'État, qui restaient là parfois cinq et huit ans à espérer une place qui lorsqu'elle devenait libre était donnée à un autre, ou qu'ils obtenaient à la fin, quand, de ces découragés, on ne pouvait plus espérer aucune initiative. Non, il s'agirait de passages courts, trois mois au plus et variés.

C'est à peu près l'organisation établie par la Librarian Association et dont on trouvera les programmes détaillés dans son *Year-book*.

Il serait demandé donc pour un brevet :

1. Une assiduité plus ou moins grande aux conférences. Elle peut être remplacée, pour ceux qui sont occupés aux heures des conférences ou n'habitent pas la ville, par des travaux par correspondance, pour lesquels il est prêté et envoyé des livres ;
2. Une justification d'au moins six mois de travail dans une ou plusieurs librairies à raison de 5 heures, trois fois par semaine au moins (en Angleterre, 24 heures par semaine durant 3 ans) ;
3. Un mémoire sur un sujet approuvé ;
4. Un examen comportant des questions écrites et des questions orales.

Dans les examens anglais, il est donné plusieurs sujets à choisir. Le candidat n'a à répondre qu'à une question sur quatre. Il doit montrer la variété de ses connaissances. Il trouve par exemple 16 questions, sur lesquels il a à faire 4 réponses.

Les examens se diviseraient ainsi :

1. Question de comptabilité et administration : fonder une bibliothèque de tel prix, tel revenu. Calculer les dimensions des salles nécessaires. Notions de prix des livres, de reliure, etc. Établir un budget dans telles conditions spéciales ;
2. Livres à lire sur un sujet donné : indiquer les bibliographies et recommander quelques ouvrages... ;
3. Catalogue : 1° Établir une classification sur un sujet ; 2 Rédiger les notices d'ouvrages donnés en différentes langues.

Voici les questions demandées à un examen de la *Library Association* :

- A. 1. Indiquer 6 volumes sur l'histoire de la Nouvelle-Zélande ;
2. Que direz-vous à des lecteurs cherchant des informations sur le *Transvaal*, la vie de G.-F. Haendel, les *Préréphaélites* ?
3. Comment traiter des documents parlementaires pour les rendre utilisables par le public ?
- B. Comment aménager un dépôt de 10 pieds de long, 15 de large, 10 de haut, pour 11 000 volumes ?

C. La ville de Newton a une population de 60 000 habitants. L'impôt y produit : £240 000. Le *Library Act* (Id.) a été adopté, et un particulier pourvoit aux frais de construction et d'installation. Le revenu d'un an est alloué pour le fonds initial de livres, et 10 pour 100 pour les additions annuelles. Donner des instructions à l'architecte.

Ces formes de contrôle paraîtront *a priori* un peu compliquées. Il faut noter qu'elles permettent de préparer le brevet tout en suivant d'autres études ou se livrant à une profession quelconque. Elles sont en outre assez souples pour permettre à toutes les capacités de se faire jour.

Il paraît assez inutile d'établir des obligations quand les supériorités sont évidentes. Indépendamment du brevet décerné, l'on arrive à connaître et apprécier les candidats soit aux cours et exercices pratiques, soit au stage. Il semble qu'une *Association des bibliothécaires français* qui prendrait en mains la direction efficace de ces cours et stages, et délivrerait les brevets, aurait une autorité exceptionnelle pour recommander un homme capable à la ville ou à la société qui lui demanderait un bibliothécaire.

Cela n'empêcherait pas ceux qui préféreront en demander au ministère ou à telle école d'en faire l'expérience. Il est bon qu'il en soit ainsi pour que ce brevet ne devienne pas un de ces diplômes qui dispensent de travailler, pour qu'il reste en honneur, et que l'association qui le délivre tienne à ne le délivrer qu'à bon escient.

Commis, gardiens, police. – Les services de surveillance sont mieux faits et plus discrètement par une police secrète que par des uniformes, et doivent surtout être faits par le public même.

Le commis de bibliothèque est un personnage important, sur lequel il y a beaucoup à dire. Il remplace souvent le bibliothécaire, participe ou non au nettoyage, va chercher les volumes, les inscrit... C'est quelquefois un homme bien précieux et qui sait beaucoup de choses. Enfin il est chargé de copies et de tenues de livres.

Le gouvernement a eu la singulière idée de confier tous ces soins à des sous-officiers.

Il est permis de penser que ces besognes diverses doivent être divisées, si l'on veut un bon rendement du travail et de l'activité.

Ni le bibliothécaire, ni les gardiens et concierges n'ont à faire et ne peuvent faire les multiples copies et classements que nécessitent les catalogues. À l'un le soin de les diriger à l'autre celui de les épousseter. Il existe des machines à écrire, des appareils de reproduction ; il faut s'en servir. D'une part le service de délivrance des volumes, tenue des livrets de prêt, etc., demande des figures aimables, d'autre part la recopie et mise en ordre des milliers de fiches nécessaires, le dépouillement des périodiques, et si, comme cela doit être, la librairie reçoit ses notices tout imprimées, le découpage, collage, assemblage, classement, sont besognes qui nécessitent des mains rapides, soigneuses et habituées à ce métier de copiste que la mécanique est venue aider. – Il faut des femmes dans les bibliothèques.

Les femmes et la carrière des bibliothèques

Nous n'avons aucune intention de traiter ici la question féministe, et croyons énoncer des propositions admissibles aussi bien pour les féministes que pour les antiféministes.

Beaucoup de femmes travaillent, sont obligées de travailler, c'est un fait. La raison n'a pas toujours présidé à la distribution du travail entre les hommes et les femmes ; bien des métiers de femmes seraient mieux exercés par des hommes et réciproquement. Celui de bibliothécaire est-il de ceux-là ? Voilà la question.

Elle est tranchée en France, où aucune place sérieuse de bibliothécaire n'est confiée à une femme – M^{lle} Pellechet, auteur d'un catalogue d'incunables, ne fut que bibliothécaire honoraire – et où l'École des Chartes n'a pas encore recruté une demoiselle. On se représente le bibliothécaire comme un vieux ou un jeune malingre, contrefait ou infirme, mais un mâle. La question est tranchée à l'envers en Amérique où les femmes conquièrent la grande majorité des places, mêmes les plus importantes, et où bientôt le mâle semblera un usurpateur.

Il faut ici diviser la question. Il y a le côté intéressant à discuter : la femme peut-elle être dans les bibliothèques l'égale de l'homme, peut-elle administrer, diriger, fonder ? À travail égal doit-elle avoir salaire égal ?

Eh ! bien, selon moi, ce côté de la question n'intéresse que des discussions de salon. Les prétentions féminines en ce sens sont peut-être justes en droit, mais en fait font du tort aux femmes et perdent en efforts sans intérêt pratique une force qui pourrait faire beaucoup de bien. Admettons que dans les hautes directions quelques femmes puissent réussir aussi bien que les hommes, admettons même que ces femmes supérieures aient conservé dans leur supériorité toutes les fonctions de la femme, et que le souci de l'intérêt général, le travail absorbant et désintéressé qu'exigent ces emplois aient été pour elles compatibles avec les charges maternelles et familiales, et admettons que leur exemple ne soit pas mauvais pour beaucoup de jeunes filles, qui, elles, ne seront jamais des directrices et auront renoncé, pour le devenir, à ce métier de femme auquel nous devons la conservation du genre humain, qu'est-ce que le sexe féminin aura gagné à ce que les quelques douzaines de places honorées soient femelles au lieu d'être mâles ? Rien que de la vanité. En a-t-il tant besoin ?

L'autre côté de la question est plus sérieux. Il y a en Amérique 4 000 bibliothécaires, cela suppose plus de dix milliers d'employés, copistes, des deux sexes... En France des centaines de bibliothèques peuvent occuper plusieurs milliers de femmes à des besognes très douces, qui exigent du soin, de la régularité, de la netteté, et sont absolument compatibles avec les devoirs quotidiens d'une mère de famille.

C'est ce métier-là pour lequel le ministre de la Guerre instruit des sous-officiers.

Dans les campagnes, dans les populaires, nous trouvons des instituteurs, des comptables, des retraités, toute une série de pauvres diables auxquels la bibliothèque fournit un salaire d'appoint.

Je ne puis m'empêcher de penser qu'ils font une besogne essentiellement féminine, qu'on devrait voir partout des demoiselles ou dames à la distribution des livres, aux copies de catalogues, et surtout là où les emprunteurs sont des enfants.

La question argent vient aussi à son rang. Je ne veux pas dire qu'il soit juste de payer moins les femmes, je constate seulement qu'on les paye moins, et qu'il est de l'intérêt des librairies et bibliothèques de les employer, dès maintenant, quitte à relever leur salaire lorsque l'ensemble de la répartition des salaires aura un peu plus de justice. On peut avoir pour le même prix des femmes plus instruites, plus assidues que ne sont les hommes. Je n'ose dire plus aimables, l'expérience des postes me laisse à ce sujet des doutes pour la France. Le premier avantage obtenu pourra être une prolongation des heures d'ouverture. Le mot de « salaire d'appoint » s'excuse tout de même mieux chez la femme que chez l'homme. Sans déroger à l'orthodoxie syndicale, on peut admettre quelques heures de travail mal payées pour une femme à laquelle ses obligations de ménage interdisent tout travail régulier. C'est autant d'arraché à la misère du travail à la maison !

Les effets du service féminin ont bien entendu prêté à bien des discussions. On m'affirme que les Américaines rendent des services aussi prétentieux que détestables, et la vanité de quelques-unes, que j'ai rencontrées à Paris, était d'un grand comique. La possibilité d'atteindre les hauts grades jusque-là réservés à des savants, leur avait tourné la tête. Mais il n'y a pas que dans un sexe et un pays que ce qui est neuf est un peu bête. Les soldats qui ont des gants blancs, les gamins qui ont une montre neuve et les grands qui viennent de recevoir les palmes d'académie ne se soutiennent dans les hautes sphères de leur orgueil que par un léger gauchissement des ailes.

Nous pouvons juger par les hommes de ce que peut produire l'esprit de caste et la vanité professionnelle. Les femmes aggraveront, c'est probable... Et cependant le sort des femmes est trop précaire pour qu'on puisse leur refuser, que dis-je, ne pas leur indiquer un métier si approprié à leurs besoins comme à leurs facultés. Des hommes, des commerçants surtout, se sont vivement plaints en Amérique, de ne trouver que des femmes pour les renseigner sur des questions « de plomberie ou de

mécanique », dont elles n'avaient aucune notion, dont elles avaient même le mépris. Nos bibliothécaires l'auraient eu pareillement. En tout cas l'ennui d'avoir affaire à des femmes ne s'applique pas à tous les services, au contraire.

Greve dit que le personnel féminin est tout à fait à sa place dans les librairies pour enfants et que dans le service du prêt, là où il est encore fait par des hommes, à Anvers, dans les bibliothèques populaires de Berlin et Paris, il serait bien plus agréable de trouver des femmes au guichet. La pratique a enseigné que ces services sont aussi bien remplis par un sexe que par l'autre³¹.

- 32 En 1923, les idées de Morel, adoptées par ses « disciples » français Ernest Coyecque et Gabriel Henriot, vont recevoir un commencement d'application dans le cadre de l'éphémère École des bibliothécaires fondée sous les auspices de l'Association de bibliothécaires américains, soutenue par celle des bibliothécaires français et aménagée dans les locaux de la Bibliothèque américaine, rue de l'Élysée. Le but de son enseignement est « de former des bibliothécaires et des bibliographes, répondant à une organisation rationnelle et moderne de la lecture et de la documentation publiques et privées ». À la fois théorique et pratique, cet enseignement correspond pour l'essentiel au programme esquissé en 1910 par Morel. Il me semble bien intéressant de citer presque en entier le texte de la demande d'admission à l'École, sans doute rédigé par Morel :

... Santé : défauts de la vue, de l'ouïe, de la voix, des bras, des jambes.

Adresse de deux personnes à qui on peut demander des références.

... Quelles langues lisez-vous sans l'aide du dictionnaire ?

Quelles langues lisez-vous avec l'aide du dictionnaire ?

Quelles langues comprenez-vous au cours de la conversation ?

Quelles langues parlez-vous couramment ?

Avez-vous voyagé ? Dans quel pays ?

... Connaissiez-vous la sténographie, la dactylographie³² ?...

- 33 On voit ainsi affirmés, dès avant l'entrée à l'École, les aspects pragmatiques d'un enseignement qui suppose que les élèves soient physiquement aptes au service du public, capables de pratiquer plusieurs langues, par écrit et oralement, ayant eu la curiosité de connaître des pays étrangers (Morel tenait beaucoup à cette manifestation de curiosité à laquelle les « petits Français » étaient rebelles et aptes à utiliser des techniques modernes). Une bonne forme physique, des facilités de communication, une culture ouverte sur le monde extérieur et un comportement dans le travail adapté à la fonction sont les préalables les plus nécessaires à l'exercice d'une profession dans laquelle la « technicité » n'a pas l'importance qu'on lui attribue :

Il ne faut tout de même pas nous en conter : la part qui revient aux « techniciens » n'est pas grande dans le métier. On ne sort pas tous les jours son savoir quand on en a, et pourvu qu'on soit diplômé, on y passe fort bien sa vie sans s'apercevoir qu'on n'en a aucun. Les vertus du bibliothécaire sont ordre, zèle et application ; et la grande pratique du métier. On dit trop « exactitude ». Je voudrais qu'on dise aussi « rapidité ». Un examen ne s'assure pas de ces mérites : il dispense de les avoir³³.

- 34 À ce personnel nouveau, il faut une autre carrière administrative et de meilleurs salaires. Morel sait bien que les changements qu'il souhaite sous ce rapport n'ont pas de chances d'intervenir rapidement dans un pays où l'ensemble de la fonction publique est paralysé par des règles absurdes, mais ancrées dans les mentalités et dans le fonctionnement de l'administration. Il enrage d'avoir à le constater et ne rien pouvoir y faire, si ce n'est, comme son tempérament l'y pousse, manifester avec virulence son opposition à la démarche impavide et stupide du « char de l'État ». Tant qu'à faire, donc, et afin de réagir contre le constat de son impuissance à proposer des

changements « raisonnables », il a des idées percutantes et utopiques, en apparence ; et d'abord celle-ci :

Raison, expérience concordent à m'affermir en mon opinion, qui est bien nette : *il ne faut pas payer cher. C'est le seul moyen de payer des gens qui travaillent.*

35 Et surtout :

En aucun cas, les gros appointements ne devraient aller aux postes de direction.

36 À ce niveau, en effet, règnent

ces hauts personnages des bibliothèques, qui, vêtus d'uniformes, chamarrés, médaillés, insolents et flemmards, grassement pourvus de secours, étrennes, gratifications, donations, mènent le public comme ils menaient les bleus, à l'escadron, du temps qu'ils étaient de la classe. Ceux-là, bien syndiqués, savent comme on parle à un ministre, et comme on dresse un supérieur. Les médailles font les joues rouges, si les diplômes les font pâles. Bacheliers, licenciés, diplômés de malais, de sanscrit, ou archivistes-paléographes traînent une maigre vie entre zéro et deux mille quatre, haletants après la maigre bouchée qu'une main jette du rivage de telle façon que c'est toujours le plus gros poisson qui happe, n'ayant pas de quoi se marier avant la quarantaine ! et mariés ou non – rarement assez riches pour ne pas avoir d'enfants³⁴.

37 La conséquence logique, c'est qu'il faut supprimer l'avancement. Si ce livre était axé sur les bibliothèques, à propos de Morel, il ne conviendrait pas de citer aussi longuement ce que celui-ci préconise en la matière, mais, puisqu'il s'agit d'abord de faire connaître un personnage, comment ne pas accorder une large place à un texte dans lequel ce personnage se révèle, grand amateur de paradoxes en même temps que grand « constructeur », doté d'une arme puissante, un humour corrosif, exprimé avec un talent qui le rend redoutable et l'apparente à celui qui fit le succès de magazines tels que *L'Assiette au beurre* :

– De l'avancement

« L'avancement a une odeur cadavérique. »

E. Godin

« Menu des sous-officiers, dressé d'après les indications du chef de corps :

Pour les sergents et fourriers : une entrée, un plat de viande, un plat de légumes, un dessert.

Pour les sergents-majors : une entrée, deux plats de viande, un plat de légumes, deux desserts.

De ces menus différents, il semble résulter que l'appétit des militaires est proportionnel au grade, leur estomac étant supposé avoir des galons...

À l'hôpital de Vichy,... les cornichons étaient réservés aux officiers supérieurs, et la nature des purgations variait suivant les grades.

Sans doute, ces dispositions sont prises pour maintenir la discipline qui fait la force des armées. »

H. Harduin

Il y a des choses lointaines, simples comme des montagnes et visibles comme elles – je dirais : bêtes comme elles –, si lointaines qu'on les nie à cause de la ressemblance qu'elles ont avec les nuages. On s'en approche, on monte dessus très facilement, et les obstacles, s'il y en eut pour les atteindre, paraissent bien petits de là-haut.

Comment combattre les assassins qui guettent dans les rues noires et tortueuses ? Il faut faire des rues droites et bien éclairées. Les gentilshommes avaient jadis facilement l'épée à la main. Pour calmer ces têtes chaudes Richelieu en coupa. Il y a plus simple encore. Depuis que l'épée reste à la maison, depuis que d'ordinaire il faut, pour tirer l'épée du fourreau, la tirer d'abord de l'armoire, il faut, quand on est hors de soi, commencer par rentrer chez soi. Aujourd'hui des gens disent que, pour

supprimer la guerre, il suffit de supprimer l'armée. Nuages ! Les nations portent encore l'épée.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les moyens de pacifier l'Europe. Il s'agit de pacifier les bibliothécaires. Et pas seulement eux, mais tous les fonctionnaires, et vous, des postes, des téléphones, des chemins de fer, vous de la voirie, vous de l'enregistrement et du timbre, de l'armée peut-être, de la justice sûrement, et vous instituteurs, vous académiciens... accourez tous, tendez l'oreille ; car je vais dire une bêtise.

Évidemment j'aurais la ressource de l'ironie. Dire par boutade ce que l'on pense sérieusement. Mais j'ai tant abusé du genre dans ce livre ! (du moins on me le dit, car celui qui plaisante ne le sait pas toujours...) – Et je pourrais invoquer M. de La Palice. Les mathématiques, dit M. Poincaré, sont une vaste tautologie...

Atteint de la manie d'exprimer, malgré mes intérêts, les choses que je pense, irai-je donc, tels que ces maniaques dans la rue, faire... – horreur ! arrêtez-le... – faire ce que nous faisons tous les jours chez nous ?

Pourquoi ce préambule, affirmant que je devrais me taire, lorsque je sais fort bien que je dirai ce que je veux dire. Est-ce pour atténuer le grotesque, ou l'augmenter !

Pour l'augmenter, n'en doutez pas. Pour l'augmenter ! Je ne sors pas, sans de bonnes raisons, ma rhétorique. Je diffère, non pour reculer – pour insister. Et maintenant que j'ai préparé suffisamment, je puis dire tout net qu'au bout de quatorze ans de dégoût de vivre entre les intrigues, amertumes, envies, rages et cancanes d'honnêtes gens – des gens instruits, et de braves gens, chacun à part –, le moyen est bien simple, de faire régner la paix :

C'est de supprimer l'Avancement.

Supprimez l'Avancement et vous donnerez à tous, sans froisser le budget, de quoi décemment vivre. Supprimez l'avancement et vous aurez d'un coup aboli les querelles sanglantes en supprimant l'épée. Cela n'avait peut-être pas bien besoin d'être dit, mais ce qui a besoin de l'être, et d'être démontré, c'est que vous aurez aussi fondé ce qui manque ici, fondé sur ce que vous croyez qui est et qui n'est pas : la salubre, féconde et vraie émulation – je parle de celle pour la science, pour le bien public, pour les autres. Évidemment, celle pour soi, on lui fait tort.

Non, je n'ai jamais compris ces machines hiérarchiques qui détruisent stupidement la bonne volonté, la cordialité, l'honneur entre collègues, tout ce qui fait le charme de la vie, l'honneur d'une profession. Quel intérêt a donc l'État républicain à faire de chaque service, même de l'Université, même des milieux de savants, cette pétaudière de sauvages rappelant le sac de supplice où le criminel était enfermé vivant avec des chats et des serpents ! – L'ascète Vivekananda dit : Bien haut dans les airs planent des condors superbes, les ailes toutes grandes... mais ils ne dorment pas, leurs yeux ronds fixent le sol : ils guettent une charogne. Ainsi les savants vénérés, le front dans leurs mains, plongés dans de très anciens livres, fixent de leurs petits yeux quelque petit niais honneur, quelque petite sale augmentation.

La charogne d'en bas nuit à la majesté des condors de là-haut. L'on a demandé au moins l'égalité de *titre*. Allez plus loin, plus haut : l'égalité de traitement.

Hélas ! Comme il suffit de prononcer ce blasphème, pour voir comme nous sommes loin de toute égalité ! Quoi ! l'homme de la caste des brahmes, le Mandarin boutonné qui étudia jusqu'à vingt-cinq ans, passa on ne sait combien d'examens, ravalé officiellement au rang de balayeur de salles et payé le même prix...

Est-ce cela que je demande ? Oui c'est cela que je demande, au moins pour commencer – *parce qu'il est payé moins*.

Un jour peut-être, s'il vit, ce jeune homme sera un vrai vieux, honoré, confortable... peut-être ! Toujours le fonctionnaire aspire à la vieillesse. Il manque d'initiative, d'activité... non pas ! c'est son ambition qui se montre dans cette torpeur. Puisqu'il ne sera renté et respecté que vieux, qu'il vieillisse vite, déjà il se croit arrivé...

Et qu'il y ait deux, trois classes, n'y contredisons pas. Va pour des transitions, car l'égalité pure, nous ne la verrons pas. Mais il importe de briser les hiérarchies, il importe à ceux qui se plaignent d'injustices d'être unis. Qu'ils demandent

l'unification des intérêts. Alors un syndicat sera possible, alors une injustice trouvera une masse liguée. Et lorsqu'on nomme un tel sans mérite et sans droits à un de ces traitements qui serait celui de quatre pauvres diables, ce n'est pas le nommeur, ni le nommé les coupables, ce sont les dupés qui rusent entre eux et se comptent les galons les uns des autres !

Mais quelle pitié, le soir, pour cet autre brave homme, quand il rentre au logis où ses enfants l'attendent, de trouver la mégère sa femme qui lui rappelle que ça, ça et ça lui sont dus et qu'un tel obtint ça, qu'un tel obtiendrait ça, et de retrouver dans les propos de sa compagne les atroces collègues qu'il quitta tout à l'heure... Tu voudrais t'arrêter ! Marche ! marche ! dit Bossuet. Tu voudrais te reposer ! Avance, dit la femme. Le jour, travaille ! la nuit, rêve que tu avances ! Mais tu voudrais aimer ou avoir des amis, au moins des camarades... Avance ! Mais le public voudrait être servi... Avance ! Est-ce que c'est en te servant, public, que j'avancerai... est-ce que c'est en faisant mon métier que j'avancerai ? Avance... vers quoi, grand Dieu ! – Vers quoi...

Vers la retraite.

– L'émulation, avec l'appât d'une récompense, est le moyen d'obtenir le maximum d'effort...

Ce n'est pas vrai. Ces principes de l'Empire ont montré leur pouvoir en sombrant avec lui. Principes de défaite et de trahison, qui firent que les mieux payés trahirent les premiers. Sinistre émulation !

Émulation ! Qui dira les petites ou grandes infamies, les vies empoisonnées, qui pourraient être douces, les misères, la misère elle-même, les rages inutiles et le stérile désespoir que justifie ce mot : émulation !

Quel bon travail a jamais fait faire ce système ? Quel examen a-t-il fait passer qui ait appris quelque chose à quelqu'un ? S'il est vrai que c'est avec cela qu'on mène les hommes, où les mène-t-on, et qui les mène ? Et jusqu'à quand voudront-ils bien être menés ?

L'armée, je ne sais pas, les administrations... je ne veux voir que le petit coin des mangeurs de livres... – J'ai vu tel important manger à ne rien faire le quart d'un budget d'établissement, d'une bonne bibliothèque, utile, fréquentée, mais qui se meurt faute d'argent pour des livres nouveaux...

On pourrait transférer, agrandir – on a le local, l'argent – si un homme ne s'opposait à tout transfert, à tout progrès : le directeur, que tout changement pourrait bien renverser ; – des gens guettent déjà. J'ai vu telle place où le chef mourut jeune laissée vacante, plutôt que d'y nommer le sous-chef, qui depuis vingt ans assurait le service, faisait toute la besogne, mais n'était que de 4^e classe... Par quel miracle ne nomma-t-on pas un journaliste ? Que j'ai vu – et quand aura-t-on tout vu ! – les hauts grades volés, par on ne sait pas qui, à celui qui non seulement les méritait vingt fois, mais depuis des années, sans le titre, portait la charge...

J'ai vu – il y a longtemps, c'était lorsque m'honorait de sa haine un éminent dignitaire ravi trop tôt à la bibliothèque où je faisais mes premières études –, j'ai vu des amis se détourner de moi, éviter de me serrer la main, car les murs peuvent avoir des yeux. Leur en voulais-je de préférer le pain de leurs enfants à l'amitié ?

J'ai un membre de l'institut, membre aussi de douzaines de commissions, et dont les travaux sont impatiemment attendus, passer six heures d'horloge à *truquer* un examen pour empêcher deux fonctionnaires à 1 800 francs d'obtenir une petite augmentation.

Ne croyez pas que celui-ci, qui ignore l'auteur de *La Guerre et la Paix* n'ait pas lu Tolstoï, ne croyez pas que celui-ci qui demande conseil n'en sache pas plus que celui qui conseillera. C'est de la hiérarchie et de la délicatesse. L'ignorance du subordonné flatte le chef.

Voilà l'émulation qui fait des hommes mûrs de sinistres gamins, des collégiens cafards et couards, et donne à ce pays gorgé de fonctionnaires cette allure de pleutres dont toute l'énergie est en prose de M. Millevoye et en vers de Cyrano.

Nous ne pensons pas ravalier la fonction de bibliothécaire. Je dirai sans sourire qu'elle est plus près d'être un sacerdoce qu'un métier, et celui qui est à même de conseiller et servir les gloires de la science, le boutiquier du coin, les étudiants et les enfants, fournit une besogne presque plus noble que l'argent. C'est bien parce qu'elle a tant de moyens de *s'honorer* librement, qu'une telle profession n'a que faire d'honneurs artificiels. Certes il en faut chasser les invalides des lettres et de la politique, qui venant lui demander l'*otium cum dignitate*, volent leurs collègues, obligés de les suppléer. Mais il en faut chasser non moins énergiquement les actifs venus là chercher une carrière, quand le commerce, l'industrie en ouvrent tant à leur avidité. Prêtres qui veulent être évêques, officiers qui ne le sont que pour ne pas être soldats, ce sont les vocations qu'il faut décourager. Examen et barrières encouragent ces sportifs ; plus la profession offrira le bel avenir, plus elle sera recherchée par ceux qui n'ont qu'y faire...

Plus étrange encore que l'avancement qui, d'une grande besogne mal payée, élève à une petite besogne dite supérieure, m'apparaît le grand rite de l'avancement sur place.

Que l'on m'explique donc pourquoi le même travail que l'on faisait avec zèle dans la force de la jeunesse vaut plus depuis que l'âge a tiédi cette ardeur...

On m'a dit : cela est juste, les charges et les besoins croissent avec l'âge.

Les besoins, non. Les jeunes ont plus de besoins que les vieux. Il est d'une déplorable économie de priver la jeunesse pour dorer l'âge mur. On oublie qu'on peut mourir jeune, et que la vie moyenne dépasse peu quarante ans, on oublie qu'on s'expose à payer cher un jour ce qu'on se procurerait à si bon compte étant jeune. Quoi ? De quoi je parle ? – mais du bonheur, simplement.

Le jour où la chaleur et de bons livres y suffisent, la bonne chère est dangereuse, le reste ne doit plus exister, et l'ambition chez un vieillard est une honte...

Prime à la mort, voilà ce qu'est l'avancement. Rien ne marcherait plus mal par une prime à la vie. Il n'y a nulle crainte que les fonctionnaires fassent trop d'enfants !

Nous n'hésitons pas à ajouter notre formule à toutes les propositions de réglementation des bibliothécaires de France par lesquelles les Napoléons des fiches pensent tenir en main la manivelle de la lecture d'une nation.

Nous comprenons très bien qu'il y ait des stagiaires. Nous voudrions même que nul ne soit bibliothécaire, pas plus que notaire, sans un stage assez long, quelque chose comme cinq ans, passés non pas dans une mais dans plusieurs bibliothèques, dont au moins deux à l'étranger. Que pas un bibliothécaire français sur cinquante n'ait visité une bibliothèque anglaise est un fait, et un fait assez surprenant.

Il paraît qu'ils étudient en France... je ne sais quoi !

Après cela, je ne vois absolument aucun intérêt à avoir d'autres espèces que celle de bibliothécaire. Qu'il soit chargé des fiches, des machines, des comptes, des achats, des traductions, de la direction, de l'inspection, des conseils au public, ce sont toutes besognes qui exigent du zèle, des connaissances spéciales, des aptitudes personnelles, mais qui ne nous renseignent aucunement sur les charges de famille, le prix des loyers, celui du pain et l'appétit. Je ne vois pas même de *classes* de bibliothèques, car les avantages d'une grande bibliothèque et d'une grande ville compensent largement le surplus de travail et de frais. Mais comme nous ne songeons ni à réduire les situations acquises, ni à bouleverser aucun ordre social, que même formulant ce principe d'égalité, nous ne l'appliquerions pas d'un coup si cela dépendait de nous, l'on pourrait justifier l'emploi de sommes flottantes – les disponibilités qui servent actuellement à l'avancement. Elles n'appartiendraient pas de droit à tel ou tel. Elles seraient distribuées chaque année dans chaque maison suivant le plus de justice possible :

Une part proportionnée aux charges de famille, une part réservée aux surcroûts de travail.

Un conseil où tous auraient voix égale déciderait.

Ce conseil pourrait nommer ou proposer les directeurs, et déciderait de l'augmentation du personnel. Il aurait droit d'être juge, puisque le travail à faire et

le budget étant donnés, tout homme nouveau diminuerait le travail en même temps que les salaires. Prérogative qui activerait mieux zèle et travail que la vaine émulation, l'injuste avancement, la stupide ancienneté.

Si les préjugés hiérarchiques, le besoin d'autorité sont encore trop ancrés dans notre vieille monarchie pour qu'on prenne au sérieux l'effort vers quelque égalité de salaire, rayez ces idées de nivellement, et souffrez que je les excuse !

Elles avaient un but que tous doivent reconnaître juste : c'est de relever les salaires honteux, déshonorants pour un pays comme le nôtre, dans lequel s'éternisent des jeunesses actives.

Je dis qu'il y a là une perte sèche pour le pays. Accablés de petits travaux, de copies ou recherches qu'ils vont mendier partout, des jeunes gens qui sont déjà des savants perdent une activité qui serait profitable à la science française. L'emploi pour lequel ils donnent largement temps et zèle devrait leur suffire. Le reste du temps libre devrait être consacré à des travaux désintéressés, dont les études qu'ils ont faites et les bibliothèques, où ils sont chez eux, leur fournissent des moyens uniques. Il n'en est pas ainsi.

Ils auraient peut-être aussi droit à un repos, à une famille ?

Il n'en est pas ainsi.

Je dis que là aussi le pays fait une perte sèche. Le nombre des fonctionnaires devenant formidable, prenant petit à petit une moitié du pays, ce n'est pas là un cas unique et la défense de quelques bonshommes. Et d'ailleurs nous devons espérer que, même en France, on aura bientôt de vraies et nombreuses bibliothèques, pourvues de bibliothécaires !

Le problème hiérarchique est donc grave. Nos budgets permettraient un relèvement de salaire des petits. Oui, vraiment 3 000 francs, ce ne serait pas trop demander...

Tout effort dans ce sens se heurte à la hiérarchie. On exige un relèvement général et de tous. La moindre augmentation que le budget accorde est noyée dans un pourcentage où les gros happent tout. On relève « l'ensemble ». Et les salaires honteux sont à peine relevés que déjà les projets sont hors de proportion avec toute possibilité budgétaire.

Voilà pourquoi on ne saurait trop insister. Il faudrait en France des jeunesses plus heureuses.

Rien ne sert de rattraper plus tard. Ces faméliques, qui passent goinfres à quarante ans, ont perdu toute occasion de grands travaux, de grandes familles. École d'avarice et de médiocrité. La revanche des vieillards est une triste chose.

Le pays abuse de l'exploitation de la jeunesse. On trouve, n'est-ce pas, des jeunes gens à tout prix... Sans doute les parents, quelquefois, donnent le supplément. Tel petit jeune homme qui travaille dur est payé à moitié pour le travail qu'il fait ; l'autre moitié vient de son père payé double.

Quelle absurdité ! Quelle prime au manque d'énergie ! Payant très cher, trop cher pour l'ensemble, l'État spéculé, et vole justement les tout jeunes, ceux qui devraient sentir tout de suite et fortement que la besogne faite rapporte, qu'elle a son équivalent de joie et de liberté.

Ce spéculateur n'est pas un patron ordinaire, c'est nous tous, c'est la collectivité, c'est l'État. Et l'on ne voit pas qu'en spéculant sur le bas prix que vaut le travail de la jeunesse, en gâchant cette force, prolongeant cette misère, l'État se vole lui-même et bouche la plus grande source de sa fécondité³⁵.

Un préalable indispensable : la prise de conscience des citoyens, de l'État, des municipalités et des professionnels

- 38 La lecture deviendra un vrai service public lorsque l'État, les municipalités et, d'abord, les citoyens auront pris conscience de son utilité sociale :

Le temps est venu, après un demi-siècle d'efforts qui triomphent aujourd'hui en Angleterre, en Amérique, de concevoir la lecture comme un service public, municipal, analogue à la voirie, aux hôpitaux, à la lumière – celle du gaz –, à l'hygiène – celle du corps³⁶.

- 39 L'on n'en est pas encore arrivé là, en France ; il s'en faut de beaucoup :

Malgré un mouvement réel, tout récent, le public ignore encore le parti qu'il peut tirer des bibliothèques à tous points de vue : technique, scientifique, renseignements courants, distraction même. Il ne sait d'abord à quelle bibliothèque s'adresser, et, le sait-il, il ne sait y trouver ce qu'elle possède et ce qu'il cherche. Pour ces raisons, dans un pays où l'opinion publique fait la loi, l'argent est mesuré avec parcimonie aux bibliothèques, et les pouvoirs publics s'en désintéressent³⁷. Et maintenant je m'adresserai au public, et lui dirai qu'il ne se doute pas de l'utilité d'une bibliothèque.

Il ne s'en doute pas, et qu'est-ce qu'on lui en montre ? Des lieux sombres, écartés, ouverts de temps en temps, où il ne trouve rien de ce qui l'intéresse, de ce qui est utile, amusant, facile, libre, mais l'air austère universitaire et le rébarbatif de l'administratif.

Mais non... une bibliothèque, c'est très gai, et c'est clair. Il y fait aussi bon que chez le marchand de vins. À Boston on y joint des salles de billard. Ici l'on peut fumer, là il y a un jardin. Asseyez-vous à l'ombre, voici de quoi vous distraire. Des livres ? Oui, avec des images.

Ils ne sont pas noirs, ils sont reliés en rouge, en vert, coquets, pimpants.

Surtout ils sont nouveaux³⁸.

- 40 Afin de convaincre le public français, il faut pouvoir lui montrer de bons exemples. Morel connaît des villes dans lesquelles il y a les preuves évidentes d'un réveil de nos bibliothèques...

Mais dans combien de villes les efforts des bibliothécaires sont stériles devant l'indifférence du public et des conseillers municipaux, dans combien – plus encore – les efforts sont inverses, le public est l'ennemi, celui qu'il faut écarter de la bibliothèque asile sacré de l'archéologie, sorte de tombeau où l'on ne fête pas la Toussaint ; dans combien, plus encore, les besoins de la ville, les efforts de quelques-uns sont stériles devant l'indifférence des bibliothécaires ! même dans les bibliothèques classées, le simple devoir de faire un rapport annuel, avouant le budget, le chiffre des lecteurs, publiant les dons, signalant ce qu'on fait et ce qui reste à faire, est au-dessus de la grande majorité des bibliothèques françaises³⁹.

- 41 Afin de redresser la situation, que l'on prenne exemple sur le modèle anglais qui a fait ses preuves grâce à la création d'une taxe spéciale, le *penny-rate* :

C'est en 1850 qu'Ewart faisait passer le *bill* des bibliothèques libres. Il y a dix ans que Rowland Hill avait créé le timbre-poste à deux sous. Ce sont là de grandes révolutions. Écrire, lire. Cela change plus un individu qu'une forme nouvelle de gouvernement. Nous avons changé le nôtre à cette époque, et cela nous a beaucoup occupés, peu changés. Qu'on ne dise pas que l'Angleterre se désintéressait alors du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe ! Elle avait le sien, et victorieux⁴⁰.

- 42 Avant 1850, l'Angleterre était déjà largement dotée en bibliothèques de toutes sortes.

Avec le *bill* Ewart, qu'y a-t-il de changé ? Ceci, que le public est admis à payer. Immense faveur. Honneur qu'on ne lui avait jamais fait. Oui, les conseils des villes sont autorisés à demander aux citoyens s'ils consentent à payer une taxe spéciale « pour construire et entretenir des bibliothèques »⁴¹.

Il s'agira d'un « impôt consenti », qui fera de l'assujetti un « propriétaire » :

Comprenons bien le mot « s'imposer soi-même ». Il ne s'agit pas que les conseils municipaux votent des crédits, que le préfet approuve, et que le contribuable paye pour il ne sait quoi, peut-être l'Opéra, ou l'armée ou une bibliothèque à l'autre bout de la France. Le *penny-rate* est un impôt additionnel spécial. C'est un ou deux sous par vingt-cinq francs qu'il faut payer en plus pour votre bibliothèque, la vôtre. Cet argent va acheter des livres, pas autre chose, et pour vous.

Carnegie, qui a « donné » tant de bibliothèques, n'a jamais voulu donner un sou à une ville sans que cette ville s'impose d'au moins un demi-sou. L'aide qui va à une initiative la féconde. L'aide qui va aux morts ne les ressuscite pas.

Carnegie avait donné presque partout, sauf à Glasgow, lui, Écossais, de cœur. Mais la corporation vota la fondation de huit librairies de district. Il donna pour qu'on les fit plus belles et qu'on en fit quatorze.

Tout contribuable sait donc qu'il paye et combien il paye pour sa bibliothèque. Quand il passe devant, il peut dire : c'est à moi, et quand il est entré : je suis chez moi. Peu importe que des gens aient donné, prêté, légué ; le gros effort est fait journellement par lui, et il sent la bibliothèque de sa ville comme une propriété collective, dont il use largement, dont il tire vanité.

On ne tire pas vanité d'un cadeau qu'on reçoit mais d'une chose qu'on achète, et toute la pompe de l'officielle charité ne vous donne pas l'orgueil de payer par vous-mêmes.

Notez, cette charité, le peuple la payerait tout de même ; pour les savantes dont il est exclu, il paye, et pour les populaires qu'on daigne lui jeter, il paye. Il n'est jamais question que le peuple ne paye pas, et avant de se transformer en quoi que ce soit, fût-ce en bâtiments, livres ou soupe pour le peuple, il faut que l'or des riches, l'or pur qui ne sert à rien, se transforme d'abord en travail de peuple.

Mais autre chose est d'être logé dans un hospice et de se construire soi-même sa maison.

La *bill* Ewart invitait le peuple à construire lui-même sa maison de livres.

Et voilà pourquoi en Angleterre les bibliothèques sont des bibliothèques *libres publiques*, alors qu'ici, populaires ou municipales, elles ont toujours cet air de charité, même lorsque ceux qui donnent sont élus par le peuple, et ne donnent que l'argent du peuple. Souverains d'une heure, ils donnent au nom de leur bon plaisir.

La Grande objection est que les bibliothèques n'intéressent pas les Français.

Parbleu ! – Ils les ignorent⁴².

- 43 Ainsi l'État, percepteur d'impôts, répondant, une fois n'est pas coutume, à une demande émanant des contribuables, pourra assurer le financement d'équipements dont l'utilité aura été perçue par tous. Dès lors, comment assurer un bon usage des sommes prélevées ? D'abord en instaurant la responsabilité des collectivités publiques proches des contribuables, donateurs, et non pas de l'État sur les « populaires » et sur leurs personnels :

Le rattachement des populaires aux municipales s'impose. Je ne parle pas d'un rattachement d'ensemble pour toute la France, grand Dieu ! Je vois d'ici l'armée d'inspecteurs surgir de terre. Toutes les bibliothèques réclament l'autonomie, la personnalité civile ; l'indépendance est leur ferment de vie. Il ne s'agit que d'un rapprochement dans la même ville. Indépendance parfaite vis-à-vis de l'État. Mais relations, prêts de livres de quartier à quartier.

Ces idées sont malheureusement absolument opposées à celles des « bibliothécaires français ». Dans le même numéro du *Bulletin* de leur association où je lisais une remarquable enquête sur les bibliothèques de province, je voyais un projet signé de M. Laude, qui rattacherait au ministère toutes les bibliothèques. Je ne puis appeler

de tels systèmes que des systèmes de paralysie générale méthodique. Tout est prévu : classes, personnel, hiérarchie, « corps unique dépendant du ministère ».

Ce corps unique existe ; il a fait toutes ses preuves d'incapacité en ce qui concerne le rôle moderne des bibliothèques, et la question des bibliothèques se résume pour beaucoup à les arracher à l'accompagnement de l'archéologie.

Je ne vois aucun mal à certaines ingérences de l'État. Mais l'État, comme les gens, doit savoir donner. Il faut donner franchement. Une subvention qui autorise une surveillance n'est pas un don, c'est un marché où les villes vendent leur liberté.

La bibliothèque publique est affaire municipale. C'est l'endroit où les gens vont lire, où ils vont emprunter des livres, comme ils iraient chercher de l'eau. Les socialistes peuvent réclamer la municipalisation du gaz ou de l'électricité. Il n'est pas question de nationaliser de tels services. Toutes ces lumières ont des conditions locales. Les livres utiles au Havre ne servent à rien dans la Beauce⁴³.

- 44 Morel propose une esquisse de ce que pourrait être en France une loi sur la librairie « beaucoup plus modérée en France qu'ailleurs », afin de tenir compte de sa nouveauté, mais qui devrait prévoir au minimum que :

1. Toute ville au-dessus de [35 000 hab.] est tenue de consacrer à l'entretien d'une librairie publique une somme annuelle qui ne pourra être moindre de [0 fr. 50] par habitant, ni de [un centième] des recettes.
2. Toute ville au-dessous de [35 000 hab.] est autorisée à s'imposer dans les mêmes conditions, soit pour l'entretien d'une librairie publique indépendante lorsque les ressources annuelles ainsi obtenues dépasseront 20 000 fr., soit pour l'entretien d'une succursale d'une librairie publique de la région lorsque les ressources seront inférieures.
3. L'État, par la même loi, s'engage à accroître [d'un dixième] le budget voté par les communes au-dessous de [35 000 habitants], et la part du budget dépassant le minimum dans les villes au-dessus de [35 000 habitants].
4. Toute commune n'ayant pas de librairie publique peut sur la pétition signée de [25] électeurs, indiquant un dépositaire responsable, être admise au prêt des livres de la librairie publique de la ville la plus proche, dans les conditions de règlements spéciaux ; les frais d'envoi, tarifés, seront à la charge de la commune.
5. Les librairies publiques auront la personnalité civile. Les sommes restées sans emploi en fin d'exercice seront capitalisées à leur profit et pourront être employées soit à des achats, soit à des constructions. En aucun cas elles ne pourront être employées à d'autres usages qu'à ceux de construction de salles de lecture ou enrichissement de leurs collections.
6. Dans les 3 mois qui suivront la présente loi, il devra être nommé dans chacune des villes visées par elle un comité ayant charge de régler l'emploi des fonds et de pourvoir à la fondation des librairies publiques⁴⁴.

- 45 Que faire afin que passe une loi qui, inévitablement, rencontrera des résistances de la part de citoyens ignorant l'importance de l'enjeu et d'élus ?

Que pouvons-nous faire actuellement ? Parler, écrire... les mille moyens de la propagande ? Autre chose aussi : nous associer :

Au mois d'avril 1910 quelques bibliothécaires et le directeur d'une revue qui fit pendant plusieurs années une belle propagande de vérité et de bon sens, notamment dans des milieux d'instituteurs et d'ouvriers, se réunirent et causèrent. Ils étaient d'accord qu'une conception nouvelle des bibliothèques était née, et que le mot même de bibliothèques ne convenait plus, qu'il fallait un terme spécial pour désigner l'invention neuve, le bureau de documents de la vie courante, le centre de lecture urbaine et rurale, qui préside au prêt dans la ville et dans les campagnes, lieu de réunion aussi, monument splendide, la basilique de la cité moderne, le lycée spécial de l'instruction personnelle, l'école de recherche et d'initiative, qui aide l'école, aide le lycée, remplace l'ancienne *étude*, et au lieu de se clore pour l'élève

quand celui-ci est à même de profiter de son instruction, s'ouvre plus grande à lui, l'accompagne dans la vie, dans la vie active où l'on ne cesse jamais d'apprendre.

Le mot de *Librairie publique*, qu'on trouve sur ce volume fut choisi à une de ces réunions.

Et l'on se proposa d'appeler ainsi une ligue pour la création de bibliothèques libres et modernes en France.

Cette ligue sera-t-elle réellement fondée ?

Une ligue est nécessaire, et la raison majeure est celle-ci : c'est que si un particulier, par don ou testament, voulait à titre d'exemple établir quelque part une librairie publique, ou une simple salle de journaux et références, il ne saurait absolument pas à qui s'adresser pour que sa volonté reçoive exécution. Et il demanderait aux Académies qui fonderaient des prix ou entreprendraient de coûteuses et vaines publications, aux bibliothèques qui imprimeraient des catalogues, aux sociétés, à l'assistance publique, aux administrations, à la ville... Que de dons magnifiques ont été noyés de la sorte ! Qui leur dira que donner les moyens de s'instruire librement est un autre encouragement que cette séquelle de *prix* qui créent un peuple d'intrigants et de mendiants⁴⁵ !

À côté de cette raison d'être, la ligue peut travailler.

La propagande. La première à faire est auprès des bibliothécaires. Annuaire, livres modernes, documents commerciaux et industriels, cartes, guides, tarifs, indicateurs, revues et journaux du jour... – Séances prolongées, prêt facilité... – Recherche libre sur les rayons –... On peut faire beaucoup dans les bibliothèques, et c'est de la propagande active que tout cela !

Nous sommes heureux d'avoir vu de ce côté quelques résultats. Les bibliothèques se transforment à Paris et en province. Si elles se transforment si bien que le mot de librairie publique devienne inutile, il aura tout de même à son heure fait son service de *mot*. Le premier effort de propagande est la section de *bibliothèques modernes*, qui s'ouvre cette année à l'École des hautes études sociales. Si elle ne devient pas un jour une vraie école formant des bibliothécaires aptes au métier, du moins quelques notions presque inconnues en France y seront enseignées et ceux qui trouvent ces cours inutiles auront dû, pour soutenir leur opinion, apprendre un peu ailleurs ce qui s'y enseigne. La connaissance des bibliothèques n'est pas enseignée en France actuellement, sinon dans des cours, excellents en eux-mêmes mais tout à fait spéciaux et incomplets, à l'École des Chartes et à la Faculté des lettres. La classification des sciences, la bibliographie commerciale et industrielle restent en dehors de tout enseignement.

Une ligue sert aussi à compter ses partisans. Ce livre-ci est un appel. La ligue existera quand elle aura un nombre suffisant non pas seulement d'adhérents, ce serait trop facile et bien illusoire, mais de vrais collaborateurs⁴⁶.

NOTES

1. Eugène Morel, *Bibliothèques*, op. cit., II, p. 3.
2. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 257.
3. *Ibid.*, p. 261.
4. *Ibid.*, p. 263.
5. *Ibid.*, p. 267.
6. Eugène Morel, *Bibliothèques*, op. cit., II, p. 198.
7. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 3-4.

8. *Ibid.*, p. 9-10.
9. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 4.
10. *Ibid.*, p. 116-117.
11. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 227-231.
12. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 91.
13. *Ibid.*, p. 93-100.
14. *Ibid.*, p. 103.
15. *Bulletin de l'Association des bibliothécaires français*, 1911, 3.
16. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 212-213.
17. *Ibid.*, p. 214.
18. *Ibid.*, p. 215.
19. *Ibid.*, p. 336.
20. *Ibid.*, p. 336-337.
21. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 63-64.
22. *Catalogue de la bibliothèque de Levallois-Perret*, 1913, p. XI.
23. *Ibid.*, p. XVIII.
24. *Ibid.*, p. XIX.
25. *Ibid.*, p. XXIII.
26. *Revue du livre*, novembre 1933.
27. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 384-393.
28. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 275-281.
29. *Ibid.*, p. 258-259.
30. *Ibid.*, p. 271-273.
31. *Ibid.*, p. 288-297.
32. Texte reproduit dans l'annexe II du mémoire présenté à l'ENSB par Mme Scarlatos-Brelaz.
33. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 335.
34. *Ibid.*, II, p. 366.
35. *Ibid.*, p. 372-383.
36. *Ibid.*, p. 1.
37. « Avertissement » dans le premier volume reproduisant les textes des conférences données sur le *Développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, 1909.
38. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 8.
39. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 152.
40. *Ibid.*, p. 23.
41. *Ibid.*, p. 24.
42. *Ibid.*, p. 24-25.
43. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 190-191.
44. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 305.
45. *Ibid.*, p. 314-315.
46. *Ibid.*, p. 315-316.

Quatrième partie. Morel vu par ses contemporains ; son impact sur la fondation et sur les développements de la lecture publique

- ¹ Le premier ouvrage de Morel, *Bibliothèques*, fut l'objet d'une critique assez abondante, évoquée par Morel dans les premières pages de *La Librairie publique*. Il fut loué dans de beaux articles écrits par des hommes de lettres et amis, parmi lesquels Paul Marguerite, Jules Case, Edmond Pilon et Ernest-Charles. Les réactions des professionnels et des spécialistes furent autres, et pour le moins contrastées. Quelques exemples en rendront compte. Le plus hostile, et sans nuance, fut assurément Émile Châtelain, conservateur de la bibliothèque de la Sorbonne, qui écrivit dans la *Revue des bibliothèques*, en 1909 :

La plaisanterie dépasse les bornes quand l'auteur est un fonctionnaire qui a fabriqué des fiches dans une des premières bibliothèques du monde, en se considérant comme condamné aux travaux forcés, qui, malgré de longues années de service ou de présence, n'a rien vu, rien appris, rien compris à ses fonctions. Le but de l'auteur semble être un plaidoyer en faveur des hommes de lettres qui regardent les bibliothèques comme leur apanage ; son livre convaincra les moins prévenus que la littérature se plie difficilement à la bibliothéconomie¹.

- ² Cette opinion, émanant d'un « réactionnaire » appartenant à un cercle auquel il s'en était pris sans ménagement, fit sans doute plutôt plaisir à Morel, en le convainquant qu'il avait visé juste. Plus nuancée, quoiqu'au fond elle fût aussi méprisante que celle de M. Châtelain, fut la réaction de Victor Chapot, archéologue et conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui écrivit dans la *Revue de synthèse historique* :

Eugène Morel propose une solution très simple, empruntée aux exemples anglo-saxons. Nous sommes encombrés d'arsenaux, dont les traditions, les intérêts s'opposent à des fusions nécessaires, à un rajeunissement. Un seul remède : créer du nouveau. Que voyons-nous en Angleterre, aux États-Unis ? Des bibliothèques « libres », c'est-à-dire ne relevant pas de l'État, et généralement municipales. Elles sont légions dans ces deux pays ; les grandes villes en ont plusieurs. Et je renvoie aux statistiques et renseignements que M. Morel a bien fait de réunir ; mettons que les erreurs de détail y fourmillent : l'impression d'ensemble ne trompe sûrement pas.

C'est celle d'un immense effort allègrement accompli ; d'un esprit démocratique qui ouvre la maison à tout venant, à toute heure ; d'un sens utilitaire qui ne s'émeut pas des menus dommages (livres égarés ou maltraités) ; d'un instinct de solidarité avec le maître, l'instituteur ; enfin d'une ardeur de renouvellement : au pilon les vieilleries ! c'est le *just out* qu'il nous faut. Là est le salut, selon notre auteur, et on commence à le comprendre en Allemagne. Ne demandons rien à l'État, formaliste, lambin, trop unitaire ; aux communes de se servir elles-mêmes ; et tout ira bien.

Je suis moins optimiste.

Et d'abord une telle combinaison est éminemment propre à la lecture d'agrément ; elle aboutit au cabinet de lecture agrandi, et au bureau de renseignements pour la vie pratique. Cela suffit à l'idéal anglo-saxon. On est anglomane ou on ne l'est pas ; M. Morel l'est ; grand bien lui fasse ! Il est certain que cette race sait se donner les apparences d'une grande curiosité intellectuelle.

- 3 Chapot estime que l'on peut à bon droit mettre en doute les effets culturels de cette curiosité. Il ne croit pas, en tout cas, que le modèle anglo-saxon soit transposable en France, et surtout pas sous les formes imaginées par Morel :

D'autre part, je ne ferme point les yeux aux heureux symptômes qui apparaissent dans ces bibliothèques imposantes : ce sont des manifestations nouvelles d'un esprit public dont nous sommes fort éloignés. Aux États-Unis, les chemins de fer ont une classe unique ; en Angleterre, la troisième réunit miséreux, ouvriers et bourgeois. Aux bibliothèques publiques, des gens de toutes conditions se frôlent sans embarras. Je ne vois guère ce régime implanté en France, d'ici longtemps ; il faudra encore aux diverses classes livres différents et locaux séparés. Chez les Anglo-Saxons, un certain respect de l'opinion d'autrui, dû à des institutions autonomes de date plus reculée, permet aux convictions opposées de s'étaler côte à côte. Une grande salle de journaux quotidiens, de toutes nuances, est très concevable ; le rapprochement des affirmations contradictoires dépiste le mensonge ; ce contrôle permanent enseigne la tolérance, dit M. Morel. N'exagérons rien ; à New York, ce contrôle s'exerce dans plusieurs bibliothèques libres, et il me semble cependant que Tammany... Néanmoins cette confiance repose sur un fond de vérité. Par malheur, l'esprit de prosélytisme intempérant répugne chez nous au partage et aux concessions. Voyez-vous une municipalité de l'Yonne accueillant *La Croix*, les livres de Lecoq ? une de Maine-et-Loire proposant *Le Radical* ou *La Lanterne*, les brochures de « défense républicaine » ? J'applaudirais à cette sorte de représentation proportionnelle ; peut-être, après tout, certains départements s'y laisseraient-ils acheminer.

Mais, journaux à part, qu'offrira-t-on dans les bibliothèques ? et à quel public ? Ici M. Morel se moque de nous et s'amuse sans doute à pousser à l'absurde son paradoxe. Le livre de fondation, ce sera le Bottin ; joignez-y les indicateurs de chemins de fer, les *Petites-Affiches*, etc. (L'idée d'y tenir ouvert pour tous les budgets de l'État – j'ajoute : et du département, et de la commune – me paraît en revanche des plus heureuses.) Le Bottin ! « Un bien beau livre » (tome II, p. 397²), dont la place n'est point au café ! Il est admis déjà dans beaucoup de bibliothèques ; on le trouve à Sainte-Geneviève, maison pour étudiants. Mais j'estime que sa place est principalement ailleurs ; tout homme d'affaires en veut un exemplaire chez lui, et s'il ne s'en vendait par milliers, la publication cesserait. Ce n'est pas plus ma faute que celle de M. Morel si les affaires se traitent surtout dans les cafés ; je ne vois pas les commis voyageurs transportant leur parloir dans une bibliothèque ou venant s'y reposer entre deux négociations. Je ne sais pas s'il en va autrement chez les Anglo-Saxons, mais la pensée qu'elle aurait avant tout pour visiteurs les commerçants et industriels, y cherchant le dernier renseignement technique, l'indication d'un débouché, me semble une joyeuse bouffonnerie...

Qui donc se rendrait à la salle de lecture municipale, renouvelée, agrandie et enrichie ? Tous ceux en général qui ont une culture un peu étendue : les fonctionnaires, aux heures de loisir, et leurs familles : les rentiers ; les lycéens, qui y

prendraient l'habitude, le goût de la recherche personnelle. Et en somme, dans la plupart des villes, il s'agirait, non de « créer », mais de renforcer ; quelques changements d'affectation grossiraient un budget ridicule...

Ce qu'il faut, dans ce nouveau régime, c'est répandre l'idée que la bibliothèque de la ville n'est plus un amas d'in-folio rebutants, à titres latins : qu'on y trouve en abondance, outre les livres que l'étranger groupe sous ce titre : fiction, des ouvrages de bonne et solide vulgarisation. Tel m'apparaît l'avenir des bibliothèques municipales ; ce serait une ambition excessive de vouloir qu'un rôle actif dans la recherche scientifique leur fût dévolu...

- 4 Chapot en vient ensuite aux idées exprimées par Morel à propos des catalogues. Sur ce chapitre, il n'hésite pas ; Morel est un plaisantin, voire un bouffon :

Il y a deux sortes de catalogues : alphabétique, méthodique. La première variété est indispensable ; elle permet toujours de s'assurer de la présence d'un volume dont on sait l'auteur et le titre, et, dans le classement des cartes, ne laisse à l'hésitation qu'une part insignifiante, si l'on ne craint pas de multiplier les renvois. J'aimerais qu'on séparât : le catalogue d'auteurs, le catalogue d'anonymes (en partant du titre rigoureux), le catalogue des périodiques. Tout cela se rencontre dans les bibliothèques bien tenues.

M. Morel en paraît faire très peu de cas. « Les livres à lire sur... », voilà ce que le public entend, pas autre chose, quand il demande le catalogue. On croit tout de suite à une énorme plaisanterie. Point du tout. M. Morel est sérieux ; on sent l'homme qui ignore le travail scientifique ; songez au public qui l'intéresse : « Le marché, chaque semaine, attire les gens de loin. » (!!!) C'est pour ces « gens » qu'il rêve d'un catalogue méthodique démesuré, avec dépouillement de tous les périodiques. Est-ce tout ?... Projet magnifique ; malheureusement, il est *fou*. M. Morel a dressé lui-même un index de ses deux volumes ; qu'il en compare l'épaisseur à celle du texte lui-même, et applique ce pourcentage à une bibliothèque, j'exagère ? Non point ; je suis son programme³.

- 5 Là-dessus, Chapot n'a pas tort. Il est bien vrai, comme l'a observé Lucien Maury, que *Bibliothèques* est un livre chaotique, brouillon, trop long et sur maints points discutable. Mais Lucien Maury, au contraire de Châtelain et de Chapot, ne porte pas l'accent sur ces défauts, évidents. Selon lui, et les citations qui suivent pourraient servir de conclusion au présent livre, c'est le fond qui importe, et le pouvoir communicatif de l'enthousiasme et du talent de Morel :

Pour un livre mal fait, c'est un livre mal fait : plus exactement la composition en est chaotique ; en vérité, je n'y découvre nul effort de composition ; un classement sommaire, de fréquentes redites ; j'en veux à l'auteur qui saisit d'une main vigoureuse un faisceau de précieuses vérités, et qui ne les brandit point pour en accabler ses adversaires, mais les disperse au long de huit cent soixante-dix-huit pages ; huit cent soixante-dix-huit pages ! oh, que voilà des idées en sûreté ! Or, il s'agit de les répandre, de les vulgariser : l'auteur ne nous aide guère ou plutôt... peut-être eût-il ses raisons, qui ne sont point si ridicules, de nous lancer à la tête comme un défi ces deux lourds in-8° : un exposé limpide et bref eût effrayé moins de lecteurs pressés – et qui donc de nos jours ne sent l'aiguillon d'une terrible hâte ? – une démonstration brève eût satisfait notre logique et l'on eût été reconnaissant à l'auteur d'user avec quelque parcimonie de notre temps et de notre effort !... En un livre d'une longueur insolite, il a préféré réunir une série d'études toutes chaudes encore et toutes vibrantes d'indignation ou d'enthousiasme ; les abrégé, les refondre, c'eût été les refroidir. Je n'en suis pas tout à fait sûr ; mais la timidité d'Eugène Morel ne fut point si mal avisée, puisque son énorme livre demeure vivant, puisqu'on en parcourt les multiples chapitres avec une croissante curiosité, puisque enfin une éloquence entraînant et, j'ose le dire, convaincante, anime d'un bout à l'autre cette bible du moderne bibliothécaire...

Eugène Morel n'est point de ceux qui abaissent ou rapetissent une question, un problème, si vastes soient-ils ; il a bien vu que la question des bibliothèques rejoint celles – d'une si pressante actualité – de l'utilisation et du progrès même de la science, de l'éducation et de l'organisation des grandes démocraties, c'est-à-dire des nations qui vivent et veulent vivre... Nous voici tout à coup bien loin des stériles querelles de catalogueurs, et des odieuses rivalités d'écoles, nous sommes au centre des plus actuelles et des plus passionnantes préoccupations de l'humanité contemporaine et d'abord de l'humanité française.

Ces préoccupations, Eugène Morel les envisage d'un esprit libre et hardi, en homme qui ne redoute ni d'avoir une opinion, ni de la proclamer ; chemin faisant il ne nous dissimule son avis sur aucun des faits, des hommes ou des idées qu'il frôle ou côtoie ; voici de péremptores jugements sur Musset, Balzac, Brunetière, Faguet ; Eugène Morel a la critique littéraire, et généralement les critiques littéraires en horreur, et peut-être conviendrait-il de lui suggérer à ce propos quelque subtile distinction... ; Eugène Morel, qui n'affectionne point les chartistes, mais les juge avec équité, hait l'histoire et les historiens, et les dénigre sans justice... Je lui pardonne ses haines et ses injustices, parce qu'il exalte et défend magnifiquement les poètes et les romanciers. Mêlant la polémique à ses démonstrations, peut-être soutiendra-t-on qu'il affaiblit les unes par les autres ; les opinions d'Eugène Morel sont discutables, le fond même de ce livre ne l'est pas⁴.

- 6 « Bible du moderne bibliothécaire ». L'expression est jolie ; elle est selon mon opinion toujours juste.
- 7 Le peu de réactions, hormis celles qui viennent d'être évoquées, que suscitérent en définitive les deux ouvrages de Morel lorsqu'ils parurent me semble s'expliquer pour deux raisons, d'abord parce qu'ils dérangent, plus encore qu'ils ne choquaient. La plupart des bibliothécaires étaient des « conservateurs » attachés à des idées et à des pratiques traditionnelles : la perspective de changements les effrayait ; ils préférèrent n'en rien savoir. D'autre part, il faut bien reconnaître que l'importance matérielle de ces ouvrages et la difficulté qu'il y avait à les lire, trop de statistiques, de répétitions et de méandres dans l'exposé, avaient de quoi rebuter ceux que n'entraînait pas un grand souffle généreux et prophétique, qui aurait dû balayer à son passage les scories du texte.
- 8 C'est plutôt par ses interventions dans des revues, dans des discours, dans son enseignement et surtout grâce à des contacts personnels, car il y mettait une chaleur convaincante, que Morel se fit connaître et rallia des « disciples » à sa cause.
- 9 « Ne nous hâtons pas, mais préparons », avait-il écrit avec lucidité. En fait, les résultats de son intervention ne se firent pas tellement attendre. Et ce, en grande partie, grâce à l'action de trois hommes qu'il avait ralliés à sa cause : Ernest Coyecque (1864-1954), Henri Lemaître (1881-1946) et Gabriel Henriot (1880-1965). Tous les trois étaient chartistes et érudits et le deuxième travailla à la Nationale, ce qui prouve qu'en dépit du conservatisme de son enseignement, l'École des chartes formait des bibliothécaires inventifs et capables de s'évader de l'« histoire », et que les bibliothèques savantes, où Morel s'était lui-même formé, pouvaient ouvrir sur des perspectives très différentes et nouvelles. En outre, ces trois hommes étaient dotés d'une facilité que n'avait guère Morel, de concevoir et de gérer des réalisations concrètes. Ainsi, les quatre principaux « héros » de l'aventure de la lecture publique à ses débuts furent-ils des personnages dont la compétence et les tempéraments étaient complémentaires.
- 10 On aurait pu penser que Julien Cain participerait à leur démarche. Curieusement, ce grand et bel humaniste, venu de l'extérieur, « l'homme de France à qui l'organisation des lettres doit le plus », écrivait Paul Valéry, acquis aux idées de changement et de

progrès, ne s'entendit pas avec Morel et n'eut pas, quoique directeur général des bibliothèques, une action personnelle marquante en faveur de la lecture publique. Ce n'est pas qu'il s'en soit désintéressé : la fermeture de la salle publique de la Nationale, en 1935, lui causa une impression si pénible et si durable qu'en 1959, il se saisit aussitôt de l'occasion offerte par le départ des Halles pour ménager la possibilité de construire la BPI, qui, dans les premières années sera en effet dite « des Halles », mais, c'est à la rénovation de la Bibliothèque nationale, qu'à son arrivée il trouva dans un triste état, qu'il attacha tous ses efforts. Lorsqu'il eut pris sa retraite, il lui arriva de me confier, que, bien que croyant à l'avenir, en France, de bibliothèques publiques telles qu'elles florissaient aux États-Unis, il avait estimé ne pas devoir entreprendre lui-même dans cette direction une action qu'il revenait à ses successeurs de promouvoir.

- 11 Cela se perçoit à la lecture des textes consacrés aux bibliothèques en 1939 dans le tome XVIII de l'*Encyclopédie française*, précisément placé sous sa responsabilité. L'essentiel de ces textes intéresse les grands établissements savants. La « bibliothèque pour tous », destinée à la lecture et à la « consommation », voit, certes, sa spécificité et son importance reconnues et affirmées. L'on déplore ses insuffisances : « Dans la petite ville de X... à la mairie, dans une salle rarement ouverte, derrière des grillages, quelques centaines de vieux volumes : le résultat du séquestre de l'abbaye voisine, pratiqué en 1790 ; c'est la bibliothèque de la ville, un cimetière. » Cela n'est pas admissible, car la lecture est devenue un « problème social », un lieu d'enseignement dans lequel le « maître » est le bibliothécaire « exempt de préjugés », ayant « le sens de la curiosité, l'instinct du chercheur, le goût du travail fait avec soin et méthode ». Mais, dans l'ensemble, ce que l'on écrit à propos de la lecture publique dénote plus de prudence, voire de condescendance, que de volonté d'un changement radical. Exception faite pour Henri Lemaître, efficace partisan des idées de Morel, qui souhaite que l'on ne se satisfasse pas de demi-mesures, les intervenants, tous très officiels et « classiques », évoquent à peine l'action de Morel, un « précurseur », et se réfèrent plutôt aux opinions d'Edmond Jaloux et de Georges Duhamel, ce dernier ayant demandé que l'on présentât à l'exposition de 1937 un « modèle » de bibliothèque calqué sur les réalisations anglo-saxonnes. Tout cela est sage, raisonnable, sans audace.
- 12 L'on est allé beaucoup plus avant depuis la dernière guerre. L'État, les régions, les départements, les municipalités... et les professionnels, ont pris sérieusement les choses en mains ; l'innovation a cessé de faire peur et le bibliothécaire n'est plus « un homme qui voit des dangers », disait Pierre Josserand⁵. Mais jusqu'où est-on « allé plus loin » ? Récemment, un conservateur de province avait programmé et proposé, à l'échelle de toute une région, un système de partage et de diffusion de l'information « multimédia » dans l'esprit de la « bibliothèque sans livres », que Morel avait eu l'audace d'imaginer de son temps, dans un contexte et avec des moyens évidemment très différents de ceux d'aujourd'hui :

Le jour viendra où les villes et les États, lassés de ce solennel enlaidissement des rues qu'à des prix si hautains nous baillent les architectes, renonceront au sot orgueil qu'il y a à condamner à l'ascension d'un escalier monumental des gens dont le temps vaut bien le prix de la pierre de taille.

Avec la poste, les autos et le téléphone, les bibliothèques n'ont plus à être des catacombes avec ces salles annexes où, pourvus de geôliers, des gens sérieux sont admis à se mettre en classe.

Les bibliothèques ne seront plus des « monuments », mais des agences. Les livres alors sont peut-être dans les faubourgs, ou la banlieue, là où il y a de la place pas chère, où l'on peut ranger comme on veut, mais ils sont aussi à Brest ou à Nancy. Y

a-t-il une petite salle spéciale, pour lire les livres prêtés ? les prête-t-on à domicile, ou les prête-t-on à la bibliothèque la plus voisine de l'emprunteur ? N'importe, ici c'est l'agence, le bureau de renseignements, de correspondance. Ici se tient la concordance des bibliographies et des catalogues, et celle des livres à lire et des endroits où les lire. Ce n'est pas même une liste qu'on prend en main, un catalogue géant rangé en cent mille boîtes à fiches. Ces boîtes peuvent ne voisiner que par le téléphone.

Et le jour viendra peut-être où les livres nomades, allant et venant là où un lecteur les appelle, n'auront plus d'adresse fixe, sinon la *poste restante*, le bureau bibliographique chargé de les trouver et de leur faire joindre celui qui a besoin d'eux.

Je ne rêve pas, je raccourcis un peu, voilà tout. On peut lire à Bordeaux un livre de Mayence, il suffit d'écrire à la bibliothèque de Bordeaux qui écrit à l'Instruction publique, qui écrit aux Affaires étrangères qui écrit à l'Ambassade, qui écrit à Berlin, qui écrit à Mayence, qui envoie à l'ambassade, qui envoie, etc. Le progrès, c'est le passage de l'état simple à l'état complexe. Je réclame donc non un progrès, mais une mesure vraiment d'une simplicité toute réactionnaire : le coup de téléphone.

Que l'on ne dise pas que l'appel téléphonique coûte cher. Additionnez seulement l'encre et le papier du procédé actuel. La création de centres bibliographiques n'est pas du tout une utopie. Nous avons même l'organe, mais il ne sert à rien. Il y a en effet au ministère une Direction des bibliothèques. Le principe est donc admis qu'on dirige de loin. L'on s'accorde assez à dire que cette Direction est assez gênante pour les bibliothèques. On lui pourrait trouver une occupation utile...

Le développement de la poste, du téléphone, et de la *propriété publique* ont changé toutes les conditions des bibliothèques.

L'on peut voir aux chiffres que nous donnons sur l'Allemagne que la lecture sur place dans les bibliothèques supérieures tend à devenir l'exception. L'*Auskunfts-bureau* de Berlin, dont nous avons parlé, prend de plus en plus d'importance. C'est le premier modèle de bibliothèque sans livres, l'agence officielle qui – moyennant les frais de poste – recherche et amène le livre que vous désirez, de la bibliothèque d'Allemagne où il se trouve à celle qui est la plus proche de votre domicile⁶.

- 13 Que croyez-vous qu'il advint de l'émule de Morel ? Elle dut s'en aller. Que pensez-vous qu'il adviendra plus tard ? Quelqu'un d'autre se lèvera, et réussira ce qu'il convient d'entreprendre.
- 14 Bibliothécaires, lisez Morel !

NOTES

1. *Ibid.*, p. 18.

2. Il s'agit de l'ouvrage de Eugène Morel, *Bibliothèques* (NDE).

3. *Revue de synthèse historique*, vol. XIX, 1909, et vol. XX, 1910.

4. *La Revue bleue*, février 1910.

5. Pierre Josserand, un « humaniste », fut mon conservateur en chef au département des imprimés. J'ai, l'an dernier, acheté l'exemplaire de *Bibliothèques* que le *Mercure de France* lui

avait offert en 1959, en remplacement d'un précédent, « sottement » revendu par lui trente ans auparavant.

6. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, II, p. 324-325.

Annexes

Annexe I

Annexe I

Morel et le dépôt légal

- 1 Les idées exprimées par Morel à propos du dépôt légal, avec une force et une insistance exceptionnelles, sont à l'origine d'une loi votée en 1925, qui palliait beaucoup d'imperfections, dans la conception et dans le fonctionnement, du texte antérieur de 1881, que tous s'accordaient à trouver détestable pour les bibliothèques. Il est intéressant, me semble-t-il, pour l'histoire passée et pour l'avenir de ces bibliothèques, dont le sort reste conditionné par les dispositions du dépôt légal, de saisir ces idées au moment où Morel commence à les exprimer, dans *Bibliothèques*, en 1908.
- 2 Il vient d'évoquer les amas de livres entassés dans la « nécropole » de la Nationale. Il estime que trop, c'est trop, et que, par exemple, le British Museum a en matière de livres une incontestable supériorité : « il en achète plus et il en a moins ».
- 3 L'une des raisons pour lesquelles la Nationale a peu de crédits d'achats, c'est que le dépôt légal « coûte horriblement cher », qu'il est « une ruine pour nos bibliothèques ».

La manie du *service* et du *billet de faveur*, qui perd tant d'industries, ne fait pas moins de tort à nos bibliothèques, qu'elles habituent à tout attendre du dépôt légal, d'envois de l'État, et autres systèmes qui reviennent plus cher que l'achat en bonne monnaie sonnante ! Oh ! l'usure de paperasserie, d'inspection, de contrôle, d'envois et renvois, reçus, etc., que nécessitent la réception et la distribution de ces dix mille volumes et six cent mille numéros de journaux dont pas le dixième n'est bon à qui que ce soit ! Oh ! tous les frais de classement, catalogue, reliure ou emballage, et recherche après cela de l'utile qui s'y trouve noyé...

Donnez à une bibliothèque tout cet argent-là, *pour acheter* ! Elle sera rudement plus riche¹.
- 4 Ce que Morel écrit là pourrait faire croire qu'il est adversaire du dépôt légal. En réalité, il assène un de ces coups brutaux qu'il affectionne, non pas contre le principe de la loi, mais contre la façon dont elle est faite et appliquée, avec, comme funestes conséquences, des carences, une coûteuse pesanteur, un effet limité à la seule Nationale, et sans bénéfice pour la propriété littéraire et pour une nécessaire bibliographie nationale.

5 En premier lieu, le dépôt souffre de trop de lacunes :

On croit que la Nationale conserve un exemplaire de tout ce qui paraît. Tout, même les prospectus, les affiches et circulaires. Il n'en est rien. On reçoit beaucoup de prospectus et d'affiches, mais il y a beaucoup de livres, et de beaux, qu'on ne reçoit pas. Dans les journaux et revues, si difficiles à réassortir plus tard, il reste, même après réclamations, de grands vides. J'ai vu des séries rester incomplètes de moitié. Quant aux cartes géographiques, aux estampes, à la musique... hélas² !

6 Et Morel, toujours en avance sur son temps, ajoute :

Des procédés nouveaux, photographie directe, autocopie, machine à écrire, assurent des reproductions à très peu d'exemplaires, et qu'il s'agisse de manuscrits multiples, économiques, ou au contraire de raretés de grand luxe, la loi du Dépôt légal, pour être applicable, doit prévoir largement ces procédés de l'avenir³.

7 Incomplet, le dépôt est imparfait, parce qu'exigé seulement de l'imprimeur, alors que le produit achevé, celui qui fait foi, sort des mains de l'éditeur. C'est donc là qu'il faut aussi aller le chercher, écrit Morel dans un texte où, une fois encore, il insiste aussi sur l'intérêt que le bibliothécaire doit apporter aux non-livres, à ces « babioles » qu'il néglige si volontiers :

Les projets de dépôt légal dans l'intérêt des bibliothèques s'accordent sur un point : c'est l'éditeur et non pas l'imprimeur qui « devrait devoir » le dépôt.

Un imprimeur imprime une partie d'un volume, un autre une autre. Ici la couverture, là les gravures, là les héliogravures ou chromos, là le texte ; en province, les articles de fond d'une revue, à Paris le supplément d'actualités. Et l'on fait imprimer en Suisse ou en Belgique. En Allemagne même, en Angleterre ! Ici pour le papier et là pour les clichés, on y a économie.

On a un contrôle sur l'éditeur, qui a un catalogue, qui conserve les volumes, fixe une date d'apparition. L'imprimeur ne peut pas déposer après coup, si par malheur il oublie. Son devoir serait de l'avoir fait, mais son devoir est de ne plus le faire ; il aurait donc conservé une marchandise qu'il devait livrer ? Il n'en a pas le droit. Il est un ouvrier ; ce qui sort de ses presses n'est pas à lui. La loi exige-t-elle de l'ouvrier orfèvre qu'il vole pour l'État un peu de la matière qu'on lui confia ? Ce n'est pas de l'or, c'est du papier, mais qu'importe ?

Ceux qui s'imaginent cependant enrichir beaucoup les bibliothèques et trancher le problème du dépôt légal par le seul fait de transporter le dépôt de l'imprimeur à l'éditeur auraient des déboires. Ils auraient de meilleurs volumes courants, ceux qu'on peut acheter. Et peut-être quelques-uns se réjouiraient-ils de n'avoir plus à classer affiches, circulaires, babioles et autres désespoirs des beaux catalogues. Hélas ! c'est peut-être le plus intéressant, et ce qu'il importe le plus de conserver, que ces choses qui ne s'achètent pas, qui ne se retrouvent pas, qui ont si peu de valeur qu'on les détruit tout de suite. L'affiche de la première d'*Hernani* vaut pour moi une belle édition, même première édition, et les comptes rendus des journaux de l'époque m'intéressent plus que les volumes qu'ont écrits depuis là-dessus tant de professeurs...

Quant aux circulaires, tarifs, et, en général, tous travaux pour les particuliers, qui n'en feront jamais le dépôt, le seul moyen de les avoir est de les demander aux imprimeurs. Que cela intéresse ou non les bibliothécaires est hors de propos. La place, disons qu'il y en a toujours. Elle est quelquefois ailleurs, voilà tout.

Enfin le dépôt légal d'imprimeur existe. Imparfait, il rend bien les trois quarts de ce qu'il doit donner. Le dépôt d'éditeur est à établir ; même parfaitement organisé, rendant les quatre quarts de ce qui est édité, il ne donnerait pas la moitié de la production réelle, celle dont nous avons, maintenant, plus de la moitié. Et c'est justement la moitié inachetable qu'il ne donnera pas. Les éditeurs éditent pour vendre en général. On peut donc se procurer ce qui manque de leur fait. Comment, où se procurer ce qui ne fut pas mis en vente ? Tout compte fait, il faudrait deux dépôts, imprimeur, éditeur. Tout ouvrage est dû. Imprimeur et éditeur sont

solidaires ; à l'un ou à l'autre indifféremment ou aux deux, l'ouvrage doit pouvoir être réclamé⁴.

- 8 Est-ce à dire qu'il faille passer de l'indigence à la boulimie ? Telle n'est pas, on s'en doute, l'opinion de Morel, grand ennemi des encombrements inutiles :

Nous avons dit, prenant un exemple entre mille, que, dans bien des cas, notre Nationale serait plus riche si elle n'avait pas tout ce qu'elle a. Nous avons cité About. J'ouvre le catalogue au hasard : « CASTÉGA. *Le Drapeau du régiment*. » Cela vaut dix sous à acheter et plus de trente à cataloguer. La Nationale en conserve quatre exemplaires. « CASTEGNIER (Mme). *Arthur Collins, ou Soumission au devoir*. » Le dépôt en offre 6 réimpressions. *Ben Howard*, 6, et *Dieu l'aïda*, 2 éditions. Voilà une page. La seconde énumère 31 volumes, dont 13 rééditions et 8 réimpressions... il saute aux yeux que ces dépenses pour des livres inutiles sont inutiles. On ne peut pas au même endroit garder tant de réimpressions, et épargner ces biais de catalogues⁵.

- 9 Selon Morel aussi, parce qu'*a priori* il n'aime pas ces « trésors » que les bibliothécaires affectionnent, mais qui ne sont pas vraiment « utiles », bien au contraire, il faut se garder d'abuser du dépôt au profit des « réserves » :

Les prétentions des bibliothécaires sont formidables. Pour eux l'objet d'art n'existe pas. Ils ne veulent pas qu'une estampe ou même un livre existe en *unique* exemplaire. Cependant la volonté d'un amateur ou de l'artiste de priver le public de telle œuvre serait parfaitement respectable. Les projets qui exigent « le meilleur exemplaire » sont abusifs. Alexandre Dumas, fils au cœur généreux, a fait tirer un exemplaire spécial, unique, pour la Bibliothèque nationale, de son « édition des Comédiens » sur papier d'épreuves⁶...

- 10 D'autre part, l'administration du dépôt dépend du ministère de l'Intérieur, parce que l'on considère encore que la mission de contrôle des impressions est prioritaire. De là vient, pour une grande part, la lourdeur de son fonctionnement :

Si le Dépôt légal est mal légiféré, il est plus mal encore administré. Aucun moyen, en France, de savoir si un titre est pris ; le ministère et la Bibliothèque se renvoient l'un à l'autre... Il se tient ici et là des listes laborieuses, l'une sans ordre, l'autre pas à jour. Il faut un service unique et spécial du dépôt légal, qui délivre des reçus et des renseignements. Ce service commercial n'a rien à voir avec la politique, et peu avec les bibliothèques. Il pourrait seulement apprendre d'elles à dresser un catalogue. Je dirai mieux : le leur apprendre...

Songez-vous que le sous-préfet qui reçoit un livre donne reçu (1), inscrit (2), transmet (reçu 3), le préfet *idem* (3 + 3 = 6). Au ministère de l'Intérieur : entrée, division des exemplaires, envoi à deux bibliothèques, reçus... Et dans les deux bibliothèques on recommence ; inscription, etc. Entre-temps, le volume a été décrit, catalogué très soigneusement au journal de la Librairie. Ce catalogue ne plaisant pas est recommencé dans chaque bibliothèque, imprimé dans beaucoup d'entre elles. Tout cet effort, tout cet argent ne fait pas qu'on puisse savoir et se faire certifier qu'un livre est déposé ou non, et qu'il y ait quelque part en France un répertoire à jour de la Librairie française ! Et s'il y en a un, ou s'il s'en prépare un, c'est à Bruxelles, où l'Institut bibliographique recatalogue à sa façon⁷.

- 11 En revanche, un « service général du dépôt légal et catalogue » obtiendrait, sans dépenses supplémentaires, de bien meilleurs résultats :

En y rattachant le service de la presse du ministère de l'Intérieur, la Direction des bibliothèques du ministère de l'Instruction publique, et tout l'argent gaspillé çà et là dans les bibliothèques à imprimer des catalogues et dans les commissions à retarder toute réforme, puis en cherchant une entente avec le *Journal de la librairie*, peut-être même avec la Bibliographie scientifique, l'Institut international de bibliographie et les autres œuvres libres existantes, il est possible d'établir ce service sans *aucune charge nouvelle pour le budget*.

Nous pensons d'ailleurs que, lorsque ce livre paraîtra, le *Bulletin* de la Nationale, qui depuis 30 ans, répète le *Journal de la librairie*, aura fusionné avec lui. Cela prouve que, par extraordinaire, une idée pratique, un intérêt commercial peuvent survivre à la discussion⁸.

- 12 En résumé, le dépôt légal doit être réformé de façon à assurer trois missions essentielles :
- pour l'enrichissement de nos dépôts publics ;
 - au point de vue de la propriété littéraire française et étrangère ;
 - à un point de vue peut-être nouveau, et c'est là qu'est l'économie : l'établissement d'une bibliographie nationale⁹.
- 13 Morel se battra pendant douze ans avant qu'une loi, votée le 19 mai 1925, tienne compte de ses propositions, mais non pas de toutes, puisque, en particulier, le dépôt des périodiques ne fut pas réformé. N'importe, il avait, pour l'essentiel, obtenu ce « petit réconfort » que l'aboutissement d'une cause juste apporte « aux citoyens dévoués ou même simplement grincheux qui, dans leur spécialité, veulent améliorer les choses¹⁰ ».
- 14 Morel eût été plus satisfait encore des dispositions prises par une nouvelle loi, votée le 21 juin 1943, qui, conformément à ses vœux, exigeait le dépôt d'un nombre plus important d'exemplaires. En 1983, l'on jugea le moment venu de préparer un nouveau texte, afin de tenir compte des changements intervenus depuis 1943. M. Le Gouriérec et moi-même, chargés par les ministres de l'Intérieur et de la Culture de présenter un rapport préalable, nous efforçâmes d'agir à l'exemple de Morel, c'est-à-dire de mener nos réflexions dans la logique de quelques idées directrices, simples et « utiles ». J'avoue tout ignorer du sort fait à notre texte, en particulier aux suggestions relatives à l'exploitation, pour la Bibliographie nationale, de notices « courtes » établies à la source, dès la réception des ouvrages déposés, et qui seraient rapidement utilisables par tous les bibliothécaires, qui pourraient alors employer le temps économisé à s'occuper « du public et de la science de leur temps » et à « acheter des livres, par exemple », disait Morel, de façon assez impertinente, mais stimulante.

NOTES

1. *Ibid.*, p. 160-161.

2. *Ibid.*, p. 161.

3. *Ibid.*, p. 163.

4. *Ibid.*, p. 165.

5. *Ibid.*, p. 167-168.

6. *Ibid.*, p. 163.

7. *Ibid.*, p. 168-169.

8. *Ibid.*, p. 169.

9. *Ibid.*, p. 162.

10. *Revue des bibliothèques*, 7 octobre 1925.

INDEX

Index géographique : France

Thèmes : Histoire des institutions culturelles

Annexe II

Portrait physique et moral d'Eugène Morel

- 1 Les enfants d'Eugène Morel ont conservé de lui plusieurs portraits, qui surprennent, lorsque l'on connaît sa vie et surtout son œuvre. Son visage, qui change à peine au cours du temps, ne trahit rien de la singularité de l'individu ; il est assez beau, intéressant et dénote un homme intelligent, cultivé, équilibré et pudique. Son ami Alphonse Séché le décrit comme étant « physiquement un homme puissant » et Pierre Mortier précise que c'était un « grand garçon vigoureux, simplement vêtu, le col dégagé, chaussé de grands souliers ». Il dit aussi, et ceci ajoute à l'impression produite par les portraits physiques et, dans une large mesure, y contredit, dans les dernières lignes, que Morel « était, sous sa rude apparence, un tendre et sensible compagnon. Correct et froid, ne se livrant tout à fait qu'à ceux dont il avait éprouvé la qualité, il était scrupuleux dans sa vie comme dans ses amitiés. Son regard était clair, sa poignée de main loyale et vigoureuse, et quand son visage impassible s'égayait d'un sourire, c'était comme une fenêtre fermée qui s'ouvrait et de la lumière qui venait éclairer une pièce un peu sombre ». Ernest Coyecque signale d'autres aspects de la personnalité de Morel que ne révèlent pas les épreuves photographiques. Il évoque l'« agrément » de son « commerce », loue son « esprit » et son « humour », et il rapporte que lorsqu'il parlait en public, il avait le talent de charmer ses auditeurs.
- 2 Un « charmeur », c'est aussi l'impression dominante que ses enfants conservent de lui, celle d'un mari et d'un père avant toute chose préoccupé du bonheur et de l'épanouissement des siens, se comportant avec douceur et patience, se gardant des mouvements d'humeur, sachant faire partager ses connaissances et ses goûts dans les domaines de la musique, de la peinture et de la littérature, une sorte d'« enchanteur », dont le souvenir les émerveille encore.
- 3 Aucune trace, donc, dans ces témoignages, de ce que les portraits photographiques ne révèlent pas davantage, de la fièvre et des emportements qui firent scandale lorsque parurent les deux volumes de *Bibliothèques*, ni même de l'amertume que Morel aurait légitimement pu concevoir de l'incapacité où il fut de réaliser concrètement son projet de lecture publique et de la relative médiocrité de sa carrière administrative. Eh bien, non, de cela il ne souffrit pas, s'il faut en croire le témoignage de ses enfants, le sien

aussi, car, dans un discours prononcé en 1924, lors de l'inauguration de la bibliothèque de l'Heure joyeuse, il se satisfait apparemment d'avoir essentiellement été un révélateur, et un éveilleur. « J'avais mis la main sur une plaie guérissable », écrit-il, et il se félicite des échos rencontrés auprès d'un « petit nombre d'esprits bornés » (ceci est une note humoristique), qui firent appel à lui, à l'occasion : « J'ai dû marcher, voyez, je continue. » Le grand chagrin qu'il éprouva à la fin de sa vie ne fut pas imputable aux bibliothèques, mais à un échec d'ordre littéraire. Cet homme qui avait sacrifié, sans trop de difficultés ni de regrets, sa carrière d'écrivain à son activité professionnelle, ne se consola pas, sur le tard, de ne pas trouver un éditeur qui voulût bien publier un roman qu'il avait écrit sur le sort des proscrits de 1852. Les bibliothèques n'étaient pour rien non plus dans la crainte qu'il avait pour l'avenir de son pays ; il redoutait plutôt les conséquences de l'irrésistible ascension d'Adolf Hitler.

- 4 Un écrivain, et Morel a certes bien droit à ce titre, se livre surtout dans son œuvre. Les textes cités dans cet ouvrage sont sans doute moins significatifs qu'auraient pu l'être d'autres, empruntés à sa production littéraire à proprement parler. J'ai cependant estimé que le portrait de Morel pouvait être enrichi par la reproduction de deux passages de *Bibliothèques* qui éclairent fort bien sa personnalité et son talent.
- 5 Le premier, extrait du début de l'ouvrage, expose les raisons qui l'ont poussé à l'écrire. C'est l'homme et le citoyen qui s'expriment, à propos des bibliothèques :

Cet ouvrage répond certainement à un besoin : celui que chaque citoyen éprouve d'attaquer les institutions de son pays. Il sera à même de le faire avec plus d'efficacité, et même avec utilité. J'ai souvent remarqué, dans mon humble vie de fonctionnaire, que la marche régulière du Char de l'État était entravée, plutôt qu'accélérée, par les plaintes du public. Dans ma vie superbe et récalcitrante de citoyen français, j'ai de même quelquefois entravé, non excité la marche régulière d'administrations telles que l'octroi, la poste, les transports en commun, la voirie, et, j'ose le dire, la police – et cela non seulement par des infractions volontaires aux règlements en vigueur, mais par des réclamations injustifiées, ou qui, lorsqu'elles étaient justes, ne tenaient aucun compte du Possible, de la Nécessité-de-l'Heure-Présente, du Budget, des Habitudes... et s'adressaient à des individualités irresponsables, agents aveugles d'une invisible Autorité.

Ainsi, tandis que lent, mais sûr, le char de l'État se rendait

de A en B, mes plaintes et mes menaces poussaient de C en D, et j'étais semblable au charretier ivre qui, le fouet en main, se plante devant ses chevaux pour leur dire d'avancer.

Plaintes, réclamations ont une utilité : celle de décharger les nerfs. Fonctionnaire, je n'ai jamais refusé au citoyen furieux l'exemple de la patience administrative et chrétienne, mais j'ai dû décliner, parfois avec regret, les scènes et les querelles que des gens, parfois de très loin, étaient venus chercher. Et je pensais que ces généreuses colères, ces initiatives hardies seraient fécondes si, mieux instruites, elles poussaient en sens inverse ! J'ai pensé cela, souvent, en écoutant les gens venus me dire « mon fait », qui n'était pas le mien, tandis que, poli et réservé, j'attendais la fin de l'orage pour continuer en paix un travail plus urgent.

Oui ! j'ai pensé : que de forces se perdent ou gênent en CD ! Quel progrès si elles agissaient en EF ! Qui donc prêchera l'union des mauvaises volontés ! Songez que la bonne est presque toujours impuissante. Mais la mauvaise est forte, elle pourrait être utile.

Cependant ces vaines rouspétances du public dans les bureaux sont moins ignares que ce qu'on lit dans les journaux, et il n'est pas exagéré de dire que, lorsque ces plaintes franchissent le seuil de la Chambre des députés, en général au moment de la discussion du Budget, sous forme de rapport et d'opposition à ce rapport, de confuses lumières relèvent bien un peu l'angle que fait la ligne DC, mais qu'il en est de ces lueurs de vérité comme de l'éclairage à la Bibliothèque nationale : la peur de l'incendie empêche d'y voir clair.

Mis à même d'étudier d'assez près le fonctionnement d'une grande bibliothèque, j'ai tenté de rédiger mes observations en comparant mon expérience avec le peu que j'ai pu voir ou apprendre en France et ailleurs.

Chacun se fait des services de l'État son idée particulière, en exigeant sur l'heure sa petite affaire personnelle, et, selon son caractère, criant ou se résignant. Le public en général a le respect des bibliothèques, trop même, et non seulement il se résigne, mais s'abstient...

Il y a des matières où l'abstention n'est pas possible et je voudrais voir en grand nombre des livres comme celui-ci, sur l'octroi, sur les postes, sur les banques, sur le pain. Habituant un peu le public à des connaissances précises, il saurait réparer lui-même sa machine. Les gens de sport comprendront. Cela ne veut pas dire fabriquer, mais savoir ce qui cloche, et pour y remédier s'adresser où il faut.

Les bibliothécaires professionnels trouveront ce gros livre très léger. Mais je n'écris pas pour ceux qu'une longue suite d'examens a enfin dispensés d'apprendre. Ils sont du métier, ils font leur métier ; avec l'obéissance et les précédents, ils se tirent d'affaire. Qu'ont-ils besoin d'opinion ? J'écris pour ceux qui ignorent, mais décident, votent et subventionnent...

Eh ! bien, députés, conseillers généraux et municipaux, journalistes, riches donateurs, propagandistes, public enfin, tous ceux qui ont envie de faire quelque chose trouveront ici le moyen de faire quelque chose de bon.

Quel que soit le but, qu'ils veuillent se faire un nom ou attacher le leur à une œuvre durable, faire de l'opposition ou du gouvernement, embêter des gens en place, supprimer des abus ou créer de nouvelles fonctions rétribuées, caser des gens intéressants, servir pratiquement le commerce et l'industrie ou développer une profession libérale, faire des économies ou éblouir par de somptueuses libéralités, étaler la décadence de la France ou exalter le triomphe de la République – en vérité, les bonnes et mauvaises volontés trouveront ici l'emploi de leur initiative pour le progrès général de notre pays. Ils trouveront des faits, des chiffres, des notions claires, qui leur permettront de combattre mieux, de légiférer mieux, de donner mieux, de s'honorer mieux¹...

- 6 Que d'ardeur pugnace et d'humour corrosif dans ce texte où Morel expose l'« idée particulière » qu'il se fait des « services de l'État », une idée qui requiert de sa part un engagement total dans un combat mené pour forcer les responsables à « donner mieux » et à « s'honorer mieux ». Des expressions comme celles-là ne sauraient être feintes ; Morel s'y livre tout entier.
- 7 Après l'homme d'action, le « dérangeur », voici le visionnaire. Ses enquêtes l'amènent à se rendre à Édimbourg, afin d'y visiter la « somptueuse » bibliothèque Carnegie, qu'il décrira longuement, mais l'impression qu'il reçoit de la grandeur sauvage du site et de l'extrême misère d'un prolétariat de toutes les façons ruiné par l'essor industriel est si prégnante qu'elle l'oblige à une longue digression qui n'a pas vraiment sa place dans *Bibliothèques*, mais dont on ne saurait la retirer sans nuire à la compréhension de l'idée que Morel se fait de la nécessité sociale d'une lecture au service de la promotion de tous les citoyens, à commencer par ceux dont la qualité d'hommes est en cause. La vision de Morel est en l'espèce tout à fait comparable à celle de Gustave Doré. Son cauchemar éveillé et lucide, dans lequel brouillard, misère et grandeur pathétique se côtoient et se fondent, révèle aussi, de façon particulièrement saisissante, le tempérament, la

sensibilité d'un homme qui, voyant tout cela et l'exprimant avec tant de talent, ne pouvait pas ne pas se comporter autrement qu'il le fit :

Les gleens, les moors, les hills coupés de lacs aux eaux noires étendent dans la brume ces solitudes étranges qui furent jadis l'Écosse. Parfois un coach ou une automobile, bondé de touristes maigres, coupe le désert... comme s'il passait dans le ciel un vol anguleux de cigognes, bêtes aux longues pattes et aux yeux qui ne voient rien. Ainsi qu'un drap sur le corps délabré d'un mourant, une brume douce et blanche cache cette terre décharnée.

Terre esclave. Désert, mais désert en prison. Il y a des murs autour de ces landes incultes, comme des chaînes sur un malheureux. Des compagnies vous vendent ici du pittoresque. On visite la prison, en payant, certains jours. De loin en loin, dans l'espace inculte, un hôtel chic, en uniforme, monte la garde. Il faut vous adresser à ce geôlier pour avancer. Les admirables bateaux de David Mac Brayne amènent les convois de touristes dociles, qu'ils passent aux coaches, qui les passent aux cicéroneuses. Il faut ne pas s'écarter, obéir au sifflet. On obéit.

Cela dure trois mois. Le reste du temps, le pays est vide. Terre de chasse, réservée aux chasses, où l'effort de tout un peuple, et des mines, des marines et l'entassement de richesses aboutit à reconstituer à grands frais une ruine telle que des Grands Civilisés puissent y mener un semblant de vie sauvage. Suprême joie : tuer des animaux.

Alors l'on songe aux terres ravagées par la guerre, aux « camps de concentration » si tristement célèbres. Où sont-ils, tous les clans qui, de ces vallées désormais vides, envoyaient tant de héros défendre de sots princes ! La guerre en a tant tué ? Non. Le fer n'extermine pas si bien, le fer qui frappe du moins – celui qu'on fabrique, peut-être.

La paix seule est capable de telles atrocités, la paix seule dévaste une terre avec système, ronge l'os et ne laisse rien. Là-bas, je les ai vus, rangés le long de la Clyde, usines et chantiers, dans une fumée d'enfer, les nouveaux camps de concentration de l'Écosse domptée.

Brouillard jaune de Glasgow, brouillard blanc d'Édimbourg, palais de luxe monstrueux, tartanes effilochées où les mères s'enveloppent toutes, corps, tête et enfant, jamais vous ne serrerez et envelopperez assez l'effroyable misère !

Édimbourg, l'Athènes du Royaume-Uni...

La ville, la vraie ville, dresse sur deux collines ses écoles, ses musées, ses boutiques, ses temples, son château et cette splendeur rose qu'on nomme l'hôpital.

Seulement, il y a un creux entre les deux collines, un long ravin profond. Des ponts sont jetés dessus. On ne peut voir ce qui coule au fond qu'en se penchant. Mais pourquoi se pencherait-on ? Les boulevards qui unissent ces deux tronçons de ville n'interrompent pas l'alignement de leurs façades.

Ce qui coule au fond de cet égout, c'est une rue pauvre. Humanité piteuse... Est-ce bien même de l'homme et de la femme, ces haillons ivres ? Le samedi soir, vers huit heures, tout cela danse pieds nus dans la boue froide. À neuf heures, cela se bat. À dix, les policemen ramassent. Les bars ferment. Et pour la semaine tout dort ou pourrit, on ne sait, jusqu'à cet autre soir où une goutte d'alcool, tombant sur cette vase, viendra faire mousser quelques bulles du fond, rires et rages, et la soif, la grande soif qui tenaille ceux qui ne peuvent même plus être des affamés.

J'ai erré dans cette ville. Le brouillard était dense. Une silhouette qui était celle du Parthénon flottait en l'air en face de murs de châteaux forts ; une sorte de Mont-Saint-Michel ou de burg rhénan dressait ses pointes moyenâgeuses, des flèches de cathédrales dansaient dans une vapeur avec des obélisques, des cheminées d'usines, des halls de gares, des colonnades de temples romains. Là, j'ai gravi les sept étages d'une maison, et j'arrivais au pied de huit autres étages sur une cour biscornue, grouillante, où du linge séchait comme dans les rues de Naples. Et c'était autour de moi, ô faces de misère ! le délabrement de la Sicile ou de la Calabre, mais le brouillard était dense et ces guenilles avaient froid. Des cours, des escaliers qui descendent à d'autres cours... Voici enfin le fond du cloaque, la rue basse. Là-haut,

au-dessus de nous, sur un pont, le boulevard passe, et quant au ciel dont parlent les affiches pieuses, sur le mur, on dit qu'il est encore plus haut que le boulevard au-dessus du pont, plus haut que les églises et les châteaux dont les pignons se voient lorsqu'il fait clair, qu'il est haut, haut, si haut...

– Whisky ! mendie une petite fille près de moi.

Un piano mécanique tape ses notes comme la grêle. Des enfants, pieds nus, dansent.

– Whisky ! demande la mère.

Tout danse donc ici, l'Obélisque, le Parthénon, Notre-Dame, et les pauvres ! Un vieillard, tête noble, et redingote noble, et chapeau haut de forme noble, danse, et il pleut sur lui. Un ouvrier, bras de chemise et chapeau melon, moins noble, mais non moins ivre, le soutient, non moins grave. Sérieux, l'un roule par terre. Digne, l'autre titube seulement. Mais deux furies à cheveux jaunes se sont empoignées, gigotent sur le pavé, étalent leur chair nue, car chemise, jupe et tartan font un tel amalgame trempé, pourri ensemble et collé l'un à l'autre depuis des jours et des jours, que si l'on arrache, tout vient ensemble par lambeaux.

– Whisky ! demande une gamine, qui s'arrête de danser

– Whisky ! demande une jeune fille qui offre le contenu de ses loques, on ne sait quelle carcasse d'où pendent des seins, d'où sort une tête de morte où rêvent des yeux bleus.

« Et je me suis demandé, dit M. Carnegie, quel était le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un peuple. Et ayant bien réfléchi, j'ai pensé que c'étaient des livres. »

La bibliothèque Carnegie se dresse sur un de ces boulevards, à l'angle précisément d'un de ces ponts jetés sur ce cloaque de misère. Somptueuse, elle nie la misère auprès d'elle. Si la misère veut entrer, elle sera chez elle. Voici des tables propres, voici de la lumière, et de la tiédeur, l'hiver. On ferme à dix heures, quand les bars ferment aussi, pas avant.

Tandis que le cauchemar hurle dans la chambre voisine, ici règne le silence d'une douce convalescence. On guérit le malade en contant des histoires. Il y a surtout un vieux qui les raconte très bien. C'est un de ces vieux qui se souviennent de si loin, qu'ils se souviennent même de ce qu'ils n'ont jamais vu. Ailleurs on ne l'écoute plus, ici tous se pressent près de lui. Saint Pierre ouvre le paradis, Walter Scott ouvre la Patrie... Et tous viennent entendre la parole du grand saint : il parle des jours de l'enfance, de la libre Écosse d'avant le temps où tombèrent les deux grands fléaux de Dieu.

Les Anglais ? Non ! pas eux... Deux fléaux !

La Religion. L'Industrie.

La religion puritaine, qui a d'abord volé toute joie. L'industrie qui fait pire que voler la joie ! elle en donne une : l'atroce joie de l'alcool qui hurle, là, à côté.

On ne pouvait pas guérir de leur soif ces malheureux ; on ne pouvait pas filtrer toute l'eau de ce marais. Il fallait bien faire un pont – pour que l'on passe par-dessus sans tomber avec eux².

- 8 Tout enclin qu'il fut à beaucoup voyager, et de façon à en retirer le plus de profit possible, Morel ne se faisait pas d'illusions sur la portée de cette « distraction ». De cela témoigne un texte écrit à propos de la place qu'occupent dans les bibliothèques les récits de voyages, très prisés par les lecteurs. Dans *La Librairie publique*, en 1910, alors qu'il vient d'avoir seulement 40 ans, Morel prend conscience des dangers qu'il y a pour lui à éprouver dans ses voyages des émotions trop violentes. Le rêve et la lecture ne constituent-ils pas une approche du monde extérieur, plus ouverte et moins dangereuse ? Cette interrogation vient tout à propos mettre fin à l'ébauche du portrait d'un bibliothécaire poète :

Les voyages. Voilà une littérature très demandée, et honorable, sérieuse, mais s'il y en a une dangereuse, c'est bien celle-là. Le plaisir qu'on y prend est à celui qu'on prend aux romans comme l'absinthe pure est à la gommée bien étendue d'eau. Je suis navré de pouvoir donner ici des sensations personnelles d'intoxiqué. Il y a

longtemps, hélas ! que j'ai laissé la lecture de notre admirable Jules Verne, si fort, si désaltérant, si vivifiant, pour l'aride Baedeker ou l'incomplet Madrolle. Où est le temps où dans les allées du jardin des Plantes je traversais les régions inconnues de l'Afrique centrale, et où de vieux rideaux et la canne de mon père suffisaient à mes instincts de sauvagerie ! Je me suis rapetissé le monde de tous les pays où j'ai été. Juin m'énerve loin des îles Lofoten et juillet me paraît gris au-dessus de la Nubie. Que de force je gâchais à des courses rapides, que d'attention j'émoussais dans un éparpillement de sensations trop fortes qui me brûlent encore³...

NOTES

1. Eugène Morel, *Bibliothèques*, op. cit., I, p. 11-13.
2. *Ibid.*, p. 21-23.
3. Eugène Morel, *La Librairie publique*, op. cit., p. 219.

Annexe III

Repères biographiques

- 1 **1869**, 21 juin – Naissance à Paris, 4, rue de Thorigny, d'Eugène-Alphonse Morel, fils de Charles-Adolphe et de Louisa Salanson. Le père d'Eugène était, en 1869, fabricant de bronzes d'art. Sa mère était née et avait vécu son enfance à Londres, ses parents s'y étant établis, l'un en qualité de tailleur et l'autre tenant un magasin de couture. Louisa avait de grands dons de musicienne. Eugène restera passionné par l'Angleterre et par le monde anglo-saxon en général. À Paris, il est d'abord pensionnaire à l'institut Sainte-Marie de Monceau, où il ne se plaît pas, puis il est élève au lycée Charlemagne. C'est un sujet très brillant, que la littérature, puis la philosophie passionnent. Il est bachelier à l'âge de 15 ans.
- 2 **1884** – Mort accidentelle de Frédéric, son frère aîné. Eugène en est profondément et durablement affecté.
- 3 **1885** – Morel, bachelier, s'inscrit à la faculté de droit de Paris. Il obtiendra sa licence en 1889.
- 4 **1886-1889** – Morel, tout en poursuivant ses études, a de nombreuses activités d'ordre littéraire et artistique. Il est, en 1886, secrétaire de rédaction à la *Chronique moderne*, et, épaulé par Rosny jeune, il travaille avec Lucien Descaves. Il écrit un roman, *L'Ignorance acquise*, édité en 1889. Il se lie d'amitié avec Pierre Bonnard et avec Édouard Vuillard ; lui-même dessine et peint ; il continuera tout au long de sa vie.
- 5 **1890-1891** – Morel fait son service militaire à Amiens. Il y rencontre Jules Verne, qui lui apparaît comme un « grand vieillard amer ». Celui-ci accepte de lire le manuscrit des *Petits Français*, des « mémoires d'enfant » qui seront publiés en 1890. Jules Verne, rapporte-t-il, lui « apprit, par charité, en quoi consistait toute la littérature, dont je ne me doutais pas ». Morel critique dans *Petits Français* l'enseignement donné aux enfants de la bourgeoisie, trop exclusivement centré sur la « rhétorique » et contraire à l'épanouissement de l'individu. C'est cette sclérose qu'il reprochera aussi aux bibliothécaires de son temps.
- 6 **1892**, 21 mars – Morel, qui avait perdu, par défaut de qualités d'orateur, semble-t-il, la première cause qu'il avait soutenue en qualité d'avocat, entre à la Bibliothèque

nationale, comme « attaché temporaire ». Il pense trouver là une sorte de sinécure dont beaucoup d'hommes de lettres avaient avant lui bénéficié. Cependant, depuis 1869, l'enseignement des futurs bibliothécaires a été réservé à l'École des chartes, dont les élèves diplômés viennent tenir, à la Bibliothèque nationale et même, après 1897, dans les grands établissements de province, les postes scientifiques. Entré par la « petite porte », Morel est tenu de satisfaire à un examen portant sur ses connaissances professionnelles, en vue d'obtenir un poste de « stagiaire commissionné ». Il s'y prépare, tout en collaborant à l'élaboration du *Catalogue général des livres imprimés*, dont le premier volume paraîtra en 1897. Il ne croyait pas à la nécessité de l'impression de ce catalogue. Il estime que son principe et sa méthode en font un instrument inadapté aux besoins et trop pesant pour être utile. Il supporte très mal la cohabitation avec les bibliothécaires chartistes, qui sont d'un avis opposé.

- 7 Il n'a pas renoncé à ses activités littéraires : il prépare un troisième roman, *Artificielle*, publié en 1895, fréquente le Grenier Goncourt et collabore au *Mercure de France* et à la *Revue blanche*. Il se prend d'autre part de passion pour le théâtre, auquel André Antoine donne alors une inflexion et une impulsion nouvelles. Il collabore avec André de Lorde à des pièces qui sont représentées à la Comédie-Parisienne, au Grand-Guignol, au théâtre Antoine et à celui des Escholiers. Quoique appuyé par Mounet-Sully, il ne parvient pas à faire représenter à la Comédie-Française une pièce de son propre cru, intitulée *Dans la nuit*.
- 8 **1895** – Morel se rend seul en Angleterre. Il visite le British Museum, mais aussi, « par hasard », un soir, il entre dans une bibliothèque publique. Il est ébloui par sa réussite. L'impression qu'il en reçoit est une sorte de révélation. C'est à partir de ce moment-là qu'il va se passionner pour la lecture publique et imaginer la création en France de bibliothèques, ou « librairies libres », inspirées des modèles anglais et américain. Passionné par les voyages, qu'il prépare avec grand soin, observant les paysages, les monuments et les sociétés des pays qu'il parcourt, il visite aussi leurs bibliothèques et y fait des observations qu'il consignera dans ses livres.
- 9 **1897**, 13 novembre – Morel est nommé « stagiaire » à la Bibliothèque nationale. La même année paraît un nouveau roman, *La Rouille du sabre*, et, dans la *Revue blanche*, le texte de *Terre promise*. Les critiques commencent à s'intéresser à son œuvre. Il est remarqué par Tolstoï comme un écrivain particulièrement original. Il fait aussi paraître dans le *Mercure de France* et dans la *Nouvelle Revue* des articles qui sont des ébauches de chapitres de *Bibliothèques*.
- 10 **1900**, 1^{er} mars – Morel est nommé sous-bibliothécaire de quatrième classe à la Bibliothèque nationale. Il est à coup sûr plus satisfait par la publication d'un nouveau roman en 1898 : *Les Morfondus*. La même année encore, la *Nouvelle Revue* publie en feuilleton *La Prisonnière*. Un texte consacré aux Boers paraît d'autre part en 1899. Surtout, Morel devient le rédacteur en chef de la *Revue d'art dramatique* ; il occupera ce poste important jusqu'en 1903. Il avait participé à un concours sur un projet de théâtre populaire organisé par la revue, et emporté le premier prix. Il prenait part de la sorte à une entreprise généreuse à l'occasion de laquelle il se lia d'amitié avec Maurice Pottecher et avec Romain Rolland.
- 11 C'est la même volonté d'ouverture à un public « populaire » qui inspirera Morel tout au long de son combat pour la lecture publique. Elle traduisait une générosité de cœur qui, souvent, le fera se rencontrer avec des hommes « de gauche » dont il partageait les idées dans *Terre promise* et le poussera à se ranger parmi les « dreyfusards ». Pour

autant, Morel qui, dans son combat en faveur des bibliothèques publiques, prônera la neutralité et la liberté de leur « enseignement » ne songea jamais à s'inféoder à aucun parti ; au contraire il rendra hommage, à chaque occasion, aux hommes ayant des sensibilités politiques différentes des siennes et aux ecclésiastiques qui œuvrèrent comme lui en faveur du public « populaire ».

- 12 **1906** – Fondation de l'Association des bibliothécaires français, à laquelle Morel participera activement. Il est très impressionné par la lecture d'un livre consacré par Maurice Pellisson aux bibliothèques « populaires », à l'étranger et en France.
- 13 **1908** – Le *Mercur* de France publie, au mois de décembre, les deux volumes de *Bibliothèques* dont la version définitive a été rédigée en 1906 et 1907 et dans lesquels Morel produit la synthèse de ses réflexions et de ses publications partielles sur un sujet auquel il va désormais s'attacher plus qu'à tout autre. Ses activités littéraires avaient, dans les premières années du siècle, atteint leur plus haut degré. Il avait alors toujours plusieurs projets en chantier ; il était poussé par une boulimie de l'écriture et sans cesse à la recherche de formes nouvelles.
- 14 Cependant, aux alentours de 1904, date de publication de *La Parfaite maraîchère*, « roman très simple orné de considérations poétiques et utiles sur la culture et le forçage des légumes dans la région de Paris », il prend conscience des limites de sa réussite et de son audience. Sa « carrière littéraire » a été honorable, mais sans plus. Il est très amer du refus opposé par plusieurs éditeurs à la publication des *Proscrits*, un roman consacré au sort des Français forcés à l'exil à Londres après le coup d'État de 1852 ; il ne s'en consola jamais. À partir de ce moment, surtout, la passion dont il s'était pris pour la lecture publique absorba presque tout son temps consacré à son activité professionnelle. Cependant, pour son plaisir personnel, et pour celui des siens, Morel ne se désintéressa jamais de la littérature, ni du théâtre et il fut toujours très attiré par la marche, les voyages, l'histoire naturelle, la musique, et surtout par le dessin, le pastel et la peinture à l'huile, domaines dans lesquels sa production fut considérable et d'une incontestable qualité.
- 15 Dans *Bibliothèques*, Morel avait abordé son sujet d'une façon extraordinairement nouvelle, voire révolutionnaire. Quelques autres, auparavant et dans le même temps, avaient avancé des idées semblables, mais aucun d'entre eux n'était allé aussi loin dans l'« anticipation ». Morel avait choisi pour se faire entendre et pour provoquer une rupture d'être « choquant », dans un exposé qui s'en prenait aux hommes représentatifs des institutions qu'il mettait en cause. C'est pour une large part à son caractère « scandaleux » que son livre dut un impact déterminant pour l'avenir, en France, de la lecture publique. En outre, c'est dans *Bibliothèques* que, pour la première fois, Morel expose ses idées sur une réforme de la loi de 1881, relative au dépôt légal.
- 16 **1909**, 13 juillet – Morel est nommé bibliothécaire de quatrième classe, par l'effet d'une décision qui ne manquait pas d'élégance ou qui, peut-être, signifiait que la Nationale, en « grande dame », savait ignorer les attaques dont elle avait fait l'objet de la part d'un de ses employés, entré par la petite porte.
- 17 **1909**, 22 juillet – Eugène Morel épouse Mannie Rigaud. Le couple aura trois enfants, dont deux, Perrine Ronsin-Morel et Frédéric Morel, sont toujours en vie.
- 18 **1910** – Publication, à la librairie Armand Colin, de *La Librairie publique*. Morel résume et condense ce qu'il a écrit dans *Bibliothèques*. La matière est moins abondante, mais guère plus ordonnée.

- 19 Cette deuxième version se distingue surtout de la première en ce que Morel s'y montre moins agressif. Son exposé vise moins à critiquer l'état dans lequel se trouvaient les bibliothèques françaises qu'à proposer un projet pour la lecture publique. En outre, il collabore à des revues professionnelles et notamment au *Bulletin de l'Association des bibliothécaires français*.
- 20 C'est avec le patronage de cette association qu'il organise, en qualité de secrétaire général de la section bibliothèques modernes de l'École des hautes études sociales, une première série de conférences destinées à faire connaître de nouvelles conceptions en matière de bibliothéconomie. Ces conférences seront données jusqu'en 1914. En 1910 aussi, et l'année suivante, Morel présente le « Bibliophote », inventé par Goldsmith, qui permet la réalisation de microphotographies de documents et leur agrandissement en vue de leur lecture. Plus tard, il fondera lui-même la société des films SILF, qui éditera des films récréatifs ou instructifs comportant vingt-cinq images. Après 1926, il échouera dans son entreprise, faute d'être doué pour le commerce.
- 21 **1911** – La municipalité de Levallois-Perret confie à Morel la responsabilité de l'établissement du catalogue imprimé du fonds de sa bibliothèque : environ 15 000 volumes. Morel choisit de l'ordonner selon la classification décimale de Dewey, avec des indices réduits à trois chiffres. Il espère démontrer que le système est applicable en France et que l'on pourra éviter ainsi que toutes les bibliothèques répètent le même travail. Une nouvelle édition, modifiée, de ce catalogue sera publiée en 1925.
- 22 **1912** – Quoique ayant mis fin à sa production littéraire, Morel est élu au comité de la Société des gens de lettres. Il s'intéresse à la protection de la propriété intellectuelle, dont l'un des instruments sera la réforme du dépôt légal. Il est nommé *Honorary Fellow* de la *British Library Assistant's Association*.
- 23 **1914-1918** – Morel est mobilisé. Étant donné son âge, il ne prend pas part aux combats mais, ardent patriote, il rompt avec Romain Rolland, dont il n'admet pas les idées pacifistes. En 1918, il est élu président de l'Association des bibliothécaires français dont il n'a pas cessé de s'occuper pendant sa mobilisation. Il a eu la bonne fortune de trouver en Ernest Coyecque, nommé chef du bureau des bibliothèques de Paris, un disciple qui, se trouvant placé à un poste de responsabilité et sans doute plus doué que lui pour l'organisation, commencera à apporter à ses idées des applications concrètes.
- 24 **1921, mars** – Morel prononce un discours lors de l'inauguration, à Soissons, d'une bibliothèque offerte par le Comité américain des régions dévastées, conforme au modèle auquel il s'était référé : « Dans l'avenir, quand on me demandera ce que j'entends par bibliothèques modernes publiques, celles que j'ai prêchées et décrites depuis environ dix ans, je recommanderai une visite à Soissons. »
- 25 **1922, 2 novembre** – Inauguration à Paris dans le quartier de Belleville, rue Fessart, d'une bibliothèque créée par le Comité américain, sur le modèle de celle de Soissons. Morel saisit l'occasion pour rappeler, dans des conférences, ce que doit être une bibliothèque moderne. À propos de celle de la rue Fessart, il s'interroge : « Est-ce une fleur coupée qui fait bien dans un vase et orne le quartier, ou est-ce une bouture qui se multipliera ? »
- 26 **1923** – Morel participe à l'inauguration de l'École américaine de bibliothécaires, rue de l'Élysée, fondée par Jessie Carson. Il y enseignera jusqu'en 1926. L'école ferma en 1929 ; l'on avait cessé d'y suivre les conseils et les directives donnés par Morel.

- 27 **1924**, 12 novembre – Inauguration de la bibliothèque de l'Heure joyeuse, rue Boutebrie, à Paris fondée par le *Book Committee on Children's Libraries*. « On me dit que j'y suis pour quelque chose... » Marguerite Gruny, nièce de Morel, devait la diriger après 1928, jusqu'en 1968.
- 28 **1925** – Adoption d'une nouvelle loi sur le dépôt légal. Morel avait, en 1908, jeté les bases d'une réforme ayant pour triple but l'enrichissement des dépôts publics, une garantie de la propriété intellectuelle et la possibilité d'une bibliographie nationale. Cette loi ne fut appliquée aux périodiques qu'en 1934. Morel écrivait en 1925 qu'« elle ne profite vraiment jusqu'ici qu'à celle qui l'a le plus combattue, la Bibliothèque nationale, qui subit ses bienfaits ».
- 29 **1926** – Mission aux États-Unis, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'*American Library Association*.
- 30 **1932** – Morel est nommé conservateur adjoint, au service du dépôt légal.
- 31 **1934**, 23 mars – Mort de Morel, à Meudon, où il passa les quinze dernières années de sa vie, à l'âge de 64 ans, d'une hémorragie cérébrale.
- 32 **1939** – L'*Encyclopédie française*, dans le tome XVIII, consacré à la « Civilisation écrite », dirigé par Julien Cain, cite Eugène Morel, mais sans y insister, et n'accorde à la « bibliothèque pour tous » qu'une place modeste.
- 33 **1977** – Le bibliothécaire de l'île Maurice, Gaëtan Benoît, depuis lors décédé, soutient à Londres une thèse sur Eugène Morel : *Eugène Morel: Pioneer of Public Libraries in France*. Cette très remarquable étude n'a jamais été imprimée. Son texte a été adapté en français en 1979, par Perrine Ronsin-Morel et par Marguerite Gruny, qui vient de disparaître. Cette version, elle non plus, n'a pas été imprimée.
- 34 **1987** – Dans son *Histoire des bibliothèques publiques en France de la Révolution à 1939*, G. H. Barnett fait à Morel une large place.
- 35 **1990** – Le nom de Morel n'est pas cité dans l'ouvrage de Bruno Blasselle et Jacqueline Melet-Sanson *La Bibliothèque nationale, mémoire de l'avenir*.
- 36 **1991** – Des textes de Morel relatifs à la vocation de la Bibliothèque nationale sont présentés par Jean-Pierre Seguin dans la revue *Autrement*, série « Mutations », n° 121.
- 37 **1992** – La personne et l'œuvre de Morel, associées à d'autres précurseurs, Henri La Fontaine et Paul Otlet, Ernest Coyecque et Henri Lemaître, sont longuement évoqués par Laure Léveillé et Noë Richter dans les chapitres consacrés à la naissance de la lecture publique dans *Histoire des bibliothèques françaises : 1914-1990*, Cercle de la librairie, tome IV.

Annexe IV

Éléments de bibliographie

- 1 Gaëtan Benoît (1977) et Huguette Scarlatos-Brelaz (1979) ont tous deux fourni, l'un en 11 et l'autre en 16 pages, des bibliographies relatives à Eugène Morel et à la lecture publique. Elles n'ont pas été imprimées et, de ce fait, sont difficilement accessibles. Cependant, des ouvrages plus récents, que l'on trouvera dans toutes les « bonnes » bibliothèques, proposent des listes de références, auxquelles rien, ou presque, ne manque. C'est pourquoi je me suis résolu à limiter à l'essentiel ce chapitre du livre et à me borner presque exclusivement à la partie intéressant les travaux de et sur Morel, le « héros » de cet ouvrage. J'ai beaucoup, pour ce faire, emprunté à la bibliographie de Mme Scarlatos-Brelaz. Je me suis surtout inspiré du bon plan qu'elle a choisi.

Œuvres littéraires d'Eugène Morel, publiées en librairie

Romans

- 2 *L'Ignorance acquise*, Tresse et Stock, 1889
- 3 *Petits Français*, Savine, 1890
- 4 *Artificielle*, Ollendorff, 1895
- 5 *La Rouille du sabre*, Havard fils, 1897
- 6 *Terre promise*, Éditions de la Revue blanche, 1898
- 7 *Les Morfondus*, Ollendorff, 1898
- 8 *Les Boers*, Mercure de France, 1899
- 9 *La Prisonnière*, Flammarion, 1900
- 10 *La Parfaite Maraîchère*, Fasquelle, 1904

Théâtre

- 11 *Dans la nuit*, Éditions de la Revue blanche, 1898 (avec A. de Lorde)

- 12 *L’Affaire Boreau*, Librairie théâtrale, 1899 (avec A. de Lorde)
- 13 *Stella*, Ollendorff, 1903 (avec J. Case)
- 14 *L’Innocent*, Undet, 1909, (avec A. de Lorde)
- 15 *La Dernière Torture*, Fasquelle, 1905 (avec A. de Lorde)
- 16 *Terre d’épouvante*, Librairie Molière, 1909 (avec A. de Lorde)
- 17 *L’Enfant mort*, Imprimerie Charaire, 1919 (avec A. de Lorde)

Voyages

- 18 *Teintes du Nord*, Revue d’art dramatique, coll. « L’Album du chemineau », 1903. Avec des bois gravés d’après des dessins de Morel

Œuvres bibliothéconomiques d’Eugène Morel

Livres

- 19 *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, Mercure de France, 1908-1909, 2 vol.
- 20 *La Librairie publique*, Armand Colin, 1910
- 21 *Bibliothèque de Levallois-Perret. Catalogue*, Imprimerie centrale de l’Ouest, 1913. Réédité en 1925, par l’imprimerie l’Émancipatrice
- 22 *Le Dépôt légal : étude et projet de loi*, Bossard, 1917
- 23 *La Loi sur le Dépôt légal*, Champion, 1925
- 24 Morel a en outre été l’éditeur et introducteur de : *Bibliothèques, livres et librairies. Conférences faites à l’École des hautes études sociales sous le patronage de l’ABF...*, Rivière, 1912-1914, 3 vol.
- 25 Il a enfin écrit de nombreux articles, notamment :
 - 26 – sur la librairie publique dans la *Bibliographie de la France*, 1911 et 1912, *Library World*, 1911, les *Cahiers de la République des lettres*, 1927 ;
 - 27 – sur la mécanisation et les supports photographiques, dans le *Bulletin de l’ABF*, 1911, 1914, 1918, 1919 et 1923, la *Revue du livre*, 1933 et 1934, la *Bibliographie de la France*, chronique, 1933, et la *Librairie*, 1933 et 1934 ;
 - 28 – sur le personnel des bibliothèques, dans *La Nouvelle Revue*, 1906, et dans le *Bulletin de l’ABF*, 1910, 1914 et 1924 ;
 - 29 – sur les bibliothèques « savantes », dans *La Nouvelle Revue*, 1904, la *Librairie*, 1930, et le *Mercure de France*, 1930 ;
 - 30 – sur le dépôt légal, dans le *Mercure de France*, 1909, 1910, 1912 et 1922, *La Nouvelle Revue*, 1917, le *Bulletin de l’ABF*, 1918 et 1922.

Travaux consacrés à Eugène Morel

Ouvrages d'ensemble

- 31 BENOÎT Gaëtan, *Eugène Morel: Pioneer of Public Libraries in France*, Londres, 1977, multigraphie. Traduction partielle en français de Mmes P. Ronsin-Morel et M. Gruny en 1978, multigraphie
- 32 SCARLATOS-BRELAZ Huguette, *Un bibliothécaire : Eugène Morel*, mémoire présenté à l'ENSB, 1979, multigraphie

Textes publiés dans des revues et des « mélanges », et dans des ouvrages généraux

- 33 *Bulletin de la Maison du livre français*, 1924 (Georges Girard, texte relu par Morel) ; à l'occasion de la mort de Morel, en 1934 : la *Bibliographie de la France*, la *Librairie*, la *Revue du livre* (G. et E. de Grolier), la *Chronique de la Société des gens de lettres* (P. Mortier) et la *Revue du livre* (E. Coyecque) ; *Mélanges Stollreither*, Erlanger, 1950 (H. Raux) ; *Éducation et bibliothèques*, 1964 (J. Hassenforder) ; *Lectures et bibliothèques*, 1969 (J. Hassenforder). On se référera aussi, bien entendu, dans le tome IV d'*Histoire des bibliothèques françaises*, 1991, aux interventions de L. Léveillé et de N. Richter

Textes relatifs à l'œuvre littéraire de Morel

- 34 DUMUR Louis, *Le Théâtre populaire*, Mercure de France, 1901
- 35 SÉCHÉ Alphonse, *Dans la mêlée littéraire*, Malfèvre, 1935

Sur les romans

- 36 *Petits Français*, Polybiblion, 1891 (E.-C. La Grette) ; *Artificielle*, Mercure de France, 1895 (Rachilde) ; *La Rouille du sabre*, Mercure de France, 1897 (Rachilde) ; *Les Morfondus*, Mercure de France, 1899 (Rachilde) ; *Les Boers*, Mercure de France, 1899 (Rachilde), *Revue politique et littéraire*, 1899 (A. Beaunier), *Mercure de France*, 1899 (Rachilde), et *Polybiblion*, 1901 (Ch. Arnaud) ; *La Prisonnière*, Mercure de France, 1900 (Rachilde), et *Revue politique et littéraire*, 1901 (A. Beaunier)

Sur les pièces de théâtre

- 37 *Dans la nuit*, Mercure de France, 1898 (L. Dumur), et *Terre d'épouvante*, *Revue politique et littéraire*, 1907 (P. Flat)

Critiques portant sur l'œuvre et sur les activités bibliothéconomiques de Morel

Bibliothèques

- 38 *Revue de synthèse historique*, 1909 (V. Chapot) ; *Revue des bibliothèques*, 1909 (E. Chatelin), *Revue politique et littéraire*, 1910 (L. Maury), *Bulletin de l'ABF*, 1910 (Ch. Mortet)

La lecture publique

- 39 *Bulletin de l'ABF*, 1911 (Ch. Sustrac), et *Le Bibliographe moderne*, 1912, l'École américaine
- 40 *Bulletin de l'ABF*, 1923 (A.-M. Baudry), et *Revue des bibliothèques*, 1930 (Hurepoix)

Les bibliothèques publiques

- 41 *Bulletin de l'ABF*, 1922 (H. Lemaître), *Mercure de France*, 1924 (E. Coyecque), et *Revue des bibliothèques*, 1925 (H. Lemaître)

Les bibliothèques pour enfants

- 42 Ouvrage de H. Lemaître sur la bibliothèque enfantine *l'Heure joyeuse*, Champion, 1925 et *Bulletin d'analyse du livre pour enfants*, 1969 (M. Gruny)

Le dépôt légal

- 43 *Bulletin de l'ABF*, 1919 (Ch. Mortet), « La Bibliothèque nationale », *Autrement*, série « Mutations », 1991 (J.-P. Seguin)

Ouvrages et publications diverses sur la lecture publique

- 44 Je n'ai pas jugé utile de produire la bibliographie de cette matière, très abondante et maintes fois citée. On la trouvera en particulier dans deux ouvrages récents : le tome IV d'*Histoire des bibliothèques françaises* et dans *La Conversion du mauvais lecteur et la naissance de la lecture publique*, par N. Richter (1992).

Annexe V

L'« Esprit » d'Eugène Morel. Extraits de pensées, traits et jugements tirés de ses textes sur les bibliothèques

- 1 En choisissant les brefs extraits qui suivent¹, je n'ai nullement eu l'intention de résumer le contenu des livres de Morel ; beaucoup d'idées qui s'y trouvent – certaines d'une grande importance – ne sont pas même évoquées.
- 2 S'agissant d'un homme d'un tempérament exceptionnel et d'un écrivain aimant les formules concises et fortes qui frappent l'imagination, plaisent ou choquent, mais, à coup sûr, « font mouche », j'ai pensé qu'il convenait sans doute d'en citer quelques-unes et de la placer sous la rubrique « Esprit de... » qu'Octave Uzanne employa aussi, précisément en 1908 et également au *Mercure de France*, à propos de Barbey d'Aurevilly, proche de Morel, sinon par les idées, du moins par le goût et l'art des formules.

Accès libre aux collections

- 3 138 Il faut avoir la haine invétérée des livres, comme l'ont tant de bibliothécaires et même quelques gens de lettres pour ne pas préférer la libre recherche en place au choix aveugle du catalogue.
- 4 140 L'*open-shelf* a donc une vertu obligatoire... Il donne l'habitude de la recherche personnelle, de la décision.

Architecte

- 5 95 Il y a un ennemi des bibliothèques, le plus dangereux après l'archiviste ; c'est l'architecte. Nous avons de grands artistes. Ils bâtissent pour l'éternité. Mais une bibliothèque n'est pas une œuvre d'art, c'est un outil. Une bibliothèque n'est pas un palais, c'est une machine.

Bibliothécaires

Avancement-carrière

- 6 160 Ainsi les savants vénérés, le front dans leurs mains, plongés dans de très anciens livres, fixent de leurs petits yeux quelque petit niais honneur, quelque petite sale augmentation.
- 7 162-163 Voilà l'émulation qui fait des hommes mûrs de sinistres gamins, des collégiens cafards et couards, et donne à ce pays gorgé de fonctionnaires cette allure de pleutres dont toute l'énergie est en prose de M. Millevoye et en vers de Cyrano.
- 8 163 Prime à la mort, voilà ce qu'est l'avancement. Rien ne marcherait plus mal par une prime à la vie. Il n'y a nulle crainte que les bibliothécaires fassent trop d'enfants !

Chartistes

- 9 34-35 Si l'École des Chartes est un titre pour les bibliothécaires, ce n'est nullement parce qu'on y apprend, bien au contraire.
- 10 36 Curée des sinécures. L'archéologue s'y dresse tel que l'intendant qu'on fait venir dans les grandes maisons où règne le coulage. Celui-là seul volera céans.

Examens

- 11 157 Il ne faut tout de même pas nous en conter. La part qui revient aux « techniciens » n'est pas grande dans le métier. On ne sort pas tous les jours son savoir quand on en a, et pourvu qu'on soit diplômé, on y passe fort bien sa vie sans s'apercevoir qu'on n'en a aucun. Les vertus du bibliothécaire sont ordre, zèle et application ; et la grande pratique du métier. On dit trop « exactitude », je voudrais que l'on dise aussi « rapidité ».
- 12 Un examen ne s'assure pas de ces mérites ; il dispense de les avoir.
- 13 198 Je n'écris pas pour ceux qu'une longue suite d'examens a enfin dispensés d'apprendre... qu'ont-ils besoin d'opinion ?

Femmes

- 14 153 On se représente le bibliothécaire comme un vieux ou un jeune malingre, contrefait ou infirme, mais un mâle... Qu'est-ce que le sexe féminin aura gagné à ce que les quelques douzaines de places honorées soient femelles au lieu d'être mâles ? Rien que de la vanité. En a-t-il tant besoin ?... Et cependant le sort des femmes est trop précaire pour qu'on puisse leur refuser, que dis-je, ne pas leur indiquer un métier aussi approprié à leurs besoins comme à leurs facultés.

Profil

- 15 147 Venir vivre parmi les livres sans en avoir le goût, sans en pouvoir tirer d'avantage que le piètre appointement d'un fonctionnaire de second ordre n'est pas seulement renoncer aux profits plus grands des métiers ordinaires, c'est un gâchis analogue à celui des barbares qui, dans la Rome antique, prenaient le marbre des statues pour pierre des bâtiments.

- 16 148 Nous n'avons d'espoir que dans les jeunes gens. Eux seuls peuvent avoir assez d'énergie pour vivifier nos bibliothèques ou établir des librairies publiques.

Bibliothèque nationale

- 17 38 Donc un Français a besoin de lire. Il songe tout de suite au gouvernement, il va à la Bibliothèque nationale.
- 18 50 La Bibliothèque nationale n'est qu'une assurance, une réserve. Le pays vit sur elle comme on vit sur sa graisse.
- 19 53 Un Nîmois qui se plaint de sa concession d'eau n'insulte pas le pont-du-Gard ! Mais il demande à boire, et nous demandons à lire.

Bottin

- 20 179 C'est... un bien beau livre que le Bottin ! C'est un outil *pédagogique* de premier ordre. C'est le plus vivant des livres. On ne fait que le consulter, il faudrait le lire, quitte à passer, de temps en temps, quelques pages. C'est la vie, ce livre-là. Je voudrais, à la licence ès lettres, qu'on s'assurât que les élèves savent le Bottin. Et que n'examine-t-on les examinateurs ? Que d'idées fausses en science sociale, en littérature, en pédagogie, viennent de ne pas avoir lu le Bottin !

Café

- 21 58 Le rôle, le vrai rôle d'une bibliothèque n'est assuré que par une de nos institutions : les cafés.
- 22 C'est sans doute pour ne pas leur faire concurrence que nos bibliothèques ferment de si bonne heure ?
- 23 Elles ne les remplacent pas. C'est encore au café qu'on trouve les journaux, les revues, le Bottin et les Indicateurs.

Catalogues

- 24 32 Ce qui est malsain pour les bibliothécaires, c'est les livres... Aujourd'hui le livre est représenté par une fiche.
- 25 33 Le catalogue ne connaît que des numéros, c'est le régiment.
- 26 54 Un immense travail accapare les bibliothèques, on catalogue, on dresse l'inventaire minutieux... Le bibliothécaire va où il y a des livres, des livres qu'on ne lit plus, à classer, à décrire.
- 27 60 Un livre est-il un fait, un objet qui se décrit comme un vase précieux, ou est-ce un récipient, une bouteille qui ne vaut que par ce qu'elle contient ?
- 28 63 Tant de gens croient que les bibliothécaires ne font rien. Quel dévouement, quel amour ! Ils cataloguent comme une mère soigne son garçon. Ce serait bien s'il restait toujours petit, petit... Mais c'est à tant le gâter, hélas, qu'il ne grandit pas.

- 29 116 Les catalogues ne seront utiles que le jour où, débarrassés de tout leur appareil de bibliophilie [Notice descriptive], ils chercheront à nous dire les livres qu'il faut lire et ce que nous trouverons dedans.

Bibliothèque-école

- 30 76 L'école parfois s'est trompée... La bibliothèque répare.
- 31 81 On parle trop. Il faudrait apprendre et réfléchir. La réflexion veut du silence. On traite le peuple comme un enfant, ou un bourgeois. Le prend-on pour M. Jourdain ?
- 32 102 La librairie publique, c'est la coopérative où les esprits libres trouvent des produits naturels et se passent d'intermédiaires.
- 33 112 Il faut des bibliothèques populaires pour instruire un peu les savants.
- 34 168 Écrire, lire. Cela change plus un individu qu'une forme nouvelle de gouvernement.

Égalité, paix, neutralité

- 35 58 Une librairie publique est de stricte égalité. Ne viennent à elle que ceux qui s'instruisent eux-mêmes, qui aiment mieux, fût-ce à tâtons, chercher eux-mêmes que de suivre le monsieur qui parle bien.
- 36 82 Voilà donc une œuvre de paix qui tente, sur le terrain pratique, d'égaliser les chances des doctrines diverses. Voilà une œuvre communiste, la mise en commun des livres d'instruction, de références, d'apprentissage et de plaisir.
- 37 90 La seule institution totale, libre, qui réponde à la fois à ces deux buts : loisirs, perfectionnement du travail, qui puisse mettre d'accord les partis politiques, et ne doive être accaparée par aucun d'entre eux, nous semble être la librairie publique.

Hommes de lettres dans les bibliothèques

- 38 15 Ils ne faisaient rien, là où il n'y avait rien à faire. Ils n'avaient pas besoin d'inventer un jargon spécial, de dresser des manies en principes et de simuler une science pour paraître des savants. Ils conseillaient utilement ceux qui venaient.
- 39 Ils faisaient peu de catalogues. Certes ils auraient bien dû en faire un peu plus, mais ils n'en faisaient pas d'inutiles...
- 40 Et, en général, ils aimaient les livres. Il arrivait même qu'ils s'y connaissent quelquefois.

Impôt

- 41 169 On ne tire pas vanité d'un cadeau qu'on reçoit, mais d'une chose qu'on achète, et toute la pompe de l'officielle charité ne vous donne pas l'orgueil de payer par vous-mêmes.

Journaux

- 42 111 Je sais des gens qui n'achètent pas le journal ennemi... Cependant, cet ennemi-là a peut-être la vérité.
- 43 112 C'est le journal qui fait la vie d'une bibliothèque ; c'est lui qui attire les gens, les habitue à venir, et, renouvelé chaque jour, crée ce lien quotidien, cette nécessité de la bibliothèque. Le repas en commun crée la famille.
- 44 125 Ce journal que tu coupes pour faire une couverture à ce roman jaune que tu ne veux pas salir sera plus précieux un jour que le roman lui-même.

Patrimoine

- 45 54 [Les bibliothèques] servent tout leur passé, glorieux, certes. Elles sauvent nos trésors... Mais elles chassent les lecteurs, mais elles ne servent en rien le mouvement de la vie... Pas un instant il ne semble que les bibliothèques soient faites pour qu'on y lise.
- 46 60 Si vous voulez des bibliothèques en France, il faut résolument en détacher le *Musée*, l'enterrer sous verre et qu'on n'en parle plus.
- 47 133 Il est temps de considérer la bibliothèque autrement que comme un dépôt d'antiquités.

Périodiques

- 48 105 Le périodique est bien plus que le livre.
- 49 109 Les livres sont une réserve. Les mouvements en avant s'opèrent par des troupes plus légères.

Populaires ?

- 50 57 Théâtre populaire, université populaire, restaurant populaire, bibliothèque populaire... C'est avec ce mot-là que les meilleures intentions dressent de suite une insulte devant l'œuvre qu'elles entreprennent.

Prophétisme

- 51 185 Les bibliothèques ne seront plus des monuments, mais des agences. Et le jour viendra peut-être où les livres nomades, allant et venant là où un lecteur les appellera, n'auront plus d'adresse fixe, sinon la *poste restante*, le bureau bibliographique chargé de les trouver et de leur faire joindre celui qui a besoin d'eux. Je ne rêve pas, je raccourcis un peu, voilà tout.

Service public

- 52 76 À l'époque où le prix des livres fait de la lecture en commun une nécessité, où de justes loisirs, enfin arrachés à des travaux abrutissants, permettent d'être un homme en restant un travailleur, la bibliothèque prend l'importance de l'École ; elle devient service public.

- 53 166 Le temps est venu, après un demi-siècle d'efforts qui triomphent aujourd'hui en Angleterre, en Amérique, de concevoir la lecture comme un service public, municipal, analogue à la voirie, aux hôpitaux, à la lumière... à l'hygiène...

Vol

- 54 128 Un livre digne d'être lu est digne d'être acheté, dit Ruskin. Je dirai plus : il est digne d'être volé. Et c'est avec tristesse que je constate l'honnêteté de mes concitoyens.
-

NOTES DE FIN

- i. Le chiffre qui précède une citation renvoie à la pagination de notre livre.

Index des noms cités

ABOUT, 192
ACHILLE, 35
ANTOINE André, 205
ARAGO, 118
ARNAUD Ch., 213
BAEDEKER, 67, 203
BALZAC, 62, 63, 182
BARBEY D'AUREVILLY, 215
BARNETT G. H., 210
BAUDRILLART Henri, 68, 69
BAUDRY A.-M., 214
BEAUNIER A., 213
BENOÎT Gaëtan, 7, 210, 211, 213
BÉRANGER, 33
BERNIER Émile, 30
BERNIER Eugène, 30
BERT Paul, 108
BERTILLON, 31
BÈZE Th. de, 62
BEYLE H., 62
BLASSELLE Bruno, 210
BONAPARTE, 27
BONNARD Pierre, 204
BORNIER, 17
BOSSUET, 62
BOSTWICK, 86, 94, 135, 145
BOURGET Paul, 62

BRÉAL, 62
BRIZEUX, 62
BROUARDEL, 63
BROWN James, 70
BRUNETIÈRE, 62, 182
BURNOUF, 62
BYRON, 62
CAIN Julien, 11, 74, 183, 209
CARLYLE, 118
CARNEGIE, 87, 102, 125, 168, 202
CARSON Jessie, 209
CASTÉGA, 192
CASTEGNIER, 192
CASE Jules, 177
CHAPOT Victor, 178, 180-181, 214
CHARCOT, 63
CHARLEMAGNE, 17, 23
CHASSANG, 136
CHÂTELAIN Émile, 177, 178, 181, 214
CHEVALLEY Abel, 69
CHOISY, 63
CONQUET, 26
CORNEILLE, 101
COYECQUE Ernest, 156, 183, 195, 208, 210, 213, 214
DALLOZ, 63
DARWIN, 57, 108
DASTRE, 105
DELISLE Léopold, 11, 12, 17, 18, 33, 48
DENIKER, 106
DENNERY Étienne, 74
DESCAVES Lucien, 204
DESTRÉE Jules, 82
DEWEY, 118, 144, 208
DIEULAFOY, 63
DONNAY, 101
DORÉ Gustave, 199
DREYFUS, 110
DUHAMEL Georges, 184
DUMAS Alexandre fils, 192
DUMUR Louis, 213

ENLART, 63
ERNEST-CHARLES, 177
EWART, 168-169
FAGUET, 182
FARADAY, 118
FLAT P., 213
FOURNIER, 63
FRANÇOIS I^{er}, 27
GALL, 118
GIRARD Georges, 213
GODIN E., 158
GOLDSMITH, 113, 208
GONCOURT Edmond de, 125
GOURMONT Remy de, 141
GREVE, 87
GROLIER P. et E. de, 213
GRUNY Marguerite, 7, 209, 210, 213, 214
HARDUIN H., 158
HASSENFORDER J. 213
HENRIOT Gabriel, 156, 183
HENRY IV, 16
HILL Rowland, 80, 168
HIPPOLYTE, 35
HITLER Adolf, 196
HOBERTON, 118
HORACE, 41
HUGO Victor, 136
HUREPOIX, 214
HUXLEY, 118
JALOUX Edmond, 184
JOANNE, 67
JOSSERAND Pierre, 185
JUVÉNAL, 41
LABROUSTE, 21, 47
LA FONTAINE Henri, 210
LA GRETTE E. C., 213
LANGLOIS, 36
LAUDE, 170
LAVOISIER, 109
LECOFFRE, 179

LE GOURIEREC, 194
LEMAÎTRE Henri, 83, 183, 184, 210, 214
LETORT, 48
LÉVEILLÉ Laure, 210, 213
LIBRI, 127
LOMBROSO, 44
LORD Ely, 135
LORDE André de, 205
LUBBOCK, 102
MADROLLE, 203
MARET Henry, 128, 129
MARGUERITE (frères), 101
MARGUERITE Paul, 177
MAURY Lucien, 9, 181, 214
MELET-SANSON Jacqueline, 210
MERLET, 101
MILLEVOYE, 163
MOLIÈRE, 101
MOREL Frédéric, 7, 207
MORTET Ch., 214
MORTIER Pierre, 195, 213
MORTILLET, 108
MOUNET-SULLY, 205
MUSSET, 182
NIETZSCHE, 63
NORRENBURG C., 87
OHNET Georges, 57
OTLET Paul, 113, 210
PELLAT, 148
PELLECHET, 153
PELLISSON Maurice, 71-73, 206
PERREYVE abbé, 101
PILON Edmond, 177
POINCARÉ, 159
PONSON DU TERRAIL, 57
POTTECHER Maurice, 206
RACHILDE, 213
RAUX H., 213
RECLUS, 63
REMBRANDT, 113

RENAN, 57
RIBOT Th., 63
RICHARD, 62
RICHELIEU, 159
RICHTER Noë, 210, 213, 214
RIGAUD Mannie, 207
ROLLAND Romain, 206, 208
RONSIN-MOREL Perrine, 7, 207, 210, 213
ROSNY, 204
SACHS Hans, 17
SCARLATOS-BRELAZ Huguette, 156, 211, 213
SCHMOLLER, 88
SÉCHÉ Alphonse, 195, 213
SEGUIN J.-P., 194, 210, 214
SIMON Jules, 68
SPENCER, 63
SUSTRAC Ch., 214
TAINE, 57
TANNERY, 105
THIERS, 41
TOLSTOÏ, 162, 206
TYNDALL, 118
UZANNE Octave, 215
VALÉRY Paul, 183
VERLAINE, 36
VERNE Jules, 45, 203, 204
VIVEKANANDA, 160
VOLTAIRE, 118
VUILLARD Édouard, 204

Index des rubriques

Architecture et aménagement, 45-46, 93-95, 137, 185
Agence bibliographique, 122-125, 185-186
Bibliophote, 112-113
Bibliothécaire, 146-166
Bibliothèque et école, 74-77, 82, 98, 99, 145
Bibliothèque nationale, 21-23, 25-26, 29, 38-52
Bibliothèques populaires, 56-58, 69, 112
Bibliothèques publiques, 57-59, 67-68, 75-84, 86-88, 90, 96-98, 170-173, 177-178
Bibliothèques spécialisées, 75-76, 83, 99
British Museum, 25, 49, 138-139
Café, 43-44, 53, 58, 111
Catalogues, 29-34, 60-64, 114-121, 180-181, 192-193
Classement et classification, 116-118, 120, 122, 137-139
Collections, 26, 59-60, 79-81, 85-87, 100-104, 123, 127
Dépôt légal, 189-194
École des Chartes, 15-18, 34-37, 53
Élimination, 132-133
Étudiant, 41-42
Financement, voir Organisation
Femme, 85-86, 153-156
Formation professionnelle, 157, 198
Gens de lettres, 13-18
Horaires, 54-57
Lecteurs, voir Public
Lecture, 166, 203
Libre accès, 134-141
Livre, 75, 100-104, 108-109, 124-128, 131-133

Offre et demande, 85-89, 141-142

Organisation et financement des bibliothèques, 97-98, 141-144, 168-169

Penny-rate, 168

Périodiques, 98, 99, 104-107, 110-112, 122-123

Prêt, 84, 129-131, 133, 141-142

Public, 38-45, 84, 127, 141-146

Reliure, 130-131, 133-134

Statistiques, 140 Supports d'information, 112-113, 127, 190

Vol, 124-132